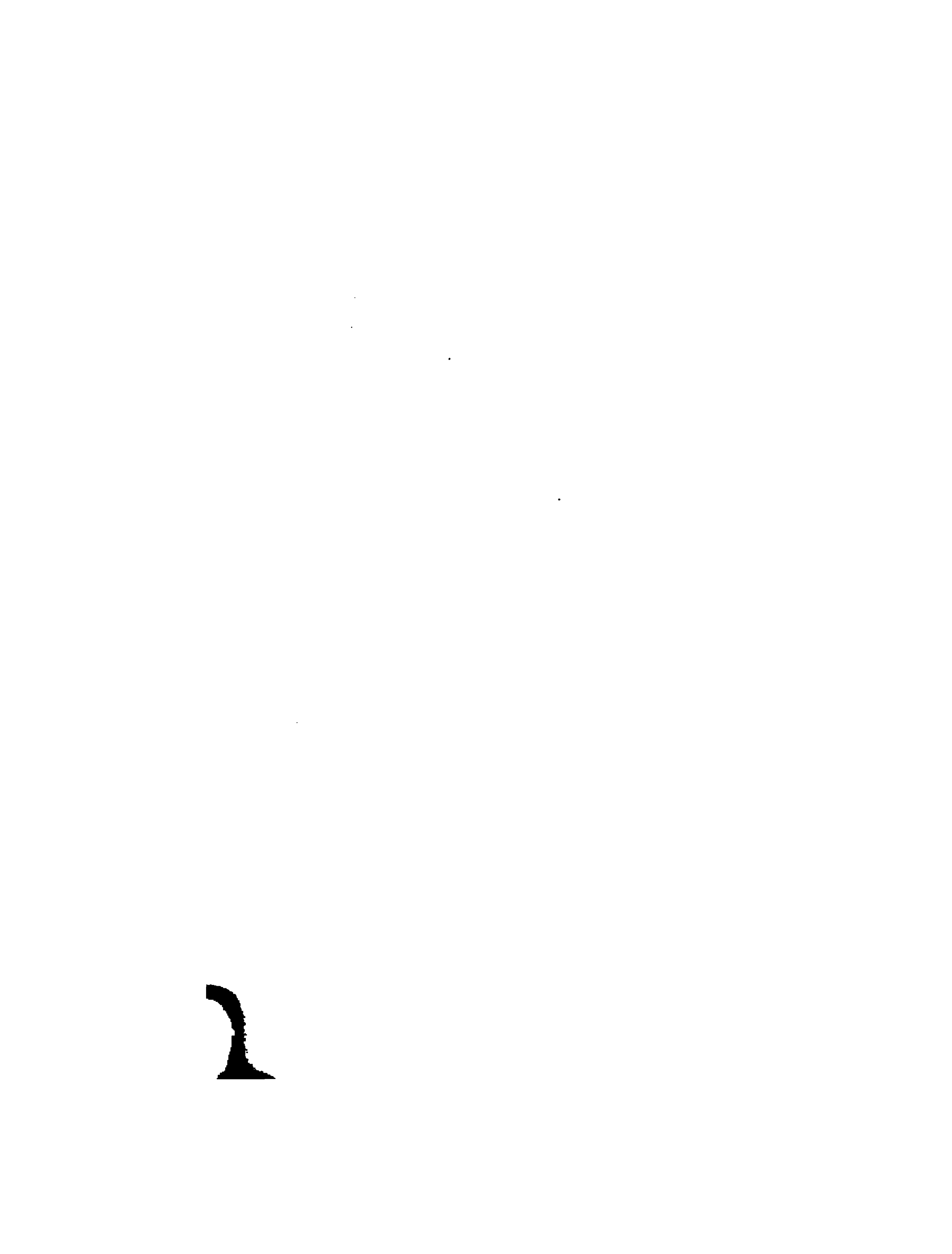










LA SAINTE COMMUNION

PARIS. — IMP. F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.



LA SAINTE COMMUNION

CONFÉRENCES

AUX DAMES DU MONDE

Par Mgr LANDRIOT

ARCHEVÊQUE DE REIMS

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

—

1892



PRÉFACE

En 1866, dans la préface de la première édition du livre que nous avons publié sur l'Eucharistie, nous annoncions le projet de traiter quelque jour la question pratique de la sainte communion.

Les événements qui se sont succédé dans notre vie depuis cette époque, et aussi la terrible crise que nous avons traversée depuis 1870, nous ont empêché de réaliser plus tôt ce projet.

Ces conférences ont été prêchées *aux Dames de miséricorde* de la ville de Reims.

Puissent les membres si dévoués de cette pieuse société, retrouver, dans cette publication, un souvenir de nos assemblées mensuelles, de nos prières communes, et de ma paternelle affection !

Pour toutes les âmes pieuses, auxquelles la lecture de ce volume pourra faire du bien, nous espérons n'être point indiscret, en sollicitant de leur charité un *memento* dans leurs communions.

Reims, le jeudi saint, 28 mars 1872.

† JEAN-FRANÇOIS,
Archevêque de Reims

LA

SAINTE COMMUNION

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Esurientes et sitientes : anima eorum in ipsis defecit. **(Psal., cvi, 5.)**

Ils ont faim, ils ont soif, et leur âme tombe en défaillance.

Mesdames,

Depuis longtemps je nourrissais le secret désir d'avoir avec vous quelques entretiens sur la sainte Eucharistie, au point de vue pratique. Dans des conférences qui ont été imprimées, j'ai traité ce sujet dans ses relations avec la théologie et la philosophie catholique. Après avoir démontré la réalité de la présence de Notre-Seigneur, et répondu aux objections des incrédules, j'ai essayé

d'exposer la grandeur, la beauté de ces mystères et les magnifiques horizons qu'ils ouvraient à l'avenir de l'humanité. Je ne reviendrai point sur cette manière d'envisager la question, et je me permettrai de renvoyer à la lecture de mon livre celles d'entre vous qui désireraient connaître l'ensemble de la doctrine, et les glorieuses et vastes perspectives de l'enseignement de l'Église.

En ce moment, c'est le côté pratique de la question que je voudrais examiner, et, si nous revenons parfois aux belles théories de la tradition sur l'Eucharistie, ce sera toujours pour en faire découler les conséquences morales qui reviendront à mon sujet. Je ne saurais assurément traiter un sujet plus beau, plus intéressant, plus en rapport avec votre vie quotidienne. Puissé-je dans ces instructions successives, vous inspirer un grand amour pour cet auguste Sacrement, et vous rendre dignes d'en approcher souvent ! — Clément d'Alexandrie

dit « que le vrai et divin amour ne s'insinue dans le cœur des hommes que lorsque les étincelles de la vraie beauté ranimée par le Verbe, resplendissent dans l'âme (1). » Il dit ailleurs : « Si une âme reçoit un jour cette étincelle, et qu'elle la réchauffe dans ses entrailles par le désir et l'enseignement, elle veut ensuite remuer le monde pour arriver au faîte de la connaissance (2). »

Puissé-je, Mesdames, en vous montrant la beauté de l'Eucharistie, jeter en vous cette vivante étincelle! et exciter de plus en plus dans vos cœurs les germes de l'éternel amour, et le désir de scruter davantage ce grand mystère de la tendresse divine!

Nos deux premières conférences seront comme les préliminaires du plan que nous nous sommes proposé. Nous parlerons ensuite successivement de la communion fréquente, de la communion spirituelle, des

(1) *Cohort. ad Gent.*, p. 235.
(2) *Stromat.*, l. VI, c. XVII, p. 382, éd. Migne.

effets de la sainte communion, des dispositions que nous devons y apporter et de l'action de grâces.

Le moyen le plus sûr et le plus facile de bien connaître un pays est de faire l'ascension d'une montagne voisine, de jeter un vaste coup d'œil sur l'ensemble de la contrée, de contempler les grands horizons qui se déroulent à nos yeux, de jouir de la lumière d'un soleil resplendissant, de respirer un air pur et plein de vitalité. Quand l'esprit et le corps se sont ainsi saturés de grands spectacles, de l'aspiration complète de l'élément vital et lumineux, on redescend dans la plaine pour étudier les détails du paysage; l'étude est alors beaucoup plus facile et plus fructueuse; on jouit d'autant mieux, que les différentes parties sont merveilleusement harmonisées dans le tout : et

dans toute question, ce qui plaît davantage à l'intelligence, c'est l'unité harmonieuse.

Imitons ce procédé : remontons sur les hauteurs de l'âme, sur ces sommets divins où Dieu habite, alors même que nous semblons ne pas nous en douter, et qu'il remplit de sa lumière et de sa gloire : interrogeons ces pics élevés de l'intelligence et du cœur, et peut-être il nous sera plus facile de saisir la beauté du mystère eucharistique.

N'avez-vous pas remarqué, que dis-je ? n'avez-vous pas ressenti mille fois par une expérience qui est votre gloire à la fois et votre tourment, n'avez-vous pas ressenti que l'âme humaine est un feu qui *dévore*, qu'elle a une activité *dévorante?* j'insiste sur ces deux mots : *dévore, dévorante :* car c'est le mot propre. Il signifie l'état d'un être qui est affamé, et qui éprouve un tel besoin de manger, que les expressions ordinaires ne suffisent plus pour peindre cette situa-

tion : il en faut une qui signifie l'ardeur de la flamme quand elle se précipite, et c'est là la signification propre de ces paroles : *activité dévorante.*

Rentrez en vous-mêmes, et vous allez y constater cet étrange phénomène de notre nature.

Vous avez une intelligence qui est faite pour la lumière : elle a faim et soif de vérité : cette faim et cette soif vous tourmentent surtout à certaines époques où le sens de l'infini se réveille en vous, où la vue des mensonges et des perfidies humaines révolte une âme faite pour le vrai. Alors vous vous retirez sur des hauteurs invisibles, sur ces montagnes spirituelles de l'âme où il semble qu'on est plus près du ciel : vous rêvez autre chose, vous soupirez après la lumière pure et indéfectible de la vérité ; vous voudriez vous baigner dans ses flots divins, vous laisser pénétrer de sa substance infinie, vous perdre dans cet océan,

et vous éloigner à tout jamais des terres du mensonge et de l'iniquité. Or, savez-vous ce que c'est que cette souffrance ; ce que signifie cette angoisse dont vous ne vous rendez pas parfaitement compte ? C'est le pressentiment de la communion eucharistique, de tout ce qu'elle nous prépare dans les siècles de l'éternité. Vous soupirez après le règne de la vérité, vous voudriez vous unir, vous identifier avec elle : et si les savants, quand ils sont poursuivis par la passion de l'étude, cherchent, comme on dit, à dévorer la vérité dans les livres, vous, vous voudriez dévorer la vérité dans son essence infinie, vous voudriez secouer tous ces nuages de la terre, tous ces fantômes, toutes ces comédies qui se jouent partout ; vous voudriez, comme disait cet ancien, arriver aux sources fraîches et lumineuses du vrai, vous y plonger et disparaître sous ses profondeurs, comme un être qui a trouvé le véritable élément de sa

vie. — Je vous le répète, ô âme blessée, ô âme atteinte d'une plaie divine, d'une plaie dévorante, vous avez le pressentiment de la communion : car la sainte communion est l'union, sous les voiles de la foi, avec la vérité infinie; elle est une réalité mystérieuse, et, en même temps, le symbole et le gage de la possession complète dans l'éternité.

Mais c'est le cœur spécialement qui a une activité dévorante. Le cœur humain, le cœur de la femme surtout ! quel mystère et quel abîme! Le cœur est toujours en mouvement, c'est la flamme qui s'agite, qui monte, qui descend et qui tourne : le cœur a toujours besoin de dévorer quelque chose, et quand il a essayé de rassasier cette faim infinie avec les objets créés qu'il rencontre sur son chemin, il est plus affamé qu'auparavant; et, semblable à l'animal du désert, il pousse un nouveau cri, il fait un bond, plusieurs bonds en avant pour saisir une nouvelle proie. De là cet état de ma-

laise et de souffrance, de joie alternative et de tristesse ; de joie, quand il croit apercevoir un objet qui devra le rassasier ; de tristesse, quand, après ce repas, fugitif et rapide, la faim est plus cruelle qu'auparavant. Alors ce pauvre cœur se replie sur lui-même dans un cercle de vicissitudes douloureuses : il s'écrierait volontiers avec le Prophète . « Le vide est partout autour de moi; mes nuits et mes jours sont pleins d'angoisses et de labeurs : je m'égare tristement au milieu de désirs contradictoires. Le soir et pendant mes insomnies je désire l'aurore; et le matin j'appelle la nuit, et je suis rempli de douleurs jusqu'aux ténèbres (1). » Ainsi va le pauvre cœur humain, ballotté de désirs en désirs, de déceptions en déceptions : et le soir de la vie, il s'assied triste et solitaire sur le bord du chemin, en répétant cette autre parole du Pro-

(1) Job, VII, 3-4.

phète : « Je n'ai pas encore; je n'ai pas même la récompense du mercenaire (1). »

Cependant, Mesdames, la raison et la foi m'enseignent que tous ces désirs, toutes ces ardeurs, tous ces mouvements impétueux du cœur humain ne peuvent pas être sans objet. Qu'y a-t-il donc de caché sous ces mystères? Quelle est donc cette puissance occulte qui fait ainsi le tourment et la gloire de notre vie? C'est la faim et la soif de Dieu : nous avons besoin de dévorer la substance divine; nous avons besoin de nous fondre en Dieu, de ne faire qu'un avec lui, d'arriver avec la vérité et l'amour infinis, à un tel degré d'union, que les passions humaines n'en ont jamais imaginé de semblable.

Voilà l'état de la question : le rationaliste pourra sourire; l'incrédule, prendre en pitié ce qu'il appelle des rêves d'imagination.

(1) Job, XIV, 6.

Mais la raison, la foi, l'expérience, me répondent que l'ironie contre la vérité n'est que le coup de dent du serpent contre une lime d'acier; elle ne prouve souvent qu'une chose, le froid glacial d'une âme desséchée, et qui ne croit plus, parce que la fibre du vrai est comme brisée en elle. Les philosophes païens avaient mille fois plus le sens divin : « L'âme du sage, dit l'un d'eux, est insatiable de l'amour de Dieu (1). »

Remarquez l'énergie de cette expression : on est insatiable, quand on a faim, on est insatiable, quand on ne peut pas se rassasier; or tel doit être, d'après ce philosophe, notre amour pour Dieu. « L'amour que Dieu inspire, dit Plotin, est immense : cet amour est sans bornes, parce que son objet n'en a pas. L'âme doit s'isoler pour recevoir Dieu seule à seul. Quand l'âme obtient ce bonheur,....

(1) *Sapientium animæ insatiabiles sunt in amore Dei* (*Sext. Enchir.*, *fragment. phil. grec.*, t. I, p. 528, éd. Didot.)

elle ne l'échangerait pas contre aucune chose que ce fût, lui offrit-on le ciel entier, parce qu'il n'y a rien de supérieur et rien de meilleur.... elle ne saurait être dupe d'une illusion; car il n'y a rien de plus vrai que la vérité même.... Parfois le nectar divin l'énivre, et semble lui ôter la raison : elle est transportée d'amour et elle s'épanouit dans une félicité qui comble tous ses vœux (1). »

Ainsi parlait la philosophie ancienne. Quelle leçon pour les chrétiens !

Pourquoi la vie du ciel sera-t-elle un apaisement de tout ce qui s'agite en ces régions volcaniques, qu'on appelle l'intelligence et le cœur de l'homme? C'est que tous ces besoins de la vie intellectuelle et morale seront satisfaits ; c'est que toutes ces ardeurs impétueuses seront calmées par la jouissance; tous ces désirs brûlants auront leur solution et leur accomplissement. C'est que l'intelli-

(1) Plotin, 6e *Ennéade*, l. VII, n. 32-35, t. III, p. 470-476, trad. Bouillet.

gence, fatiguée des ombres de la terre, et après s'être heurtée si souvent sur les écueils de l'erreur et du doute, verra sans nuage et s'abreuvera à une source pure, limpide et éternellement jaillissante. C'est que le cœur humain, ce coursier à la fois sauvage et doux, aura trouvé sa vraie nourriture et son vrai breuvage ; nourriture et breuvage immortels, composés de lumière et d'amour, admirable mélange de tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus substantiel dans l'essence divine, qui toujours nous rassasiera et toujours excitera une faim et une soif nouvelles, mais une faim et une soif si douces, qu'elles seront elles-mêmes un souverain plaisir.

Allons plus loin : La vie de Dieu lui-même est un éternel banquet : « Dieu, dit saint Denis, est plongé dans une ineffable ivresse parce qu'il est plein de lui-même et de la suréminence de ses perfections (1). » La lu-

(1) Ep. IX, n. 5.

mière et l'amour débordent en cette salle des noces éternelles, où sont assis le Père, le Fils et le saint-Esprit : et Dieu est tellement bon, qu'il nous veut aussi comme convives dans ce banquet : et, dit encore saint Denis, « c'est Jésus qui nous fera asseoir et nous servira, qui nous donnera cet éternel repas, et nous distribuera les flots de ce bonheur parfait. » — C'est du reste la parole de l'Écriture : « J'ai vu, dit saint Jean, un ange qui était debout en présence du soleil, et il s'écria d'une voix forte, en s'adressant à tous les oiseaux qui volaient dans les régions du ciel, c'est-à-dire, à toutes les âmes qui ont des ailes comme les oiseaux : « Venez, rassemblez-vous pour le grand banquet de Dieu (1) » et ailleurs : « Heureux ceux qui sont invités au banquet des noces de l'agneau (2). »

(1) *Venite et congregamini ad cœnam magnam Dei.* (Ap., XXIX, 17).

(2) *Beati qui ad cœnam nuptiarum agni vocati sunt.* (Apoc., XXIX, 17.)

Ainsi, Mesdames, dans le ciel nous mangerons Dieu, nous le boirons dans sa forme infinie, et cette liqueur inconnue sera ce vin nouveau que Jésus-Christ nous a promis. « Dans le ciel, dit saint Augustin, nous verrons le Verbe, nous le mangerons, nous le boirons, il sera notre unique breuvage (1). »

Il y a quelque chose de profondément mystérieux dans cette idée du repas, du banquet. Elle est commune et vulgaire en apparence, et cependant elle est pleine de mystères divins. Il n'y a pas d'idée qui, plus que le banquet, exprime l'union d'une manière aussi complète et aussi intime. C'est que, dans la manducation, l'être qui est mangé entre en nous ; c'est qu'il ne devient pas seulement semblable à nous, il devient partie de nous-mêmes. Ainsi, ce fragment de pain que je prends à ma table, il entre

(1) *Ipsum Verbum visuri, ipsum manducaturi, ipsum bibituri... bibentes unicum Verbum.* (*Sermo* 57, n. 7, *sermo* 59, n. 6.)

en moi, il est d'abord broyé pour changer de forme. A peine a-t-il pénétré dans mon estomac, qu'il est saisi par je ne sais quelle puissance occulte qui le dénature, qui lui enlève successivement toutes ses propres qualités, et ne lui laisse de repos que lorsqu'il est devenu partie de mon corps et l'auxiliaire de mon âme. Ainsi, ce grain de poussière va se loger à mon cerveau, il m'aide à penser : il va s'installer dans ma main et il est presque de moitié en tout ce que je fais, en tout ce que j'écris : Comprenez-vous cela? N'est-ce pas le plus étonnant des mystères? Et cependant ce mystère se renouvelle à chaque heure du jour.

La manducation est donc le symbole le plus vrai et le plus intime de la vie d'union : mais je rencontre ici deux lois bien différentes, qu'il est nécessaire d'indiquer pour mieux comprendre ce que nous dirons plus tard. Lorsque l'aliment que nous prenons nous est inférieur, il se change en nous;

mais si, au contraire, il est d'une nature plus excellente, il nous change en lui. Ainsi, quand je mange le pain, je le transsubstantie en mon être, parce que, par ma nature intellectuelle je suis supérieur au froment des campagnes ; mais, si je reçois Dieu pour nourriture, la manducation produit un effet inverse, c'est-à-dire, qu'elle m'élève à un état supérieur et me transforme en Dieu. « Ordinairement, dit le pape Innocent III, ce qu'on mange se change en la substance de l'être qui reçoit ; mais ici l'aliment prend le rôle actif, c'est lui qui incorpore, et celui qui mange est incorporé (1). »

O mystères incompréhensibles ! « Dans la religion, comme disait Tertullien, tout est simple dans les actes et magnifique dans les effets (2). » Jésus-Christ veut instituer la merveille du nouveau Testament ; il prend ce

(1) *Hic autem quod manducatur incorporat, et qui manducat incorporatur.* (*De sacr. alt.*, l. IV, c. XIV, t 4, p. 866, éd. Migne.)

(2) *De Baptis.*, c. II.

qu'il y a de plus simple et de plus vulgaire : un peu de pain et un peu de vin. Il veut s'unir à nous, mais d'un genre d'union tellement intime, que les hommes n'auraient jamais pu le concevoir; pour nous le faire mieux comprendre, il a recours aux symboles les plus ordinaires de notre vie matérielle. Il entre en nous sous la forme de la nourriture. C'est comme s'il nous disait : Il n'y a point de mystère d'union plus complète, que celui de la manducation. Les serviteurs de Job le pressentaient lorsqu'ils s'écriaient dans un transport d'amour pour leur maître : « Nous voudrions avoir de sa chair pour en manger (1). » En effet, dans la manducation il y a, non-seulement mélange, mais transformation, puisque l'un des êtres se change en l'autre. Eh ! bien, continue le Sauveur, c'est ce mystère que je veux opérer en vous, avec cette différence que c'est

(1) Job, XXXI, 31.

moi qui vous transformerai en ma nature, et vous changerai en des dieux, à chaque communion (1). Comprenez-vous, maintenant, ce que dit saint Ambroise : « Il faut que Dieu nous dévore et que la nourriture de nos âmes lui soit délicieuse : heureux celui que la Sagesse divine dévore ainsi, heureux celui que la vertu divine absorbe en elle-même (2). » Mais saint Bernard est encore plus énergique : je vous demande la permission de le traduire littéralement : « Le Christ me mange, il m'engloutit, il me digère, il me fond en lui par une divine transformation.... Ne vous étonnez point de cela, il nous mange et nous le mangeons, afin que nous soyons plus étroitement unis à lui : autrement notre union ne serait qu'imparfaite ; car, si je le mange sans qu'il me mange aussi, il sera en moi, mais je ne serai pas encore en lui ; que

(1) *Vos Dii estis.* (Ps. LXXXI, 6.)

(2) *In Ps.* CXVIII, *serm.* 18, n. 14, t. II, p. 1457, éd. Migne.

s'il me mange et que je ne le mange pas, je serai en lui, mais il ne sera pas en moi, et ainsi nous ne serons unis qu'imparfaitement. Mais notre union sera parfaite, s'il me mange et que je le mange aussi, parce qu'alors je serai en lui, et lui en moi.... lors donc que Dieu et l'homme sont attachés ensemble de part et d'autre, ce qui arrive lorsqu'ils sont incorporés par un intime et mutuel amour (1), alors je n'hésite pas à dire que Dieu est en l'homme et que l'homme est en Dieu (2). »

Il faut entendre ces vérités, Mesdames, pour comprendre quelque chose à la sainte communion. Aussi, j'espère que vous commencez maintenant à entrevoir les grands horizons de la divine Eucharistie. L'institution de ce sacrement correspond à un besoin intime que ressent l'âme humaine de

(1) *Intima mutuaque dilectione inviscerati alterutrum sibi.*

(2) *In cantic. sermo* 71, n. 5 et 10, t. II, pp. 1123, 1126, éd. Migne.

se rapprocher de Dieu, de vivre avec Dieu, de se fondre en Dieu, de se transformer en Dieu, de devenir Dieu, autant que le permet l'essence des choses. L'âme de l'homme a besoin d'air, elle a besoin de vie ; et l'atmosphère véritable de l'âme, la vraie vie de l'âme, c'est Dieu. Cela est tellement vrai, que lorsque l'âme, cette voyageuse du désert, fatiguée des tristes réalités de l'existence, s'élève au dessus des choses de ce monde et rêve à je ne sais quoi d'invisible qui la charme et la console, ce rêve est une pensée de Dieu. — Et quand le cœur brisé se débat et soupire dans l'angoisse, ou bien, quand, enflammé de secrètes ardeurs et de désirs jusque-là inconnus, il plane dans un monde meilleur qui le sollicite et l'appelle, c'est Dieu qui se trouve encore au fond de ces désirs.

La meilleure et la plus saisissante image qui puisse encore nous exprimer ce besoin de l'âme, c'est le phénomène de la respira-

tion, et la respiration est une forme de l'alimentation ; c'est l'alimentation et la purification du sang. Ma poitrine a besoin de respirer à chaque instant : elle s'entr'ouvre continuellement avec une nouvelle force de dilatation, elle attire en elle l'élément de vie qui va renouveler le sang. Si, par un obstacle imprévu, la poitrine cessait de respirer quelques secondes, il se formerait en elle un besoin plus pressant; une énergie plus grande appellerait la vie qui s'en va, et par une réaction d'autant plus forte, que l'obstacle aurait été prolongé, la puissance de dilatation attirerait dans ma poitrine une plus grande quantité d'air.

Ainsi l'âme humaine : Dieu lui est tellement nécessaire, que je suis convaincu que la plupart des douleurs morales proviennent de l'absence de Dieu. On dit quelquefois : j'étouffe, je n'ai pas d'air. Si les âmes pouvaient connaître la vraie cause de leurs

angoisses, elles s'écrieraient : j'étouffe, parce que Dieu n'est pas en moi.

Ce que nous venons de dire, Mesdames, n'est qu'une préparation à mes Conférences sur l'Eucharistie : ce sont des principes dont, plus tard, nous tirerons les conséquences. J'aime beaucoup, dans les questions divines, monter d'abord sur les hauteurs, puis redescendre ensuite dans les plaines et les vallées, sur le terrain pratique. — C'est ce que j'ai fait souvent dans mes excursions dans les hautes montagnes. J'aimais à gravir les pics escarpés, à jouir d'un beau et magnifique spectacle, à contempler les eaux à leur point de départ, et toujours j'ai fait cette remarque : Les ruisseaux limpides descendent des sommets, ils sont d'autant plus frais et plus purs, qu'ils viennent de plus haut, et ils se répandent avec d'autant plus de facilité dans les vallées, que leur réservoir supérieur est plus élevé. Il en est de même des vérités religieuses,

elles sont d'autant plus belles, que d'abord, on les voit de plus haut, et, selon la comparaison des Livres saints : la doctrine est comme une eau vive qui se verse sur les âmes desséchées (1).

(1) Isaïe, XLIV, 3 ; Eccli, XV, 3, *effundam aquas super sitientem, et fluenta super aridam ; effundam spiritum meum.*

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Lac vobis potum dedi, non escam; nondum enim poteratis. (I. Cor., III 2.)

Je vous ai donné du lait, et non une nourriture solide; car vous n'en étiez pas encore capables.

MESDAMES,

A toute grande vérité, il faut des préliminaires, surtout quand ces vérités tiennent aux plus profonds mystères de la vie divine et de l'existence humaine; alors il est besoin de mettre en avant d'autres vérités qui soient comme des éclaireurs pour préparer les voies, et prédisposer les âmes à mieux comprendre.

Tel a été le but de notre première conférence. J'aurais pu immédiatement entrer en matière, vous montrer l'utilité de la sainte communion, décrire ses merveilleux

effets et les dispositions qu'elle exige. Mais les fondations n'eussent point été convenablement établies pour l'édifice que nous devons élever ensemble.

J'ai mieux aimé creuser avec vous les fondements de l'âme humaine, vous y montrer ces aspirations dévorantes, ces besoins incessants de l'infini, qui sont sa gloire, qui constituent sa dignité, et qui, même ici-bas, appelaient comme couronnement quelque chose qui ressemblât à l'Eucharistie. « Nous sommes, dit le P. Faber, placés dans la création comme des rois; et bien des fois, sans que nous en ayons la conscience, nos instincts royaux agissent dans nos âmes (1). »

Aussi le Christ, en instituant cet adorable sacrement, a prévenu, en un sens, nos désirs, il a pressenti nos aspirations, il a préparé une source toujours fraîche, pour calmer,

(1) Le précieux sang, p 333, trad. p. 272, texte anglais.

sinon guérir, ce mal du divin qui nous tourmente ; j'ai dit calmer, car la guérison complète est réservée à ces jours de gloire et de bonheur où, sans images et sans voiles, nous nous abreuverons à la fontaine du Père.

L'instruction de ce jour sera le complément de la dernière conférence, et, par conséquent, elle rentre encore dans le cercle des vérités préliminaires, que je crois utile d'établir, avant d'arriver à la pratique de la sainte communion.

Dieu est notre nourriture et notre breuvage ; il est pour notre âme l'élément de vie, le principe de la force, une source de joie, de fraîcheur : il est tout ce que l'être peut vouloir et rêver. Mon Dieu et mon tout, disaient les saints (1). Dieu est la nourri-

(1) *Deus meus et omnia.*

ture essentielle de toute intelligence, car toute intelligence vit de lumière et d'amour; et, quand on vit d'une chose, c'est qu'on la mange en quelque sorte et qu'on se l'assimile. Dieu est le vin des âmes (1) : car, disent les docteurs, si la nourriture représente l'élément solide, il faut aussi un symbole qui exprime la merveilleuse facilité avec laquelle la Sagesse infinie s'infiltre dans les âmes et les enivre d'elle: et cette substance qui symbolise la vérité par une image, c'est le vin; car le vin est liquide, il s'insinue avec une douce facilité, et il produit une joie qui peut aller jusqu'au délire. Et la Sagesse aussi produit une sorte d'ivresse, mais qui ne se compare pas à celle du corps, car l'ivresse de la vérité et de l'amour infinis est pleine de sagesse, de force tranquille, et maîtresse d'elle-même. C'est une ivresse cependant, parce que

(1) *Miscuit vinum et proposuit mensam suam.* (Prov., IX, 2.)

l'âme éperdue est comme hors d'elle-même, et semble vivre ailleurs. L'Ecriture sainte nous enseigne toutes ces vérités dans ce beau passage où la Sagesse éternelle dit aux enfants des hommes : « Venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé (1), et ailleurs : Mangez, mes amis, et buvez ; mes bien-aimés, enivrez-vous (2). »

Dieu est la nourriture et le breuvage des Anges : sa substance divine leur est servie constamment sous sa forme simple, invisible et infiniment savoureuse : « O Verbe, s'écrie saint Augustin, vous qui êtes la nourriture et le pain des Anges : c'est par vous que les puissances célestes sont pleines de vie substantielle ; c'est par vous qu'elles sont rassasiées, sans jamais éprouver de dégoût : c'est par vous qu'elles

(1) *Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis.* (Prov., IX, 5.)

(2) *Comedite, amici, et bibite ; inebriamini, carissimi.* (Cant., V 1.)

vivent, qu'elles sont sages et bienheureuses (1). »

Telle était aussi, en tenant compte de la différence des natures, la position de l'homme dans le paradis terrestre : « Le pain de l'homme, dit saint Grégoire le Grand, était alors le plaisir de la vie divine, la communion de tous les instants avec le Verbe de Dieu, la joie du repos intérieur, la splendeur de la lumière inaccessible, l'amour divin, la jubilation de l'esprit, la suavité de la contemplation, le désir des entretiens familiers, la sécurité de l'âme, la présence du Créateur (2). »

Mais, Mesdames, depuis la chute, la vérité ne pouvait plus être servie à l'homme dans sa pure essence : cette vie, d'ailleurs, était devenue pour lui une épreuve, et le caractère de l'épreuve est de ne pas voir face à face, de ne pas jouir immédiatement, mais

(1) Serm. 196, n. 3, pp. 1309, 1310.
(2) In v psal., pœnit, n. 7, t. V, p. 607, éd. Migne.

de travailler dans la souffrance et la peine à mériter le bonheur du ciel. Cependant, Dieu voulait, dès ici-bas, nous donner des jouissances qui fussent un avant-goût et un symbole de ce qui nous était réservé. « Voyez la mère, dit saint Augustin dans une délicieuse comparaison qui dit tout avec la clarté du vrai et la tendresse de l'amour, voyez la mère : elle ne donne pas de suite à l'enfant une nourriture solide ; mais elle prend elle-même cette nourriture, elle l'insinue dans ses membres, elle s'incarne le pain (1). Elle le change en un aliment plus tendre et plus délicat, et, quand cette œuvre de dilection maternelle est accomplie, le lait de la mère coule avec son amour dans la bouche de son enfant. De même, Dieu, par égard pour notre faiblesse, n'a point voulu nous donner son Verbe, tel qu'il est dans sa gloire et dans les splen-

(1) Ipsum mater panem incarnat.

deurs des saints, le Verbe, nourriture des Séraphins. La puissance des rayons de ce soleil ardent, et l'énergique activité de cette Sagesse qui remue les mondes, auraient étouffé en nous la vie, au lieu de l'entretenir. Alors, le Père de famille a incliné sa Sagesse jusqu'à la forme de lait; il est venu avec une chair mortelle, qui est la nourriture des voyageurs. — Chrétiens, pressez ce sein maternel, qui vous a préparé le lait de la vie, et devenus grands, vous aurez pour nourriture le Verbe qui habite dans le sein du Père, et qui n'aura plus d'autres voiles que la lumière de l'éternité (1). »

Il est vrai, Mesdames, ce n'est pas là ce que nous attendons finalement, et j'ose dire que cela ne suffirait pas à notre intelligence et à notre cœur. L'Eucharistie est la manne du désert; nous soupirons après les réalités de la terre promise; nous attendons, pour

(1) V. l'indic.des princip. textes, *Eucharistie*, 3e confér., pp. 297-300. 2e édition.

être pleinement satisfaits, la manifestation de la vérité sous sa forme pure. Écoutez le langage de la tradition, que j'ai reproduit ailleurs (1) en détail, et que je résume ici brièvement : « Le Verbe, dit saint Irénée, est venu vers nous, non point dans sa gloire, comme il l'aurait pu, mais dans la forme que nous pouvions porter : il aurait pu se présenter avec toutes ses splendeurs, mais elles nous auraient écrasés sous le poids de la majesté divine. C'est pourquoi il s'est donné à nous sous la forme de lait..., ... afin que, allaités sur ce sein maternel, nous nous accoutumions, par cette nourriture de l'enfant, à manger et à boire le Verbe de Dieu, qui est le pain de l'immortalité (2); et si le Verbe est descendu à cette prévoyance de tendresse, ce n'est pas à cause de lui, qui aurait pu nous donner de suite la nourriture parfaite, mais c'est à cause de

(1) *Eucharistie*, 3e conférence.
(2) Saint Irénée, l. IV, c. XXVIII, pp. 1106-1109.

l'enfance de l'humanité, qui eût été incapable de la porter (1). »

Remarquez, Mesdames, ces paroles de saint Irénée. Dieu, par sa nature, est toujours disposé à nous accorder les dons les plus parfaits; mais, selon les règles de sa sagesse, il consulte les dispositions des êtres; il n'accorde pas à l'enfant ce qu'il prodigue à l'homme fait. Or, cette vie est pour l'humanité le temps de l'enfance; la plénitude de l'âge arrivera dans le ciel. Le Seigneur agit donc comme une mère, dont le cœur, plein de tendresse et d'amour, consulte cependant les besoins et la capacité de sa jeune famille, et ne donne point au petit enfant qui vient de naître, la même nourriture de corps et d'esprit qu'à l'adolescent (2).

Malgré toutes ces considérations, les

(1) Saint Irénée, l. IV, c. XXVIII, pp. 1106-1109.
(2) V. Saint Aug., *De lib. arb.*, l. III n. 30, t. I, p. 1012, éd. Gaume.

saints, je l'avoue, supportaient, avec l'impatience de l'amour, l'état présent. Leur âme réclamait autre chose, et la nourriture eucharistique ne faisait qu'enflammer les désirs et irriter la soif d'un autre breuvage. Nul ne s'en est expliqué avec plus de franchise que saint Bernard : « Le ciel, dit ce saint docteur, est un séjour plein de sureté, le Verbe y est la douce nourriture de l'âme... Je possède bien ici-bas le Verbe, mais c'est dans la chair... Je le possède en réalité, mais dans le sacrement. L'ange est engraissé de la fleur du froment, il mange le grain dans sa pureté, et moi, il faut que je me contente, durant cette vie, de l'écorce du sacrement ; je n'ai que le son au lieu du pur froment : il faut que j'accepte la paille, que je me résigne aux voiles de la foi... Sans doute, c'est l'esprit qui vivifie ces choses, mais, quelles que soient leur abondance et leur onction, il est absolument impossible de trouver la même douceur

dans l'écorce du sacrement et dans la plus pure fleur du froment, dans la foi et dans la vision, dans le miroir et dans le visage lui-même, dans la forme de l'esclave qu'a prise le Christ et dans sa véritable splendeur... Vous voyez donc, continue saint Bernard, qu'il n'y a pas moins de différence entre la nourriture de cette vie et celle dont nous jouirons plus tard, qu'il n'y en a entre la terre et le ciel : les biens que possèdent les bienheureux sont aussi supérieurs à ceux de l'exil, que le ciel est élevé au-dessus de la terre (1). »

Je ne sais, Mesdames, ce qu'on doit le plus admirer chez les saints, ou de leur esprit de foi et de résignation, qui leur fait accepter avec patience et amour les conditions de l'exil, ou bien de ces sortes d'éruptions audacieuses d'amour avec lesquelles ils expriment hautement qu'ils ne

(1) *In Cant.*, serm. 33, n. 2, 3, p. 952, t. IV.

sont pas satisfaits, qu'il leur faut la jouissance du ciel, que l'Eucharistie de la terre ne leur suffit pas, qu'il leur faut la grande Eucharistie du ciel, où le Verbe lui-même, émanation pure et substantielle du Père, sera l'éternel aliment de leur esprit, le breuvage immortel de leur cœur. Alors se réaliseront les paroles de saint Augustin :

« Un jour, nous n'aurons plus le sacrement de l'autel, nous n'entendrons plus lire l'Écriture sainte... C'est le Verbe que nous verrons, le Verbe que nous entendrons, le Verbe que nous mangerons, le Verbe que nous boirons... Notre vie sera celle des anges ; en ce moment nous avons la rosée, mais ils nagent dans la pleine fontaine... Nous verrons le Verbe, lui, qui nourrit les anges, qui les éclaire, qui les remplit de sagesse... Nous ne nous perdrons plus dans les anfractuosités des phrases : nous ne boirons que le Verbe, et, remplis de sa

substance, nous chanterons l'hymne du ciel (1). »

Mais revenons aux conditions de la vie présente. La Religion est tellement vraie, j'oserai même dire si pleine de clartés dans ses mystères les plus étonnants, qu'on rencontre à chaque pas dans l'ordre naturel, des mystères analogues à ceux du christianisme. Il s'agit seulement de les remarquer; permettez-moi de vous en citer quelques-uns. Qu'est-ce qu'un son? en soi, c'est de l'air battu; rien n'est vulgaire et commun comme l'air agité : rien n'est parfois désagréable comme les vibrations de l'atmosphère, témoins le bruit d'un fouet, ou le cri strident de la locomotive, qui nous fait tressaillir comme si nous pressentions l'approche d'une bête sauvage. Et cependant c'est le son, cet élément vulgaire, cette vibration si commune, c'est le son qui m'ap-

(1) Aug., serm. 57, n. 5; serm. 59, n. 6. Voir encore serm. 194, n° 2, t. V, p. 1304.

porte les plus grandes choses de ce monde, grandes pour l'intelligence et le cœur. J'écoute un concert, une ravissante musique; physiquement, c'est encore de l'air agité; oui, mais cet air est divinement modulé, il est agité par un souffle céleste, et mon âme s'élève sur les ailes de l'harmonie à des régions qui ne sont plus de ce monde; elle rêve à l'invisible, à l'infini, elle se sature de choses qu'elle ne soupçonnait pas. — J'écoute un orateur : physiquement, sa parole est encore de l'air battu; mais, si cet homme a le feu sacré, si son âme est une image transparente du vrai et du beau, si je sens vibrer un être vivant dans cette parole, si j'entends un écho du ciel, vous aurez beau me dire que cette parole n'est que de l'air agité; j'oublie cette écorce de la pensée humaine, c'est l'âme que j'ai vue; c'est l'âme que j'ai entendue, c'est l'âme que j'ai aspirée, c'est le beau et le vrai que j'ai compris, c'est le beau et le vrai que j'adore

sous cette écorce transparente, car le beau et le vrai, c'est Dieu. Le son ici n'a été que l'accident ; il a été, en un sens, ce que sont les accidents du pain et du vin dans l'Eucharistie ; je laisse ces accidents, et c'est le divin qui me transporte.

Continuons ces comparaisons, et voyons comment des mystères analogues à l'Eucharistie sont partout ici-bas ; voyons comment les formes les plus simples, les éléments les plus vulgaires et parfois les plus vils cachent les plus étonnantes merveilles. J'entre dans une bibliothèque, j'y rencontre un vieux livre tout poudreux ; les feuillets sont à moitié déchirés, le papier est lacéré par les vers, et il faut du soin pour déchiffrer des caractères à peine visibles. Voilà bien la forme vulgaire et presque vile ; mais attendez, et soyez pleines d'une religieuse vénération : les pensées qui dorment sous cette poussière, sont les pensées d'un de ces hommes divins qui étaient une des gloires

de leur siècle ; partout, sur ce papier vermoulu et sous cette encre décomposée, je trouve de nobles pensées, d'admirables sentiments. Je laisse de côté l'enveloppe, je la néglige, je ne m'en préoccupe pas, ou plutôt elle prend à mes yeux un caractère presque religieux, je la vénère en raison de son informe vétusté ; mais surtout mon esprit et mon cœur planent avec cette âme que je viens de trouver cachée sous ce vieux livre ; j'en fais peut-être un ami ; et souvent je reviendrai partager sa vie et ses pensées. — Voilà, Mesdames, ce qui se voit tous les jours ; et les mêmes hommes, qui sont témoins de ces merveilles, nous reprochent le mystère eucharistique, c'est-à-dire la vérité infinie cachée sous une enveloppe qui leur semble indigne de la majesté du vrai. Et ils ne voient pas que nous pourrions retourner contre les mystères les plus sacrés de la science et de la philosophie, les tristes plaisanteries qu'ils se permettent quelque-

fois contre le plus auguste de nos sacrements. Le savant accueillerait avec un sentiment de froid dédain les pauvres ironies de l'ignorance qui se croit spirituelle : pour nous, chrétiens, mettons-y plutôt la compassion de la charité, et bornons-nous à répondre : Comment! l'homme, cet être d'un jour, peut bien laisser une grande et éternelle vérité incarnée sur un parchemin poudreux, et cette vérité resplendit encore après plusieurs siècles, alors même que la feuille volante qui la contient est presque déformée ! Et vous ne voudriez pas accorder le même pouvoir, un pouvoir supérieur, au Verbe éternel, à la première et souveraine Vérité ! Vous ne voudriez pas lui accorder un pouvoir que l'homme peut tous les jours exercer sans contrôle. Vraiment, vous n'y aviez pas pensé !

Mesdames, consultez vos souvenirs, souvenirs d'esprit et de cœur, et peut-être arriverez-vous à découvrir une grande loi du

monde physique et du monde moral. Rien ici-bas n'est grand, fort, beau et divin, comme ce qui est caché, ce qui est secret, ce qui est silencieux. On dirait que le secret, l'invisible est l'antre de la Divinité. Un philosophe païen disait que « Dieu fait tout en silence (1). »

Quelle grande pensée! on dirait qu'elle renferme presque un pressentiment de l'Eu charistie. Oui, Dieu fait tout en silence et en se cachant, dans le monde des âmes et dans le monde des corps. L'électricité, cette force cachée qui remue l'univers, n'enveloppe-t-elle pas le monde dans un immense éther silencieux? La force de la végétation n'est-elle pas sourde et latente? Pendant plusieurs semaines, cette force travaille en silence dans le sein de la terre, et tout à coup elle se montre sous la forme d'un magnifique tapis de verdure, sous l'aspect

(1) *Menand.*, *fragm.*, inter opera Aristoph., p. 80, éd. Didot.

de la forêt richement vêtue, de la fleur splendidement ornée. Partout dans les œuvres de Dieu, le mystère et le silence à l'origine, et l'épanouissement à la conclusion de l'œuvre. Les hommes graves et sérieux aiment à se régler sur ces principes : aussi la force et la durée leur appartiennent. Les hommes légers et vaniteux suivent une ligne contraire; ils aiment le bruit, l'éclat, l'agitation ; c'est une preuve de faiblesse et de vanité; aussi leurs œuvres sont éphémères; « leurs âmes n'ont point de racines, » dit l'Évangile; la racine, cet organe silencieux qui travaille dans l'obscurité!

Dieu fait tout en silence ! le Dieu de la nature et le Dieu de l'Eucharistie! car c'est le même Dieu : et j'aime à le reconnaître, je suis fier de le constater, le Dieu de la nature, comme celui de l'Évangile, se manifeste ici d'après des lois semblables. N'en soyons pas surpris : les lois de la nature ne sont que l'expression de la haute intelli-

gence et de la profonde sagesse de Dieu, et les œuvres du Verbe incarné sont marquées au même sceau que les œuvres du Verbe créateur (1).

Un jour tous ces voiles de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel seront enlevés (2). Alors la création ne sera plus un transparent qui nous dérobe la vue directe de Dieu ; l'Eucharistie ne sera plus un accident qui nous cache la vision immédiate du Verbe. Alors nous verrons face à face cette action silencieuse de Dieu à travers la création ;

(1) Ne pourrait-on pas appliquer ici cette parole d'un philosophe rationaliste : « L'astronomie, si elle est la plus exacte des sciences, est en même temps la plus audacieuse de toutes. Elle est un perpétuel et flagrant démenti au témoignage de nos sens. » (Barthél. de Saint-Hilaire, *Préface au traité du ciel d'Aristote,* p. CXIII). Et l'on reproche à l'Eucharistie d'être un démenti au témoignage des sens !

(2) « Il y a longtemps que Fénelon, réfutant la doctrine du P. Malebranche, a fait observer dans son style magnifique, que les lois générales de la nature, dont les philosophes parlent tant, ne sont après tout qu'autant de manifestations de la présence et de l'action de Dieu, ou une espèce de voile derrière lequel il abrite l'une et l'au-

nous l'entendrons accompagnée d'une musique ineffable; nous contemplerons les grands ressorts de la vie divine se promenant partout, comme on voit le sang se promener dans les veines découvertes. Alors surtout nous verrons cette immense nappe lumineuse qu'on appelle le Verbe de Dieu, nous la verrons tomber comme une cataracte jaillissante du sein du Père; du Père, qui est la grande fontaine de l'éternité. Nous boirons de cette eau pure, nous nous abreuverons de ce vin nouveau, nous mangerons ce fro-

tre. « Pourquoi, s'écrie-t-il, Dieu a-t-il établi ces lois « générales ; c'est pour cacher sous le voile du cours « réglé et uniforme de la nature son opération perpé- « tuelle aux yeux des hommes superbes et corrompus, « qui sont indignes de le connaître, pendant qu'il donne « d'un autre côté aux âmes pures et dociles de quoi « l'admirer dans ses ouvrages. » Ainsi dans le Saint-Sacrement, les accidents sont à la transsubstantiation ce que les lois générales sont à la création. (Le P. Faber, le *Saint-Sacrement*, t. I, pp. 92, 93, trad.) — « Il y a un merveilleux parallèle à établir entre la présence de Dieu caché sous les lois et les forces de la nature, et sa présence réelle et invisible sous les voiles et les accidents du Saint-Sacrement.» (*Id.*, *ib.*, t. II, p. 39.)

ment de l'immortalité, nous recevrons la vérité et l'amour comme une nourriture délicieuse et comme un breuvage d'éternel rajeunissement. Nous en serons saturés, et cependant nous dirons à Dieu : Seigneur, toujours ; O Verbe, donnez encore, donnez votre vie, donnez votre substance ; qu'elle nous pénètre dans les veines les plus reculées de l'être, qu'elle aille partout, et que partout, dans notre intelligence, dans notre cœur, vous soyez le Dieu souverain, le Dieu qui devient tout en toutes choses (1).

Alors, Mesdames, ce sera la véritable Eucharistie, celle que vous rêvez, celle que je rêve moi-même. Puissé-je un jour vous voir toutes à cette table du Père, à ce banquet divin ! Puissé-je m'y asseoir avec vous, m'y enivrer avec vous, mais de cette ivresse qui est la vraie vie, l'ivresse de la Divinité, l'ivresse causée par le vin de la vérité et de

(1) Deus omnia in omnibus. (I Cor., XV, 28.)

l'amour. Alors vous comprendrez beaucoup mieux qu'aujourd'hui, que cette table eucharistique à laquelle vous venez vous asseoir en cette chapelle, n'était, malgré sa douceur et sa vérité, qu'un symbole, une préparation, une initiation ; et que la vérité vraie, complète, sans voiles, était réservée aux siècles de l'éternité (1).

(1) « L'Eglise, dit saint Denis dans son langage divin, l'Eglise tient le milieu entre la synagogue ancienne et la Jérusalem céleste. (*Catéch. du Concile de Trente, de l'Eucharistie*, n. 30.) »

TROISIÈME CONFÉRENCE

Mihi vivere, Christus est.
(Philip., I, 21.)
Le Christ, c'est ma vie.

Mesdames,

Seigneur, dit saint Augustin, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. — Ces paroles résument nos deux derniers entretiens. Dieu nous a faits pour lui et nous devons l'en remercier : car aucune fin aussi noble ne pouvait nous être proposée, et nous n'avions aucun droit d'espérer un pareil honneur. S'il nous a faits pour lui, il en résulte que rien sur la terre ne peut nous rassasier et satisfaire ces nombreux et continuels besoins qui jaillissent de notre cœur comme ces sources que l'on voit sortir

bouillonnantes des régions volcaniques. Il nous a faits pour lui ! Sans doute tout être est fait pour Dieu, en ce sens que Dieu est le centre de tout, et tout doit se rapporter à lui comme à son principe. Mais l'homme a des relations spéciales avec Dieu, relations d'intelligence et de cœur qui l'appellent à jouir avec le Seigneur de la même vie, du même amour. Dieu nous a faits pour lui ! alors je comprends le ciel ; c'est la conséquence de cette glorieuse destinée ; car le ciel, c'est Dieu possédé dans son essence divine, c'est la vie même de Dieu entrant en nous pour nous diviniser, et notre propre vie s'écoulant tout entière dans le sein de l'Etre infini.

Nous avons vu que l'Eucharistie est la première aurore de ces jours glorieux ; ce sont les prémices, c'est l'avant-goût, c'est la manne du désert, c'est le lait des enfants, en attendant la nourriture solide du ciel. Cette vie est le temps de l'épreuve, il fallait

une nourriture qui fût une réalité et en même temps un symbole; une réalité portant Dieu avec elle; mais un symbole nous dérobant sous un voile la lumière glorieus et nous annonçant comme figure la posse sion de Dieu, telle qu'elle sera dans l'éte nité (1).

Les préliminaires établis dans nos deux dernières instructions nous permettent d'étudier plus facilement et de manière à être mieux compris cette question: devons-nous communier et communier fréquemment?

Quatre motifs principaux doivent nous porter à communier souvent. J'exposerai les deux premiers aujourd'hui, renvoyant les deux autres à la prochaine conférence.

L'utilité et la convenance de la communion fréquente résultent de toutes les vérités

(1) Voir saint Thomas, 3 p., q. 73, art. 4.

que nous avons établies jusqu'à présent.

Pour bien étudier une question, il faut se placer à ce point de vue central d'où rayonne la vérité. Alors on comprend beaucoup mieux, et la vérité jaillit plus belle et plus radieuse ; comme au centre de la lumière électrique on voit mieux la diffusion de la clarté et la cause de son perpétuel renouvellement.

Dieu est tout amour, l'amour est la première et la dernière de ses pensées ; il est le premier et le dernier mot de la création, et dans le ciel nous verrons comment ces vérités subsistent, malgré les précautions que Dieu a été obligé de prendre pour diminuer le nombre des crimes. Or, permettez-moi ici d'emprunter le langage des saints, de le répéter dans son angélique limpidité, parce que, si l'on n'entend pas certaines vérités, on ne peut rien comprendre à l'Eucharistie, et, comme dit l'Apôtre, tout est pur pour les consciences pures. Ce que les

hommes ont le plus profané a un idéal divin, dont la contemplation est une des joies de la piété éclairée, et sera l'une des causes de nos jubilations éternelles. L'amour, disent les saints, met l'être en extase, c'est-à-dire qu'il le fait comme sortir de lui-même et le projette dans l'objet aimé. Or Dieu, dit saint Thomas, éprouve cette extase perpétuelle vis-à-vis de sa créature; c'est-à-dire que l'amour le force en quelque sorte à sortir de lui-même, à sortir du sanctuaire auguste de la très-sainte Trinité, pour se répandre, se donner et verser ses bienfaits. Ce n'est pas encore assez; l'amour ne s'arrête pas en chemin, il tient à se donner au plus haut degré, et dans la plus intime réalité. En Dieu surtout, où il est souverainement communicatif, il suit cette loi; il ne recule devant aucune conséquence, jusqu'à ce qu'il ait atteint les dernières limites de ses désirs. Placez-vous à ce point de vue, rien n'est plus facile que de comprendre

l'Eucharistie; mais si vous n'avez approfondi les lois de l'amour, jamais vous n'arriverez à comprendre ce mystère : il vous semblera une fable, ou bien, si vous y croyez, ce sera d'une foi oscillante, pleine d'hésitation et de tiédeur.

Veuillez combiner ces vérités avec celles de nos derniers entretiens, et vous comprendrez facilement que la communion fréquente est une conséquence de la vraie vie chrétienne.

Le Verbe de Dieu, dit saint Augustin, est la nourriture perpétuelle et incessante de l'âme raisonnable (1). En effet, la vérité est la vraie nourriture de l'être intelligent, et le Verbe étant la vérité première et souveraine, dont toutes les autres ne sont que des fragments, des reflets amoindris, il en résulte que, même dans l'ordre de la nature et dans la sphère intellectuelle, le Verbe

(1) *De lib. arbit.*, l. II, n. 13, t. I, p. 963. — *De Gen. ad litt.*, l. V, n. 30, t. III, p. 314.

est notre nourriture. Vous me pardonnerez, Mesdames, ce genre de considération ; mais je tiens à vous montrer combien, et par quels liens secrets et mystérieux, la sphère de la nature et celle de la grâce sont unies ensemble. —Nous avons même constaté que, dans l'ordre naturel, le Verbe se cache sous des dehors aussi simples et aussi vils en apparence que les espèces eucharistiques, afin de nous apporter une partie de lui-même, un fragment de vérité; car, dit saint Thomas, quel que soit l'organe qui nous transmette la vérité, cette vérité vient de Dieu lui-même (1). Ainsi, nous l'avons remarqué, c'est un son harmonieux, c'est une parole qui parfois nous arrache à nous-mêmes, nous met comme en extase, et nous élève à la région des plus sublimes vérités. Or, si vous n'examinez que le côté physique, un son, une parole, ce n'est autre

(1) Omne verum a quocumque dicatur, a Spiritu sancto est. (In Ep. 2, ad Tim., c. III.)

chose que de l'air agité, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus vulgaire au monde.

Ainsi mon regard venant à s'arrêter sur un vieux papier à moitié rongé par les vers, mon intelligence creuse ces vils éléments de la matière défigurée, elle y trouve peut-être le germe des plus magnifiques idées, qui sont à la fois pour elle une nourriture et un principe de force.

Mais c'est surtout dans l'ordre surnaturel, que Dieu est notre nourriture et notre vie. Il est cet Etre infini, dont l'âme ne peut plus se passer, quand une fois elle a eu le bonheur de le connaître et de le goûter. Il devient le principe de la respiration, le centre de la vie intellectuelle et morale, et ce grand réservoir de la vie où toutes les forces intérieures de l'âme viennent se renouveler tous les jours. Dieu pour l'âme juste n'est plus un accessoire, comme il arrive trop souvent aux chrétiens superficiels. Dieu est tellement nécessaire à leur

vie quotidienne, que sans lui l'asphyxie morale leur semble aussi inévitable, que l'asphyxie corporelle pour un être plongé dans le vide.

Mais, Mesdames, ne voyez-vous pas qu'il en résulte nécessairement l'utilité, la souveraine convenance d'une communion fréquente? Puisque la sainte Eucharistie a été établie par Jésus-Christ comme un des premiers moyens d'union avec lui, moyen qui, dans les circonstances ordinaires, est le plus efficace de tous, il s'ensuit évidemment que la communion fréquente est une des premières conditions de la vie pieuse. A un vrai chrétien qui me demanderait s'il doit travailler à se rendre digne de la communion fréquente, je pourrais répondre : Avez-vous besoin de vivre? votre âme et votre cœur ont-ils besoin de respirer? Ne sentez-vous pas à chaque instant votre intelligence et votre cœur qui se soulèvent sous la pression de besoins inconnus? N'éprouvez-vous

pas des vides d'esprit et de cœur que rien ne peut remplir ici-bas, et qui créent en vous de ces faims intérieures, qui ne ressemblent pas à celles de la terre, et qui font encore plus souffrir? A toutes ces questions je vous vois tressaillir, je vous entends me répondre: Chacune de vos interrogations est une lumière; c'est un glaive qui nous pénètre comme une épée à deux tranchants. Vous faites à la fois la demande et la réponse. Oui, nous souffrons de tous ces besoins que vous venez d'indiquer; nous éprouvons toutes ces angoisses auxquelles votre parole vient de faire allusion.

J'en conclus, Mesdames, que vous avez un mal divin que j'appellerai, si vous le voulez, le mal de Dieu, le mal que cause le besoin de Dieu; mal glorieux, dont nous avons le droit d'être fiers, puisque le remède à ce mal nouveau est à côté de nous. Sans doute, il est mille moyens de s'unir à Dieu, et de la façon la plus intime, et selon

la doctrine de saint Thomas, Dieu n'a pas attaché sa grâce d'une manière exclusive aux sacrements : il suffit souvent d'ouvrir son cœur, comme dit le prophète, pour aspirer la substance divine par une énergique puissance d'attraction. Mais, puisque le Seigneur a établi la divine Eucharistie, le sacrement de son amour, il en résulte que c'est le moyen, si je puis m'exprimer ainsi, officiellement divin, et que nous ne saurions le négliger, sans nous priver de grâces précieuses, parce que c'est ordinairement la source la plus abondante des bienfaits célestes.

Donc, plus votre âme a de ces exigences qu'on ne peut satisfaire, plus votre intelligence a de besoins, votre cœur d'aspirations, plus votre être tout entier a de ces désirs qu'on ne peut analyser, mais qui rongent et qui consument, plus vous avez besoin de la sainte communion. La sainte Eucharistie est la brise des âmes ; elle rafraî-

chit dans les ardeurs brûlantes de la vie; elle est la lumière de l'esprit, et nous éclaire doucement dans les profondes ténèbres de ce monde; elle est le lait, qui sous une forme tendre et délicieuse, nous donne la substance divine; elle est le pain des forts, l'aliment plein de clartés et de chaleur qui soutient l'aigle sur les sommets, c'est-à-dire les âmes les plus élevées en contemplation. En un mot, elle est l'élément vital, le principe et la source de la vie divine. — La vie! qu'est-ce que la vie? Avez-vous réfléchi à cet étrange phénomène qu'on appelle la vie? c'est ce mouvement inquiet qui nous agite, qui nous tourmente, qui appelle à son secours, qui veut croître, se développer, s'étendre, se dilater, et trouver dans une dilatation féconde la réponse à tous ses doutes, la solution à tous ses désirs, l'apaisement de toutes ses agitations, la nourriture pour ses faims invisibles, le breuvage immortel pour ces soifs de l'âme qu'on ne

peut étancher sur la terre. Or Dieu est tout cela pour le cœur aimant ; et il a caché tous ces riches trésors dans la divine Eucharistie. Elle devrait donc être la nourriture habituelle (1) de nos âmes, comme le pain est l'aliment ordinaire de nos corps.

Je dis, en second lieu, que nous sommes chrétiens, et que, par conséquent, nous devons pratiquer la communion fréquente : c'est-à-dire que la fin, le but, les éléments et la perfection du christianisme doivent nous porter à communier souvent. J'explique ma pensée : Quand un homme se destine à la carrière des armes, il s'exerce à une discipline sévère, il étudie la vie des illustres capitaines, et prend ainsi l'esprit de son état. Le même principe s'applique à toutes les professions de la société, et chaque vo-

(1) « Il est bon et très-utile de communier souvent, dit saint Basile ; car qui oserait douter que participer fréquemment à la vie, ce ne soit multiplier en soi les formes et l'activité de la vie ? (Epist. 93, t. IV, p. 483, éd. Migne). »

cation a, sous ce rapport, des devoirs particuliers à remplir : l'esprit de l'homme du barreau n'est pas le même, ne doit pas être le même que celui du soldat. Or, il est dans les hautes régions de l'âme un esprit qui doit dominer tous les autres, qui n'en exclut aucun, pourvu qu'il soit bon, et qui les renferme tous (1). C'est l'esprit chrétien, et tous, nous devons le posséder éminemment, parce qu'avant tout nous appartenons au christianisme. Il faut donc que nous nous pénétrions profondément de cet esprit principal, comme l'appelle l'Ecriture ; il faudrait que ce souffle d'en haut pût s'infiltrer comme un fluide divin jusqu'à la moelle des os, imprégner nos pensées et nos sentiments, jusque dans leurs racines les plus profondes. C'est l'air vital que nous devrions respirer, et il me semble que le sang dans les veines du chrétien devrait

(1) Unicus, multiplex, et qui capiat omnes spiritus. (Sap., VII. 22-23.)

battre plus noblement, avec une fierté plus grande, en raison de cette âme nouvelle que le christianisme a introduite en nous. Mais où trouver cet esprit chrétien, et en quoi consiste-t-il? Il est dans le cœur même de Jésus-Christ. Là, coule à flots pressés la vie divine, dans sa source première et infinie, cette vie que le Sauveur a voulu répandre avec surabondance en ce monde (1). « Je suis la vraie vigne, dit le Sauveur; comme la branche de la vigne ne saurait porter de fruits d'elle-même, si elle ne demeure attachée au cep; ainsi vous ne porterez aucun fruit si vous ne demeurez en moi... celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, celui-là porte des fruits abondants (2). » — Pour être chrétien véritable, il est donc nécessaire d'être uni avec Jésus-Christ, d'être enté sur sa vie

(1) Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. (Joan., X, 10.)
(2) Joan., XV, 5.

divine, et d'avoir son esprit : esprit de larges et grandes vertus, d'abnégation et de sacrifice, esprit de paix et d'amour, par opposition à l'esprit du monde, qui est étroit comme la chair, frivole comme la jouissance matérielle, et qui a pour conclusion la douleur, la haine et le remords. Tous les saints ont ainsi entendu le christianisme ; et ils ne se contentaient pas de je ne sais quelle religion superficielle, qui atteint à peine l'extérieur de l'âme. Tous, ils ont fait de longues et sérieuses études à cette grande école dont le Christ est à la fois le maître et la doctrine. « Ce n'est pas moi qui vis, disait le grand Apôtre, c'est Jésus qui vit en moi... je méprise tout le reste pour arriver à cette sublime science de mon divin maître (1). »

Cet esprit du Sauveur qui a renouvelé le monde, et qui doit continuer son œuvre

(1) Gal., II, 20. — Phil., III, 8.

de rénovation en chacun de nous, cet esprit vraiment créateur, nous est communiqué par la prière, par la méditation fréquente de la parole de Dieu, et dans tous les exercices religieux que conseille ou prescrit le christianisme : mais nulle part la source n'en est aussi abondante que dans la sainte communion. « Tous les autres sacrements comparés à l'Eucharistie, dit le catéchisme du Concile de Trente, sont comme de petits ruisseaux comparés à la source : car elle contient Notre-Seigneur qui est la fontaine d'où dérive tout ce que les autres sacrements peuvent contenir de bon et de parfait (1). » — Rien dans les pratiques de la Religion, ni dans les prières, ni dans la méditation, ne saurait, au moins dans les circonstances ordinaires, et toutes choses égales d'ailleurs, être mis en parallèle avec cette union divine qui s'opère en nous par la vertu du sacre-

(1) 2. pars, c. XLVII-XLVIII.

ment. « Celui qui mange ma chair, dit Jésus-Christ, demeure en moi et moi en lui (1). — Comme mon Père, source de la vie m'a envoyé, et que je vis pour mon Père, de même celui qui me mange vivra par moi (2). » C'est-à-dire de même que mon Père verse continuellement en moi la fontaine de la vie, et que cette vie perpétuelle qui coule en moi par une irrigation constante et éternellement rajeunie, me constitue son Fils bien-aimé; ainsi, celui qui me mange reçoit la vie divine, et devient mon disciple, mon frère, mon fils bien-aimé, un autre moi-même, vivant de la même vie avec moi.

Le grand effet de l'Eucharistie est donc de nous faire vivre par Jésus-Christ, de nous donner la vie de Jésus-Christ, de nous greffer sur sa substance divine, et de nous mettre en communication avec cette sève qui fait jaillir en nous la vie surnaturelle.

(1) In me manet et ego in illo.
(2) Joan., VI, 57-58.

C'est le Sauveur lui-même qui proclame solennellement cette grande vérité (1). Cette vie de foi, cette existence d'une âme qui est unie avec Jésus-Christ, qui pense avec le Sauveur, qui aime avec lui, qui mélange en quelque sorte avec lui toutes les affections et les mouvements de sa vie morale; cette vie où tout finit par devenir un courant divin, c'est la vie la plus parfaite que l'on puisse mener sur la terre, c'est la vie chrétienne par excellence, c'est l'accomplissement de la parole de l'Évangile : « Cette âme demeure en moi, et je demeure en elle, » c'est-à-dire nos deux existences se sont pénétrées mutuellement, les deux vies n'en font plus qu'une, leur pulsation est la même, et comme, dans la fusion, il faut qu'un élément prédomine l'autre, c'est la vie divine qui finit presque par absorber l'existence humaine (2). « Par ce sacrement, dit saint

(1) Qui manducat me, et ipse vivet propter me.
(2) In me manet et ego in illo.

Thomas, l'homme est divinisé, il est enivré de la substance divine (1). » Il est impossible d'exprimer l'union en termes plus énergiques : car dans l'ivresse intellectuelle et morale, un élément supérieur et divin s'est tellement emparé de nous, que nous ne nous appartenons plus ; nous sommes livrés à l'être qui nous enivre.

« Si vous mêlez ensemble, dit saint Cyrille, deux fragments de cire échauffés au feu, il s'opère entre eux une fusion des parties les plus intimes. Ainsi, lorsque nous recevons le corps du Sauveur, nous lui sommes tellement unis, que nous ne faisons plus qu'une seule et même chose avec lui. (2) »

« Pour moi, dit un saint religieux, je suis convaincu que communier une seule fois est plus utile à l'âme que d'assister à

(1) Cibus hominem divinum facere valens, et divinitate inebrians. (*In Joan. evang.*, c. VI, lect. 7, t. III, p. 523.)

(2) *In Joan.*, l. IV, c. XXXIV ; l. X, c. XIII.

cent messes, et d'entendre autant de prédications. Et même, quelques docteurs affirment que celui qui, en état de grâce, approche une seule fois du divin sacrement, reçoit plus d'amour et de grâces que s'il faisait trois fois le pèlerinage des lieux saints (1). » — Si tel est l'effet d'une seule communion, que devra produire une suite de communions pures et ferventes? Elles doivent élever l'âme au-dessus de la terre, lui créer une existence à part et la rendre tout eucharistique; tellement que cette âme peut répéter avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Prenez le fer, cette matière froide, lourde, inerte, et qui conserve sa forme dure et raide avec une opiniâtre ténacité. Jetez-la dans une fournaise ardente : peu à peu, elle prend l'aspect du feu, puis elle s'assouplit, les molécules les plus intimes

(1) Taulère, *serm. in Domini*, 7. post. Trinit., p.

s'ébranlent, et, si la chaleur continue, cette masse finit par se fondre tout entière et former un ruisseau de feu. Prenez une âme aussi pesante, aussi dure, aussi froide que le fer, jetez-la dans la fournaise eucharistique ; si elle veut y demeurer, et subir volontairement l'action du feu, soyez sûres qu'après un certain temps, elle deviendra semblable à la flamme, elle sera pénétrée par la chaleur divine, et il arrivera une heure où elle semblera ne plus se distinguer de la flamme qui la consume ; elle sera transformée en Jésus-Christ. Et n'est-ce point là le vrai christianisme ? N'a-t-on pas justement défini le chrétien un autre Christ (1). — Quiconque entend autrement le christianisme appartient à cette race, malheureusement si commune, que Tertullien appelait les chrétiens en l'air, c'est-à-dire ces chrétiens pleins de paroles et de phrases, surchargés de

(1) Christianus alter Christus.

pratiques et de confréries ; mais chez lesquels la vie intime du Christ a pénétré tout au plus l'épiderme de l'âme, sans jamais descendre à ces profondeurs mystérieuses où se trouvent les racines de l'être moral, et que l'Apôtre appelle « la division de l'âme et de l'esprit (1) .»

Donc, Mesdames, et c'est ce que je veux prouver, il faut communier souvent pour devenir et rester de vrais chrétiens : car le christianisme véritable, c'est la conformité de notre esprit avec l'esprit du Sauveur ; et l'esprit de Jésus-Christ se puise au banquet divin comme à sa source la plus pure et la plus abondante. Il faut communier souvent, alors même qu'on est engagé dans les embarras du monde, et je dirai, surtout à cause de ces embarras, parce que l'esprit du Sauveur se dissipe plus facilement et a besoin d'être plus souvent renouvelé (2).

(1) Hebr., IV, 12.
(2) Renovamini spiritu mentis vestræ. (Eph., IV, 23.)

Je vous laisse pour bouquet spirituel ces paroles de saint François de Sales : « Communiez souvent, âme dévote, et le plus souvent que vous pourrez : et, à force d'odorer et de manger la beauté, la bonté et la pureté même en ce divin sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure (1). »

(1) *Vie dévote*, 2. p., c. XXI.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum. (Luc, XXII, 15) (1).

J'ai désiré d'un grand désir faire cette Pâques avec vous.

Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur. (Luc, XII, 49.)

Je suis venu apporter le feu sur la terre, et tout mon désir est d'allumer un incendie.

MESDAMES,

Clément d'Alexandrie nous a conservé le texte d'un ancien philosophe qui disait : « Le mineur qui cherche de l'or, dans les entrailles de la terre, creuse beaucoup pour trouver peu. » Après avoir cité ces paroles, l'illustre Docteur continue ainsi : « Mais ceux dont la nature est d'or, et qui fouillent

(1) V. sur ce texte les commentaires de Menochius, de Théophylacte, de Denis le Chartreux, etc.

pour rencontrer ce qui leur ressemble, trouvent beaucoup en remuant peu de terre (1). » — Cette pensée est aussi belle que profonde : en général, nous trouvons chez les autres, dans un livre, dans un orateur, ce qui est en nous, au moins à l'état de germe. Le semblable appelle son semblable par un instinct secret et une sympathie mystérieuse : telle est la loi des natures intellectuelles. Une âme vulgaire, placée dans une carrière remplie d'or, je parle de l'or des âmes, trouve très-peu de ce pur métal : une nature d'or, au contraire, en trouve presque partout, et quand il semble ne pas y en avoir, on dirait qu'elle en prend dans son fond pour combler le déficit.

Permettez-moi, Mesdames, de vous dire que votre prédicateur a sous ce rapport une position très-avantageuse. Le sol que nous creusons ensemble est excellent ; la carrière

(1) *Stromat.*, l. IV, c. II, t. I, p. 1248.

que nous exploitons est tellement riche en or, qu'on rencontre à chaque pas des veines abondantes du précieux métal. Puis, je dois vous le dire, dût votre modestie s'en effrayer, j'ai le bonheur de parler à des âmes pieuses, où Notre-Seigneur a déjà mis tant de filons d'or, que par suite de la loi des semblables, elles en trouvent facilement partout.

Continuons, Mesdames, à creuser ensemble cette terre eucharistique, car c'est la terre des prodiges. Parlons encore de la communion fréquente, et ajoutons deux autres motifs à ceux que déjà nous avons indiqués : Notre-Seigneur désire que nous nous approchions souvent de la table sainte, et la tradition catholique ne laisse aucun doute sur la pensée de l'Église à ce sujet.

Écoutons les paroles du Sauveur : mieux

que tous les raisonnements, elles nous feront comprendre ses intentions : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai vers vous (1). Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus; mais pour vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivez aussi... En vérité je vous le dis, je suis le pain de vie : vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; mais voici le pain qui est descendu du Ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. En vérité, je suis le pain vivant descendu du Ciel (2). » — Quelques jours avant les ignominies du Calvaire, l'âme sainte de Jésus-Christ était partagée entre deux sentiments qui semblaient opposés, la joie et la tristesse. Le Sauveur, après une douloureuse carrière de travaux et de souffrances, allait remonter vers son Père, pour y jouir de la gloire et du bonheur réservés

(1) Joan, XIV, 18-19.
(2) Joan., VI, 48-51.

à son humanité sainte, et cette pensée le faisait surabonder d'une joie toute céleste : « Mon Père, disait-il, l'heure est venue de glorifier votre Fils (1). » — Mais qu'allaient devenir ses enfants ? éloigné du pasteur, le troupeau allait se disperser comme des brebis égarées ; et cette autre pensée accable le cœur du Dieu bon et compatissant jusqu'à la tendresse, et il s'écrie : « Mon Père, mon âme est troublée,... délivrez-moi de cette heure. (2). » Mais le Sauveur des hommes a, dans les trésors de sa miséricorde, des ressources que nous ne connaissons pas. Il dit une parole, *dixit et facta sunt* : il dit et le plus étonnant mystère est consommé : la terre n'a plus rien à envier au Ciel. Jésus est assis à la droite du Père, mais il demeure aussi parmi nous selon la promesse : « Je ne vous laisserai point orphelins. » — Or quelle a été l'intention du Sauveur, en restant au milieu de

(1) Joan., XVII, 1.
(2) Pater, salvifica me ex hac hora. (Joan., XII, 27.)

nous, caché sous les voiles eucharistiques ? entendons-le nous expliquer lui-même les clauses de son testament d'amour : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous (1). » Voilà pour la nécessité de la communion. Ce n'est pas assez, il faut une communion fréquente. « Je suis, continue le Sauveur, je suis le pain de vie,.. je suis une manne toute céleste ; vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; mais voici le pain qui est descendu du Ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. » — Étudions le sens de ces paroles mystérieuses. Si Jésus-Christ avait voulu établir avec nous des rapports rares et éloignés, il se serait servi d'une matière rare et précieuse pour constituer le sacrement de son amour ; et sa vertu divine aurait circulé dans les sociétés chrétiennes,

(1) Joan., VI, 54.

sous la forme de ces substances que l'œil est heureux d'avoir vues une seule fois dans la vie. Mais non : tout est calculé dans la pensée divine, et, dit saint Thomas, dans l'institution des sacrements la matière qui porte la grâce est un symbole, un indice des mystères divins. Jésus-Christ a voulu se cacher sous l'emblême de la nourriture, et de la nourriture la plus commune, de celle que l'on rencontre partout et qui forme la base de l'alimentation. Il a voulu devenir le pain de la vie humaine, *panis vitæ*. Ce choix mystérieux de l'aliment quotidien et vulgaire indique assez hautement le désir du Sauveur, et montre évidemment sa volonté arrêtée de se mettre tous les jours à notre disposition, et de descendre très-souvent dans nos cœurs pour les vivifier et leur communiquer la force d'en haut. Le pain matériel est la nourriture de tous les jours, nourriture toujours la même, servie sur la table des princes comme à la chaumière du

pauvre. Or Jésus-Christ dans l'Eucharistie se compare à un pain : que dis-je ? il s'appelle le pain de vie, le vrai pain de l'homme : toutes les fois qu'il est question du Sacrement de l'amour, il revient sur cette comparaison, et quand les divines Écritures veulent parler de l'Eucharistie, c'est la même expression qu'elles aiment à employer. Que conclure de ces vérités ainsi formulées? la parole divine n'est pas comme celle de l'homme ; elle signifie et opère toujours ce qu'elle annonce. Il est donc évident que la comparaison du pain reproduite partout et répétée avec une sorte de complaisance, doit être entendue dans sa réalité la plus vraie et la plus complète, c'est-à-dire que le désir de Jésus-Christ a été de voir s'établir entre nos âmes et le pain de vie une communication aussi fréquente qu'entre nos corps et ce pain matériel qui nous est servi tous les jours pour réparer les forces de la nature. Les forces de l'âme s'affaiblissent aussi facilement

et même plus facilement que celles du corps, il faut donc les réparer et les soutenir par l'usage fréquent d'une nourriture divine, afin de ne point défaillir dans la voie douloureuse de l'existence. Cette pensée n'est point le jeu d'un esprit qui cherche à remplacer la réalité par des métaphores, c'est le fond même de la doctrine catholique, et je ne fais guère en ce moment que traduire le catéchisme du Concile de Trente (1).

La pensée du Sauveur est encore, s'il est possible, plus clairement indiquée dans l'oraison dominicale, où il nous enseigne à dire tous les jours : « Notre Père, donnez-nous notre pain quotidien. » Ce pain quotidien veut dire dans sa signification élevée, la divine Eucharistie : ainsi l'interprètent les plus illustres docteurs. « Si l'Eucharistie est notre pain quotidien, dit saint Ambroise, pourquoi la

(1) Neque minus spirituali cibo animam quam naturali corpus indigere perspicuum est. (2. p., c. IV, n. 63.)

recevez-vous si rarement (1)? » « Nous demandons le pain quotidien, s'écrie saint Cyprien, afin que nous, qui vivons dans le Christ, et qui recevons tous les jours la sainte Eucharistie, nous ne soyons pas privés de ce don céleste (2). »

Jésus-Christ se compare encore à la manne: « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts: mais en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le vrai pain descendu du ciel: c'est moi qui suis le vrai pain descendu du ciel.. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je lui donnerai, c'est ma chair livrée pour le salut du monde (3). » La manne était une nourriture que Dieu avait envoyée à son peuple dans le désert: tous les jours la rosée du ciel tombait sous la forme de flocons de neige,

(1) L. V, de Sacram.. c. IV.
(2) *De Orat. Dom.*
(3) Joan., VI, 32, 49, 51, 52.

et voici ce que le Seigneur avait ordonné (1). Chacun devait en recueillir le matin ce qui était nécessaire pour sa nourriture et celle de sa famille. Tous les jours le Seigneur ouvrait les cieux et couvrait la terre de bénédictions · tous les jours le peuple recevait avec un religieux respect l'aliment miraculeux, et il observait fidèlement le précepte qui lui avait été donné, d'aller chaque matin, au lever du soleil, renouveler la céleste provision. Puisque le Sauveur a bien voulu comparer la divine Eucharistie à cette nourriture du désert, qui était destinée à soutenir un peuple grossier et encore faible dans la foi, il en résulte, dit le catéchisme du concile de Trente, tout un enseignement pour la pratique de notre vie. Le Sauveur affirme que la manne n'était pas le vrai pain descendu du ciel; elle n'était que la figure de ce qui devait s'accomplir sous la nouvelle loi,

(1) Exode, c. XVI.

l'ombre d'un pain surnaturel destiné au peuple choisi. « Le vrai pain descendu du ciel, dit Jésus-Christ, c'est ma chair livrée pour le salut du monde. » La chair du Sauveur est donc, d'après ses affirmations les plus expresses, la véritable manne descendue du ciel, la véritable manne promise à nos pères, sous l'image de la nourriture du désert. Par cette comparaison de l'ombre avec la réalité, Jésus-Christ a voulu évidemment nous apprendre avec quel empressement et quelle fréquente sollicitude nous devions recevoir sa chair vivifiante. Tous les matins les Israélites allaient, au lever du soleil, recueillir la manne, et nous, chrétiens, nous nous endormons dans une coupable indifférence! Tous les matins je vois aussi les cieux s'ouvrir: de nouveaux Moïse font descendre la manne au milieu du peuple de Dieu: à leurs côtés, à peine quelques âmes d'élite qui saintement affamées, accueillent avidement l'abondance de la rosée céleste. En

vérité, avons-nous la foi? Croyons-nous aux paroles de Jésus-Christ, ou bien, sommes-nous indifférents à l'excès de ses bontés?

Nous l'avons dit, c'est une immense charité qui a porté le Sauveur à instituer le sacrement de l'Eucharistie, et dans ce chef-d'œuvre de sa puissance, il a vraiment épuisé les richesses de son amour. Or l'amour tient à de fréquentes et intimes communications : il veut se donner, se donner tous les jours, et ce désir insatiable le poursuit sans relâche. Aussi la seule institution de la divine Eucharistie est une preuve de l'intention claire et manifeste du Sauveur. Il est dans ce sacrement une hostie d'amour; il aspire donc à une union fréquente et continuellement renouvelée. Entendez ce Dieu de la charité qui se plaint amoureusement : j'ai désiré avec toute la violence du désir faire cette Pâque avec vous, *desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobis-*

cum. Et ce cri du Dieu qui aime tendrement les hommes, il est répété tous les jours sur l'autel : tous les jours et à chaque heure du jour le Sauveur nous invite au banquet divin, il semble nous dire : Hommes de peu de foi et de peu d'amour ! pourquoi craignez-vous de correspondre à mon infinie charité ? J'ai quitté en quelque sorte le trône de ma gloire, je me suis fait le compagnon de votre exil, je vous attends et le jour et la nuit, mes bras et mon cœur sont ouverts pour vous recevoir. Ah ! venez, que je puisse éteindre cette soif d'union qui me consume, et allumer aussi dans vos cœurs le feu de la divine charité ; car je suis venu et je viens encore pour allumer partout le feu du ciel, et tout mon désir est de répandre partout un vaste incendie de ces flammes qui brûlent pour vivifier et rendre heureux (1). Pourquoi donc autour de moi, les cœurs

(1) Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur (Luc XII, 49).

semblent-ils froids et glacés par l'indifférence? Le prêtre seul est à l'autel, et je suis, pour ainsi dire, obligé de restreindre mes grâces à un seul cœur, moi qui suis venu pour consommer tous les cœurs dans la même unité. « Venez donc à moi, vous qui souffrez, et qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. » Venez souvent, venez tous les jours, car tous les jours je vous attends.

« O la douce et aimable parole ! dit l'Auteur de l'Imitation. Grâces vous soient rendues, ô Pasteur plein de bonté, qui voulez bien consoler de pauvres exilés par la communion fréquente de votre corps et votre sang... Je suis doucement attiré par la bienveillance de vos paroles, mais je suis éloigné par la vue de mes iniquités. Cependant j'agirai avec confiance, excité par la pensée même de ma misère, puisque c'est pour guérir toutes mes infirmités, que vous avez établi le sacrement de l'immortalité (1). »

(1) L. IV, c. I, n. 12, 13.

C'est sans doute appuyé sur toutes ces considérations suggérées par la foi, qu'un saint religieux n'a pas craint de formuler cette proposition qui peut sembler étonnante, audacieuse même, au premier coup d'œil : « Celui qui ne communie pas souvent, ou qui éloigne de la communion fréquente, empêche par là même la joie et les délices de Notre-Seigneur : car il est écrit, que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, et d'habiter dans les cœurs pleins d'amour (1). »

La tradition catholique est tout entière en faveur de la communion fréquente : on pourrait faire à cet égard un volume de citations ; nous nous bornerons à un certain nombre de textes et de documents empruntés aux différents siècles de l'Eglise. — L'argument de la tradition et de la pratique générale de l'Eglise a une très-grande

(1) Taulère, *in festo S. Sacram.*, serm. 3, p. 212.

valeur pour les questions ecclésiastiques : comme Notre-Seigneur a promis d'être avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, il s'en suit qu'un usage général, pratiqué aux différents âges de l'Eglise, ne saurait être contraire à la pensée du divin Sauveur.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les chrétiens communiaient tous les jours : « Les premiers fidèles, disent les divines Ecritures, persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion et dans la fraction du pain... Ceux qui croyaient ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme..; ils allaient tous les jours au temple dans l'union d'un même esprit : ils persévéraient dans la prière, rompant le pain avec joie et simplicité de cœur (1). » Or, dans le langage des Ecritures, la fraction du pain signifie la participation à la divine Eucharistie.

(1) Act., II, 42, 46.

Quand on veut considérer la religion dans toute sa pureté et sa belle vérité, il faut remonter aux premiers siècles. Cette proposition est incontestable, si on l'entend dans une certaine limite, et sans attaquer la sainteté toujours indéfectible de l'Eglise catholique. Sans doute, l'Eglise n'a point dégénéré ; sa doctrine est toujours la même depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, et l'on retrouverait au XIX[e] siècle des vertus dignes des temps primitifs. Cependant on ne peut disconvenir qu'au berceau de sa céleste origine, on ne retrouve un parfum de vertus apostoliques plus rare dans les siècles suivants. Le souvenir du calvaire encore fumant du sang d'un Dieu, les miracles des apôtres, et leurs vertus éminentes dont les reflets éclairaient les fidèles, comme les rayons du soleil couché éclairent encore les hauteurs: tout devait, à cet âge bienheureux, exercer la plus salutaire influence et maintenir l'esprit chrétien à un niveau très-élevé.

Quelle était la pratique des premiers fidèles, relativement à la sainte communion ? L'Ecriture sainte résout la question d'une façon très-claire : « Tous les jours les fidèles allaient au temple, et ils recevaient le pain avec joie (1). » Tel était l'usage des premiers temps, et certainement les fidèles, placés alors sous la direction immédiate des apôtres, obéissaient en cela à une recommandation divine. Les apôtres, dans une matière aussi grave que la participation à la sainte Eucharistie, devaient être spécialement les interprètes de la pensée et du désir du Maître ; et ils n'eussent jamais permis et

(1) V. sur cette question Cornelius à Lapide, *in hunc locum*. — *Catéch. du Conc. de Trente* 2. p., n. 64, éd. de Lyon. — Benoît XIV, *de Serv. D. Beat.*, l. III, c. XXVII, n. 5-6, t. III, pp. 305-308 ; *de Synod. Diœc.*, l. VII, c, XII, n. 6, pp. 224, 225, éd. de Prato. — Suarez in 3. p., q. 80, art. XI, disp. 69, sect. 4, t. XXI. p. 540, éd. Vivès. — De graves auteurs soutiennent que cette communion quotidienne était d'obligation, S. Thomas, 3. p., q. 80, art, 10, ad 5um. — Sent. 4, dist. 12, q. 3, art. 1, t. XII, p. 254, éd. de Venise. — Suarez in 3. p., *ibid.*, sect, 3, n. 9, pp. 537-538.

recommandé aux fidèles la communion de tous les jours, s'ils n'eussent reçu un mandat spécial à cet égard. Aussi, dans les règles disciplinaires attribuées aux Apôtres, on remarque un canon d'une très-grande sévérité sur la participation à l'Eucharistie: « Que tous les fidèles qui entrent dans l'Eglise, qui écoutent les Ecritures, et qui ne reçoivent pas la sainte communion, soient séparés du reste des chrétiens, parce qu'ils causent du trouble ou du scandale dans l'Eglise (1). » — Et dans une ordonnance du Pape Anaclet, on lit la régle suivante: « Après la consécration, que tous communient, s'ils ne veulent point être séparés de l'Eglise: ainsi l'ont ordonné les Apôtres, ainsi l'observe l'Eglise romaine (2). » — Quand l'Eglise impose une peine aussi grave

(1) Cité par Suarez, *ibid.*, p. 538, — Fénelon, *de la fréquente communion.*

(2) V. Suarez, *ibid.*, p. 538. — S. Thomas, 3. p., q. 80, art. 10, ad 5.

que celle de l'excommunication, il faut qu'elle ait de bien graves motifs : et, puisqu'elle n'a pas craint de prendre en main la verge d'une sainte rigueur, pour obliger ses enfants à une communion fréquente, elle devait être bien convaincue que la communion fréquente est le meilleur moyen de soutenir et de conserver l'esprit du christianisme (1).

Qu'on ne dise pas que, les premiers chrétiens étant des saints, la discipline de la primitive Église ne saurait s'appliquer à notre siècle. Il y avait de grands abus, et quelquefois des désordres très-graves parmi les premiers fidèles : les lettres de saint Paul, de saint Clément, de saint Cyprien en font foi. Sans doute, on faisait subir aux pé-

(1) De Lugo ne croit pas qu'il y eut précepte de communier tous les jours. (*De Euchar.*, disp. 16, § 2, t. V, p. 311). — Benoît XIV laisse la question indécise, *ignoramus utrum pietas an præceptum hanc sanctissimam consuetudinem induxerit.* (Instit. 44, n. 1-2, t. X, p. 202.)

cheurs une épreuve suffisante, avant de les admettre : mais il n'en est pas moins certain, selon le témoignage de l'Écriture et des Pères, que l'usage général était de distribuer l'Eucharistie aux fidèles présents. Pourquoi donc les régles disciplinaires seraient-elles modifiées à ce point, qu'au lieu de tous les jours, on ne communie plus qu'une fois tous les ans? Évidemment, l'exemple des premiers chrétiens prouve contre nous; et leurs vertus, que nous exagérons, ne sauraient nous excuser. — D'ailleurs, quand les fidèles seraient aujourd'hui mille fois plus relâchés encore, le meilleur moyen de les rappeler à l'esprit de ferveur serait de répandre au milieu d'eux, et par un progrès successif, l'usage de la communion fréquente. Nous sommes, comme les premiers chrétiens, appelés à la sainteté : marchons sur leurs traces; allons, comme eux, puiser la force et le courage au banquet de la vie.

Cet usage des temps apostoliques s'est conservé longtemps dans l'Église (1). Saint Justin nous enseigne que, de son temps, on distribuait l'Eucharistie à tous les fidèles présents dans les assemblées : et, pour montrer la sollicitude maternelle de l'Église, il ajoute que des diacres étaient chargés de la porter aux absents, afin qu'ils ne fussent pas privés de la communion du corps du Sauveur (2)... « Tous les jours, dit saint Cyprien, nous recevons la divine Eucharistie comme une nourriture de salut (3). » — « Si c'est le pain quotidien, dit saint Ambroise, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout de l'année..... Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous soit utile. Vivez de telle sorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours (4). » Puis le saint doc-

(1) *V. Catéch. du Conc. de Trente*, lieu cité.
(2) *Apol.*, I, n. 65 et seq.
(3) *De Orat. Dom.*
(4) *De Sacram.*, l. V, c. IV, n. 23.

teur ajoute, avec une expression oratoire qu'il ne faudrait pas prendre rigoureusement à la lettre, mais qui indique l'esprit de la doctrine : « Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours, ne mérite pas de le recevoir à la fin de l'année (1). » — « Vous me demandez, écrit saint Jérôme, si l'on doit recevoir tous les jours l'Eucharistie, comme on assure que l'église de Rome et les églises d'Espagne le pratiquent. » Le saint docteur fait d'abord quelques réflexions pour indiquer qu'il ne condamne pas les églises où l'on communie moins souvent; mais il ajoute, en exprimant son sentiment particulier : « Plût à Dieu que tous les jours nous pussions recevoir l'Eucharistie, pourvu que notre conscience ne nous donne au-

(1) Le passage que l'on cite de la lettre 54 de S. Aug. à Janvier n'exprime pas l'opinion de S. Augustin : le S. Docteur rapporte la pensée de certains chrétiens *peccata si tanta non sunt*, etc. (V. ep. 54, n. 4, t. II, p. 187, éd. Gaume.)

cun remords (1). » — Saint Basile nous apprend que dans son Église on communiait quatre fois la semaine : le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi, et, en outre, les autres jours où on célébrait la fête d'un saint (2) !

Telle a été, pendant plusieurs siècles (3), la discipline de l'Église, communion quotidienne, ou du moins très-fréquente. Mais le nombre des fidèles s'étant peu à peu considérablement augmenté, et le relâchement s'introduisant toujours avec la multitude, on ordonna que les chrétiens communieraient au moins une fois tous les huit jours (4); puis, au moins aux principales fêtes de l'année; et enfin, de concessions en conces-

(1) Ad *Lucin.* Ep. 71, p. 672, éd. Migne. — Alias, Ep. 52, éd. Bened.

(2) *Ep.* 193, t. IV, p. 483, éd. Migne.

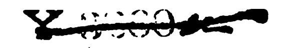
(3) V. sur la fréquente communion S. Grég, VII, l. I, ep. 47, *conc. Labbe*, t. 10.

(4) V. Benoît XIV, *de Synodo diœc.*, l. V, c. I, n. 7, p. 112. — S. Liguori, *Rispost. apolog.*, p. 95. (Diverses autorités citées.)

sions (1), l'Église fut obligée d'user d'une indulgence excessive, et de restreindre le précepte rigoureux à la communion annuelle. Mais l'Église agit comme une mère tendre et compatissante, qui sait se plier aux misères et aux faiblesses de son enfant ; elle ne veut pas nous effrayer par des menaces disciplinaires : elle se contente, dans le secret du sanctuaire, de gémir sur notre profonde indifférence : et pour que la tiédeur ne puisse jamais prescrire contre l'esprit de la religion primitive, elle renouvelle solennellement l'expression de la doctrine, par l'organe de ses conciles et de ses docteurs, afin d'exciter notre zèle et de nous réveiller de notre sommeil léthargique.

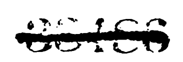
Écoutez le concile de Trente : Cette assemblée, présidée par l'Esprit-Saint, fut tenue à une époque où la communion fréquente était presque entièrement abandonnée, où des

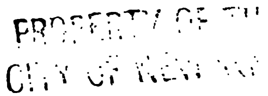
(1) Canon qui oblige à communier trois fois par an. (Bolland., 2 octobre, de S. Leodeg. p. 350, t. XLIX.).



chrétiens fervents approchaient de la table sainte, à peine quelquefois dans le cours de l'année. C'est contre cet abus, d'autant plus dangereux qu'il menaçait de devenir général, que s'élève la voix du concile, en faisant retentir ces paroles mémorables, qui devraient être inscrites à la porte de tous les temples : « Le saint concile désirerait qu'à toutes les messes, les fidèles assistants reçussent la divine Eucharistie ; non point seulement par de pieux désirs, mais sous les espèces sacramentelles (1). » — Et dans un autre endroit, il épuise la tendresse des expressions : « Le concile, animé d'une paternelle affection, avertit, exhorte, prie, conjure, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu. » — Que veut donc nous demander l'Esprit-Saint par la bouche de ceux qui sont les organes de la vérité catholique sur la terre ? Ces paroles sont à la fois douces,

(1) Sess., 22, c. VI.





tendres et pressantes ; c'est le langage d'un père, qui insinue ses désirs avec toute l'énergique douceur de l'autorité paternelle. « Que tous ceux, continue le concile, que tous ceux qui portent le nom de chrétiens, se souviennent de l'amour infini que nous a témoigné Notre-Seigneur en mourant pour nous, et en nous laissant sa chair pour nourriture ; et qu'ils se rendent dignes de recevoir souvent ce pain de la vie éternelle, qui opérera en eux la vie et la santé de l'âme (1). » — Tel a été un des derniers cris de l'Église réunie en concile : c'est comme la dernière recommandation d'une mère à ses enfants. Aussi l'Église semble-t-elle avoir épuisé toutes les expressions de la tendresse et du plus impérieux désir, pour réveiller notre foi et notre amour languissants (2).

(1) Sess., 13, c. VIII.

(2) Benoît XIV dit qu'au IXe siècle, en Allemagne et ailleurs peut-être, plusieurs chrétiens communiaient plusieurs fois par jour, et à toutes les messes qu'ils en-

Quelque temps après le concile de Trente, il se tint à Reims un concile de tous les évêques de la province. On y traita la question de la participation à la divine Eucharistie, et je pense être agréable aux enfants de Reims, en leur citant les paroles de leurs Pères dans la foi : « Comme la Religion chrétienne n'a rien de plus excellent et de plus auguste que le sacrement de l'Eucharistie, et que rien n'est plus efficace pour vivre saintement, que la très-fréquente participation à ce mystère, nous sommes affligés de voir que telle est l'incurie des chrétiens de nos jours, qu'ils reçoivent seulement une fois chaque année le secours d'un sacrement si salutaire. C'est pourquoi les curés et les prédicateurs devront désor-

tendaient. Il cite en témoignage Walafride Strabon, qui ne désapprouvait pas cet usage. (*De S. Missæ sacrif.*, l. II, c. XXII. n. 11, t. VIII, p. 127, éd. de Prato.). — Il est évident que nous ne rapportons ce fait que comme document historique; la discipline actuelle de l'Eglise est opposée à cette ancienne coutume de l'Eglise d'Allemagne.

mais parler de l'antique usage de la fréquente communion, de ses merveilleux effets, et de son utilité; ils chercheront à persuader aux fidèles, qu'il n'y a pas de moyen plus propre et plus rapide pour rendre à notre siècle la physionomie des temps apostoliques. Aussi nous exhortons tous les fidèles, et nous les conjurons, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, de communier le plus souvent possible, et au moins pour les fêtes solennelles (1). »

Depuis le concile de Trente, les plus habiles directeurs des âmes n'ont cessé d'exhorter les fidèles à la communion fréquente: je me borne à deux citations, car on pourrait les multiplier indéfiniment : « L'expérience m'a démontré, depuis vingt-cinq ans que je sers les âmes, dit saint François de Sales, l'expérience m'a démontré la toute

(1) Concil. Remens. Anno 1583, Labbe, *Concil.*, t. XV, p. 892.

puissante vertu de ce divin sacrement, pour fortifier les cœurs au bien, les exempter du mal, les consoler, et en un mot, les diviniser en ce monde, pourvu qu'il soit fréquenté avec la foi, la pureté et la dévotion convenables (1). » — « O Dieu, dit saint Liguori, plût au ciel qu'il se trouvât dans le monde plusieurs de ces âmes timorées, qui tous les jours s'approchent de la table sainte, avec un vrai désir de se corriger et d'avancer dans l'amour divin. Combien Notre-Seigneur en serait aimé et glorifié ! Tous les directeurs des âmes admirent les rapides progrès des personnes qui communient souvent. Jésus-Christ les fait courir à pas de géant dans les voies de son amour, quoique souvent il se plaise à leur en dérober la connaissance pour leur plus grand bien (2). »

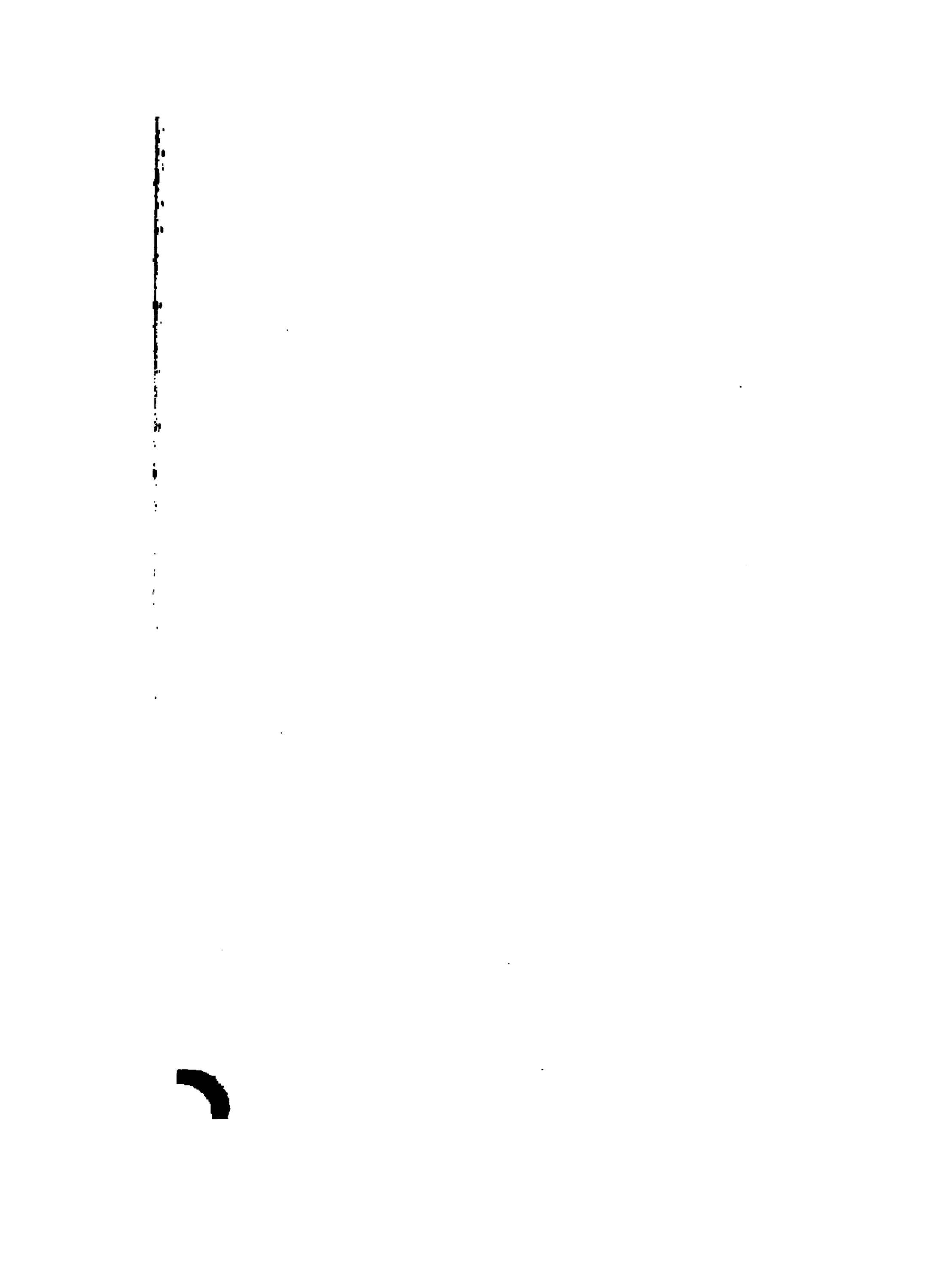
Que conclure de tous ces témoignages et

(1) Lettre 775, t. III, p. 558.
(2) *Prax. confess.*, n. 155.

de mille autres qu'il eût été facile de réunir? sinon que, dans l'Église catholique, on ne rencontre aucune tradition plus claire, plus évidente, plus solidement établie, que la tradition de la communion fréquente. On a pu, à certaines époques, méconnaître cet esprit dans la pratique, mais il a toujours surnagé dans l'Église, comme une huile parfumée; et jamais ni le rigorisme, ni la tiédeur, ni l'indifférence n'ont su prévaloir contre lui.

Puissiez-vous, Mesdames, demeurer toutes convaincues de ces vérités! car lorsque le sentiment de la doctrine est dans l'esprit et dans le cœur, il n'y a plus qu'un pas à faire pour y conformer sa vie. Nous reviendrons encore sur ce sujet; il est inépuisable; et d'ailleurs nous ne sommes pas encore arrivés aux détails tout à fait pratiques de la question. Mais les bases sont posées, et nous n'avons plus que les conséquences à déduire. Puisse ma parole con-

tribuer à vous rendre dignes de participer, comme dit le concile de Reims, *le plus souvent possible*, à la divine Eucharistie. Ce serait le plus beau couronnement de ces entretiens paternels !



CINQUIÈME CONFÉRENCE

Ecce prandium meum paravi, venite ad nuptias. (Matth., XXII, 4.)
Voilà que mon festin est prêt, venez aux noces.

MESDAMES,

« Le royaume des cieux, dit Jésus-Christ, est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler ceux qui étaient conviés; mais ils refusèrent de venir... Le roi envoya d'autres serviteurs avec ordre de dire aux conviés: voilà que mon festin est prêt... venez aux noces: mais ceux-ci s'en mirent peu en peine, et ne répondirent n · l'invitation royale (1). »

(1) Math., XXII.

Quel est ce festin préparé par le roi des cieux? Quelles sont ces noces royales auxquelles on invite un si grand nombre de convives? Ce festin est le symbole de la divine Eucharistie, que Jésus-Christ a établie comme un banquet général, auquel il a invité toutes les nations; et les noces du prince, c'est l'union du Sauveur avec les âmes dans ce divin sacrement. Tous ces mystères avaient été annoncés par les prophètes : « Le Seigneur des armées préparera à tous les peuples un festin d'une nourriture délicieuse, un festin d'un vin pur et exquis (1). Vous donc qui avez soif, venez : vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous : prenez le vin et le lait, qui vous ont été préparés par votre Sauveur (2). La sagesse a envoyé ses serviteurs pour dire aux enfants des hommes : venez, mangez le pain que je vous donne, et buvez le vin que je vous ai

(1) Isaïe, xxxv, 6.
(2) *Ib.*, LV, 1.

préparé (1)... endormez-vous dans une douce ivresse. (2)

Après avoir institué le grand mystère de l'Eucharistie, Jésus-Christ a donné l'ordre à ses ministres de parcourir l'univers pour convier toutes les nations au banquet du père de famille, et leur dire : voilà que mon festin est prêt, venez aux noces. Tous les jours encore, placé sur le trône de son amour, Jésus-Christ renouvelle la même invitation, et, pressé par les vifs désirs de son cœur, il nous répète les paroles de l'Évangile : voilà que mon festin est prêt, venez aux noces... j'ai désiré ardemment faire cette pâque avec vous.

Ceux qui avaient été conviés aux noces, continue l'Évangile, refusaient d'y venir, et tous s'excusaient sous différents prétextes, méprisant ainsi les bontés du père de

(1) Prov., IX, 5.
(2) Comedite, amici, et bibite ; inebriamini, carissimi (Cant., V, 1).

famille. Si je considère la conduite de ces nombreux chrétiens qui entourent l'autel où se prépare le banquet céleste, qui entendent sans les comprendre les paroles d'invitation du roi des cieux, je ne puis m'empêcher d'y voir une triste application de la parabole évangélique. J'aperçois des cœurs froids, des âmes tièdes et languissantes, qui cherchent des prétextes, qui ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, et qui, après avoir jeté un regard d'indifférence sur l'autel mystérieux, se retirent comme des étrangers, *et nolebant venire*. Que voit-on dans nos temples? Le prêtre offre le saint sacrifice; à peine quelques âmes ferventes reçoivent avec lui l'hostie de salut; le reste de la foule semble assister à une cérémonie à laquelle son cœur prend à peine une part extérieure. Est-ce là l'esprit du christianisme? Est-ce là l'intention de Jésus-Christ? Toute âme qui aura lu l'Évangile et qui aura le

sens chrétien, n'hésitera pas à répondre.

La communion fréquente est la source de la vie chrétienne; aucune pratique n'est plus conforme à l'esprit de l'Évangile, à la tradition catholique et à l'enseignement des saints. Nous l'avons vu dans les deux précédentes instructions.

Aujourd'hui entrons dans les détails, et donnons des règles pratiques.

I

D'abord, il est impossible de fixer des règles absolues. Il y a tant de circonstances imprévues dans la vie des âmes, tant de caractères différents; il est des nuances si nombreuses et si délicates, que vouloir les renfermer dans un cercle mathématique, ce serait s'exposer à de continuels mécomptes: ce serait, ou compromettre la dignité du sacrement, ou bien nuire à certaines âmes.

Il faut donc abandonner beaucoup de choses au jugement pratique d'un directeur éclairé, qui sait les régler et les appliquer selon les besoins des âmes dont il connaît le fort et le faible. « Les âmes, dit un pieux oratorien (1), ne peuvent pas être étiquetées, enregistrées, classifiées, » et j'ajouterai numérotées selon des procédés mathématiques.

Cependant nous pourrions, en suivant les principes des saints, et en particulier de saint Liguori, qui a traité spécialement cette question, nous pourrions établir quatre catégories, formuler quatre maximes, dont l'application sera laissée à la sagesse de l'expérience.

1° La communion de tous les mois ne saurait s'appeler une communion fréquente; mais, dit saint Liguori, on devrait plutôt la nommer une communion rare : car c'est la froideur de certains siècles qui la faisait con-

(1) Dalgairns, *la Sainte Communion*, t. II, p. 59, traduct.

sidérer comme fréquente (1). Cette communion de tous les mois ne devrait être refusée à personne, pourvu qu'on fût en état de grâce; on devrait la recommander à tous les chrétiens (2). En effet, la divine Eucharistie est la nourriture de l'âme; elle est le principe de la force, le soutien de la faiblesse, et le meilleur préservatif contre les tentations. Or, comment l'âme pourrait-elle vivre longtemps de la vie divine, sans recevoir sa nourriture céleste? Comment l'homme, naturellement si faible, pourrait-il résister aux peines de la vie, à ses nombreux périls, à ses continuelles tentations, s'il ne prend pas le divin viatique? Comment pourra-t-il conserver longtemps la chaleur vitale, au milieu de l'atmosphère froide et glacée de ce monde, s'il ne se rapproche pas, au moins

(1) (*Rispost. apolog.*, p. 97.) Sur la rareté des communions dans le moyen âge, v. les Bollandistes, 22 octobre. De B. Joanne bono, t. LVII, pp. 720-721, n. 100.

(2) *Ibid.*, p. 104. — Gury, *de Euch.*, app. 1°, t. II, p. 198.

de temps en temps, du foyer et du centre qui réchauffe les âmes? Certes, on peut l'affirmer sans crainte d'exagération : une des principales causes de l'indifférence religieuse est due à la rareté des communions. L'esprit chrétien s'en va ; l'homme, abandonné à lui-même, se laisse aller au courant de l'iniquité, les nuages des passions obscurcissent l'intelligence, et l'homme devient incrédule ; il semble croire que son incrédulité est le fruit du raisonnement ; mais il se trompe, c'est la conséquence d'une erreur pratique dans la vie. S'il avait éte fidèle au Dieu de l'Eucharistie, il se serait conservé fort et pur ; jamais la lumière divine ne lui eût manqué et la foi se serait conservée en son cœur, comme une lampe mystérieuse éclairant les ténèbres de ce monde.

2° La communion de tous les huit jours, dit saint Liguori, ne peut s'appeler une communion fréquente (1). On doit la per-

(1) *Breve aggiunt.*, p. 128.

mettre et la conseiller aux personnes qui évitent habituellement les fautes graves, ou qui y tombent rarement. Alors même que ces personnes auraient de secrètes attaches aux vanités de la terre, aux plaisirs mondains, on ne devrait pas pour cela les priver de la communion de chaque semaine ; on suppose, bien entendu, que ces attaches volontaires ne sont pas en matière grave (1). La communion hebdomadaire n'aurait pour effet que d'empêcher ces chrétiens de tomber habituellement en des fautes graves, que le résultat serait inappréciable ; et il est moralement certain qu'un chrétien qui communie tous les huit jours vivra dans l'éloignement habituel du péché mortel. Cependant, continue saint Liguori, il pourra être utile de renvoyer de temps en temps leur communion à quinze jours, si

(1) S. Liguori, lieux cités, pp. 102, 121, 128, 139. — *Praxis*, n. 149. — Gury, p. 198. — V. aussi le P. Boone, *sur la fréq. communion*, § 2, p. 28, t. I.

cela est expédient pour ranimer leur zèle, et leur inspirer plus de respect pour le divin sacrement.

3° D'après les théologiens que j'indique et dont la doctrine est parfaitement autorisée, la communion ne mérite le nom de fréquente, que lorsqu'elle a lieu plusieurs fois la semaine. On peut la permettre et la conseiller aux fidèles qui, malgré des faiblesses, remplissent exactement leurs devoirs, qui ont le désir d'aimer Dieu, vivent dans des habitudes de piété, et ne tombent pas trop souvent en des fautes délibérées. Quant aux fautes qui échappent à la faiblesse et à la fragilité humaine, non-seulement elles ne doivent pas empêcher la fréquente communion, mais elles sont, en quelque sorte, un motif de plus pour nous exciter à la communion fréquente; puisque, selon la doctrine du Concile de Trente, « la communion est le remède à nos fautes journalières. » Alors, on doit communier plus souvent, de

la même manière que l'on prend plus souvent des fébrifuges et des toniques, lorsqu'on éprouve des ressentiments de fièvre plus fréquemment répétés.

4° Pour la communion quotidienne, la matière est plus délicate. On ne saurait d'abord ni la défendre, ni la conseiller d'une manière générale. La condamner d'une manière générale serait évidemment aller contre les intentions du Sauveur et l'esprit de l'Église ; la conseiller indiscrètement, serait une maxime trop large, qui deviendrait nuisible aux âmes et peu respectueuse pour la dignité du sacrement. « Si nous considérons, dit saint Thomas, l'institution du sacrement, il est utile de le recevoir tous les jours ; mais, si nous examinons les qualités de celui qui communie, la ferveur et le respect qui sont nécessaires pour une si fréquente participation, il n'est pas toujou s utile de communier tous les jours (1). » Aussi, on

(1) 3. p, q. 80, art. 10.

xige généralement, pour une communion quotidienne, l'exemption, je ne dis pas du péché véniel, mais de toute affection au péché véniel ; la victoire à peu près complète sur ses mauvais penchants, et un ensemble de vie indiquant que l'on travaille sérieusement à sa perfection. Et encore, dit saint Liguori, quelques directeurs prudents retranchent en ce cas un jour de communion par semaine ; et d'autres fois ils retranchent les communions pendant un temps plus considérable, pour éprouver l'humilité, l'obéissance de leurs pénitents, ou pour toute autre cause raisonnable (1).

Je crois vous l'avoir déjà dit, Mesdames, en France nous allons assez facilement d'un extrême à l'autre. Autrefois l'influence janséniste éloignait de la sainte communion ; on communiait très-rarement, afin d'être plus digne de communier, c'est-à-dire qu'on

(1) V. S. François de Sales, lettre 212, p. 197. (Praxi
...ntess., n. 152. S. Liguori.)

s'éloignait du feu pour mieux se réchauffer. Aujourd'hui, je crains qu'il n'y ait, dans certaines localités, une tendance à abuser de la communion quotidienne; l'abus n'est sans doute pas général, si l'on considère la masse des fidèles, mais je crois qu'il existe, et que certaines âmes et certains directeurs peuvent se faire là-dessus de singulières illusions. Dans les communautés religieuses les plus ferventes, on autorise assez rarement la communion quotidienne (1); elle n'est permise qu'aux religieuses qui se distinguent par une ferveur exceptionnelle; et quelquefois certaines dévotes, abusées par une secrète vanité dont elles ne se rendent pas toujours compte, aspirent à cet honneur, tandis qu'à les voir de près, elles sont pleines d'elles-mêmes, très-satisfaites de leurs petites personnes, médisantes, critiques, jalouses, et

(1) Les novices de la compagnie de Jésus, ne communient que tous les huit jours. (Dalgairns, t. II, p. 285). — Sainte Brigitte ne communiait que tous les huit jours et aux fêtes. (V. Bolland., 8 oct., n. 94.)

pétries de toutes sortes de défauts, qu'elles sont les seules à ne pas apercevoir (1). La Prieure des Carmélites de Mexico exposa à la Cour Romaine, en 1843, que leurs Constitutions permettaient la sainte communion aux Religieuses deux fois la semaine, mais qu'elle réclamait l'autorisation générale d'augmenter le nombre de ces communions, et d'en ajouter seulement six de plus par mois. La S. Congrégation répondit simplement que la supérieure pouvait permettre une plus fréquente réception du sacrement, mais seulement aux religieuses qui se distingueraient par la pureté de leur âme, et dont la ferveur serait tellement grande, qu'elles paraîtraient dignes de cette faveur, et selon le décret d'Innocent XI, etc. (2).

(1) « Singulis diebus rarissime et paucissimis hoc sacramentum concedatur. (Vasquez, *de Euchar.*, disp. 214, n. 29, t. VII, p. 347.)

(2) Iis monialibus permittere, quæ puritate mentis eniteant, et fervore spiritus ita incaluerint, ut dignæ videantur, prout ab Innocentio XI die 12 februarii decre-

« Un grand nombre de chrétiens, dit Taulère, veulent souvent pendant la semaine approcher de la table sainte, non point par un sentiment de vraie dévotion ou d'impulsion divine, mais par coutume ou bien parce qu'ils voient les autres agir ainsi..... Pour moi, si je rencontrais un pécheur couvert de crimes, qui se convertit parfaitement à Dieu, je lui permettrais facilement pendant la moitié d'une année la communion de tous les jours, plutôt qu'à ces sortes de gens (1). »

Remarquez, Mesdames, qu'il n'y a nulle contradiction entre ces maximes, et celles que nous avons énoncées plus haut sur l'utilité de la très-fréquente communion. Saint Thomas concilie tout avec sa lucidité ordinaire : « En soi, dit-il, il est très-utile de communier tous les jours; mais, vu les dispositions requises, il n'est pas utile à tous

tum est. (Cité à la fin de Dalgairns, *ibid.*, t. II, pp. 361-362.)

(1) *In festo sacramenti*, serm. 1, p. 204.

de communier tous les jours (1). » Une règle tout à fait analogue existe pour l'alimentation corporelle. Tous les jours on applique ce principe d'hygiène : en soi, il est très-utile de prendre tous les jours une nourriture très-substantielle ; cependant cela peut être nuisible à certains tempéraments auxquels, vu leurs dispositions actuelles, une nourriture abondante ne serait pas de facile digestion (2).

(1) 3. p., q. 80, art. 10.

(2) Albert le-Grand n'aimait pas, en général, à voir les femmes communier tous les jours : de his autem qui mulieres omni die communicant, videtur mihi quod acriter reprehendendi sunt ; quia nimio usu vilescere faciunt sacramentum, vel potius ex levitate mulierum putatur esse desiderium, quam ex devotione causatum. (*De Eucharist.*, dist. VI, tract. 2, t. XXI, p. 139). — Et Bossuet écrivait à une communauté de religieuses : « Pour la communion journalière, il est vrai que c'est l'objet des vœux de l'Église dans le Concile de Trente, et un des fruits de la demande que nous faisons dans l'oraison dominicale, en demandant notre pain de tous les jours ; mais, en même temps, il est certain que ce n'est pas une grâce qu'il faille rendre commune dans l'état où sont les choses, même dans les communautés les plus réglées ; et il n'en faut venir là qu'après de longues précautions et préparations, et lorsqu'on voit que la chose tourne si mani-

Tirons maintenant quelques conclusions de ces principes.

II

Je conclus, avec le P. Bourdaloue, qu'il y a des chrétiens qui communient trop souvent, et d'autres qui communient trop rarement (1).

1° Chrétiens qui communient trop souvent. — Je ne veux, Mesdames, faire le procès à personne; mais que chacun examine ce qui se passe dans les églises et ailleurs, et il voudra bien me dire si j'exagère. On voit des personnes qui sont très-assidues à la table sainte, et qui, en sortant du banquet divin, où elles ont reçu le Dieu

festement à l'édification commune, qu'il y a lieu de croire que Dieu en sera loué. » (*Lettres de piété*, lettre 59, t. XI, p. 606.)

(1) *Essai d'oct. du saint-sacrement*, cinq. jour, t. V, p. 552.

de charité, se permettent sur le compte du prochain des calomnies, ou du moins des médisances, que la théologie la moins sévère taxerait de fautes graves : en un mot, ce sont peut-être les plus mauvaises langues du quartier. Avec cela, elles ont un esprit de pharisaïque suffisance, qui juge les supérieurs, aussi bien que les inférieurs et les égaux, et qui prononce des sentences sans appel contre tout ce qui ne leur va pas. Les péchés d'esprit, comme l'orgueil, le défaut de charité, de respect pour les supérieurs ecclésiastiques, les péchés d'esprit semblent ne pas exister pour elles, et cependant ces péchés sont souvent plus graves aux yeux de Dieu, que ceux de la chair. — On voit des personnes qui s'avancent à la table eucharistique avec une posture pleine d'humilité et de douceur, et qui, dans l'intérieur de leurs maisons, relèvent la tête avec autant d'arrogance qu'elles ont mis d'abaissement dans leur maintien à l'Église. Dans les

rapports journaliers, elles sont d'une âpreté, d'une susceptibilité jalouse, qui dépasse les bornes de la tolérance. Touchez-les, dit le prophète, et vous en verrez bientôt sortir de la fumée et des flammes (1).

Les choses en viennent quelquefois à ce point, que les jours de communion se reconnaissent à un accroissement de raideur et de malgracieuseté. J'ai entendu moi-même raconter à une personne du monde, du reste très-bienveillante, l'anecdote qui suit : elle avait à son service une certaine mauvaise dévote qui communiait souvent. Les jours de communion avaient une sorte de baromètre infaillible qui les annonçait : ce baromètre, c'était la personne elle-même qui, les jours où elle revenait de la table sainte, se montrait plus difficile, plus maussade, plus irritable, en un mot, plus insupportable qu'à l'ordinaire. — Je ne veux

(1) Ps. CXLIII.

point, Mesdames, me montrer trop exigeant pour la nature humaine, et me mettre en contradiction avec ce que déjà j'ai dit sur ce sujet, et avec ce qui me reste à dire. Il n'est point question, en ce moment, de ces fautes de fragilité et de faiblesse, de ces misères humaines, inhérentes à notre nature, de ces fautes presque involontaires qui nous échapperont toujours. Ces sortes de misères sont, pour ainsi dire, une raison de plus pour communier, parce que la sainte communion est leur remède et leur antidote quotidien. — Mais tel n'est point le cas de ces personnes dont nous venons de décrire les errements : et, j'en appelle à votre sens éminemment religieux, n'est-ce point prendre le christianisme à rebours, que d entendre à leur manière, la pratique de la communion fréquente? n'est-ce pas compromettre la réputation de la piété, exposer la foi des personnes qui nous voient et nous entendent? n'est-ce pas donner de la religion

une idée odieuse et ridicule? Si je pouvais adresser des conseils à ces chrétiennes si pleines d'illusions, je leur dirais : que vos jours de communion soient des jours de plus grande douceur, charité et aménité; que l'on respire autour de vous un parfum d'humilité, de modestie, de bienveillance, et alors, vous pourrez reconnaître l'arbre à ses fruits, et conclure à l'excellence de vos communions (1).

Mais communier pour communier, et croire que la dévotion consiste dans l'acte extérieur de cette pieuse pratique; faire, comme le disait dernièrement un oratorien anglais, faire « de la fréquente communion un simple rouage d'une spiritualité purement mécanique (2); » communier par je

(1) Fénelon lui-même, si large pour la communion fréquente, dit que les chrétiens peuvent être assidus à communier tous les jours, « pourvu qu'ils soient humbles et dociles à se corriger de leurs imperfections. » (*Lettre sur la com.*, t. I, p. 666.)

(2) Dalgairns, *La sainte communion*, t. I, p. 12.

ne sais quelle recherche de soi-même, par une secrète ostentation; communier, selon la remarque aussi fine que vraie du P. Bourdaloue, communier « par une secrète émulation, par comparaison avec celle-ci, avec celle-là (1) » pour faire dire: voyez comme elle est sainte! Et tout cela, combiné avec un si subtil amour-propre, qu'on parvient à se faire à cet égard les plus grossières illusions, et quelquefois à les faire partager à son directeur (2) qu'on dirige. Communier souvent, et mélanger avec cette sainte pratique des fautes quotidiennes, volontaires, plus ou moins graves, des péchés continuels d'orgueil, d'insubordination, de défaut de charité, de haines secrètes, de rancunes, etc! Voilà, Mesdames, un déplo-

(1) *Essai d'oct. Ib.*, 5e jour, t. V, p. 553.
(2) D'après la S. Congrégation, les évêques doivent veiller à ce que « les confesseurs ne suivent pas leurs propres idées en une matière aussi grave, » non proprio ingenio indulgeant, in re tanti momenti. (V. Dalgairns, *La sainte communion*, trad., t. II, p. 234.)

rable abus du sacrement; abus, par malheur, trop fréquent; qui est un sujet de scandale pour le monde et de gémissement pour les chrétiens éclairés. Le P. Bourdaloue, si large en principe sur ce sujet, désapprouve hautement les communions fréquentes de ces âmes « qu'on voit, dit-il, sous un beau masque de dévotion, orgueilleuses et hautaines, sensibles et délicates, politiques et intéressées, entières dans leurs volontés, aigres dans leurs paroles, vives dans leurs ressentiments, précipitées dans leur conduite (1). »

Ailleurs, Bourdaloue fait la description suivante; je ne veux pas en retrancher un seul mot: « Trois ou quatre communions par semaine, et pas un point retranché ni de son extrême délicatesse et de l'amour de soi-même, ni de son intérêt propre, de son aigreur ou de sa hauteur d'esprit; deux

(1) *Serm. sur la fréq. com.*, 1re partie, t. II, p. 460.

heures d'oraison par jour, et pas un moment de réflexion sur ses défauts les plus grossiers; enfin, beaucoup d'œuvres saintes et de pure dévotion, mais, en même temps, une négligence affreuse de mille articles essentiels, ou par rapport à la religion et à la soumission qu'elle demande, ou par rapport à la justice et aux obligations qu'elle impose, ou par rapport à la charité et à ses devoirs les plus indispensables : voilà ce que je ne puis approuver, et ce que jamais nul homme comme moi n'approuvera. Mais les prières, les oraisons, les fréquentes communions ne sont-elles pas bonnes? Oui, sans doute, elles le sont; et c'est justement ce qui nous condamne, qu'étant si bonnes en elles-mêmes, elles ne nous rendent pas meilleurs. Gardez toutes vos pratiques de dévotion, j'y consens, et je vous y exhorte même très-fortement; mais, avant que d'être dévot, je veux que vous soyez chrétien. Du christianisme à la dévotion, c'est

l'ordre naturel, mais le renversement et l'abus le plus monstrueux, c'est la dévotion sans le christianisme. Pour en donner un exemple, en matière d'inimitié, de vengeance, de médisance, si l'on n'y prend garde, on fait souvent par dévotion, tout ce que les libertins et les plus mondains font par passion. Dans le cours d'une affaire ou dans la chaleur d'une dispute, on décrie les personnes, on les comble d'outrages, on les calomnie, et l'on croit rendre par là service à Dieu : si, dans la suite, il en vient quelque scrupule, on se contente, pour toute réparation, de dire dévotement : n'y pensons plus et n'en parlons plus, je mets tout cela aux pieds du crucifix. Mais il y faudrait penser, mais il en faudrait parler, mais il y faudrait remédier ; et ce serait là, non-seulement la perfection, mais le fond du christianisme et la Religion (1). »

(1) *Pensées diverses sur la dévotion*, t. V, pp. 237-238.

Tout est remarquable dans ce passage, Mesdames; c'est la vraie touche du maître; mais je vous prie d'observer spécialement ces paroles: « avant que d'être dévot, je veux que vous soyez chrétien. » Malheureusement, il y a bien des dévots qui ne sont pas même chrétiens, et, comme dit encore le P. Bourdaloue: « c'est le renversement et l'abus le plus monstrueux (1). »

(1) Le P. Bourdaloue dit encore : « On communie souvent, mais que remporte-t-on de l'autel? mêmes imperfections, mêmes défauts, mêmes habitudes, même système de vie. On communie souvent, mais en est-on plus rempli de Dieu, plus détaché des intérêts ou des vains amusements du monde, plus zélé pour sa perfection, et moins négligent dans tous ses exercices? On communie souvent, mais en est-on plus circonspect dans ses démarches, plus discret dans ses paroles, plus charitable dans ses sentiments, moins délicat sur les plus légères offenses, et plus facile à les pardonner? On communie souvent, mais quelles violences apprend-on à se faire? en quoi se renonce-t-on? sur quoi se mortifie-t-on? que corrige-t-on dans ses caprices, dans ses hauteurs, dans ses contradictions perpétuelles, dans ses vivacités et ses impatiences? Je passe cent autres points que je pourrais marquer. » (*Essai d'octave au saint-sacrement*, 5e jour, t. V, pp. 551-555.)

2° Il est des chrétiens qui ne communient pas assez souvent. Combien d'excellentes personnes, vivant dans le monde, naturellement honnêtes et droites, pleines de sens chrétien, fidèles aux devoirs de leur vocation, et qui s'approchent très-rarement de la table sainte! Et cependant, elles mériteraient de communier souvent, beaucoup plus souvent que certaines dévotes, pour lesquelles la communion est une source de continuelles illusions. Retenues par je ne sais quelle crainte exagérée, ou peut-être par les scrupules d'une religion qui n'est point assez éclairée, elles se tiennent dans un éloignement qui leur paraît du respect, et elles se bornent à dire à Dieu: « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi. » Dans notre prochain entretien, j'espère répondre à leurs objections, résoudre leurs difficultés, lever leurs scrupules. Puissé-je les conduire à goûter et à voir par leur propre expérience, combien le Seigneur est

bon, combien il est suave, combien il est heureux de se communiquer souvent à toutes les âmes de bonne volonté, *gustate et videte, quoniam suavis est Dominus* (1)!

APPENDICE

Dans un livre imprimé en ces dernières années sur la Communion, et qui, du reste, contient d'excellentes choses, ne trouverait-on pas certaines exagérations dans un sens tout à fait opposé aux maximes du Jansénisme?

A la page 39-40 (éd. Tolra, Paris 1860), on lit les phrases suivantes :

« Le refus ou la permission de communier plus ou moins souvent, donnée par le

(1) V. sur toutes les questions traitées dans cette conférence, le card. de Lugo, *de Eucharist.*, dissert. XVII, p. 317 et seq., t. V.

directeur spirituel, est donc un conseil, et non pas une loi stricte, qui oblige en conscience. Le DROIT à la communion, et même A LA COMMUNION QUOTIDIENNE, est, en effet, *une conséquence directe de notre baptême.* Nous tenons CE DROIT IMMÉDIATEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, et, si nous consultons sur ce point un prêtre éclairé et pénétré de l'esprit de l'Église, ce n'est pas pour qu'il nous accorde ce droit, mais pour qu'il nous aide à en user saintement. »

1° Ces paroles ne sont-elles pas formellement opposées au décret d'Innocent XI et aux décisions des Congrégations Romaines. D'après ces décrets et ces décisions, c'est aux confesseurs qu'il appartient de juger la fréquence des communions, et l'on doit se conformer à leur jugement (1).

(1) Frequens ad sacram alimoniam percipiendam accessus; confessariorum secreta cordis explorantium judicio est relinquendus. (*Décret* d'Innocent XI). — Requisita confessarii licentia, cujus judicio sese conforment. (Rép. de la S. Congrégation aux religieuses de Mexico.)

La S. Congrégation recommande toutefois aux évêques de veiller à ce que les confesseurs ne suivent pas leurs propres idées en une matière aussi importante (1).

2° La doctrine que nous combattons n'est-elle pas opposée formellement à l'enseignement général de la théologie : cet enseignement est très-bien résumé par le cardinal de Lugo (2). Prado va jusqu'à dire que, d'après certains théologiens, il est *téméraire et scandaleux* d'enseigner qu'il ne faut pas suivre les avis de son confesseur pour la communion (3). Diana affirme que cette opinion est opposée à l'enseignement commun des docteurs et à la pratique de l'Église (4). Il est vrai qu'autrefois certains

(1) Ne confessarii, in re tanti momenti, proprio ingenio indulgeant. (V. Dalgairns, t. II, p. 233.)

(2) *De Eucharist.*, disp. XVII. — V. Cursus complet théol., t. XXIII.

(3) Unde non desunt, qui doctrinam illam de non sequendo consilio confessarii in ordine ad communionem temerariam et scandalosam judicant.

(4) Cités à la fin de Dalgairns, t. II, p. 277.

théologiens ont enseigné cette opinion, mais ils ont toujours été relativement peu nombreux, et d'ailleurs, leur sentiment ne peut plus se soutenir, depuis le décret d'Innocent XI et les réponses des Congrégations Romaines.

3° N'est-il pas à craindre que, ce livre étant assez répandu parmi les fidèles, les paroles que nous venons de citer, n'autorisent certaines personnes à fixer elles-mêmes leurs communions quotidiennes, puisque « *c'est un droit, une conséquence directe de notre baptême, et que nous tenons ce droit immédiatement de Notre-Seigneur.* » Assurément, ces conséquences ne sont pas dans les intentions du pieux auteur de *la très-sainte Communion*, mais ne dérivent-elles pas de ses paroles?

SIXIÈME CONFÉRENCE

Simile factum est regnum cœlorum homini regi qui fecit nuptias filio suo, et misit servos suos vocare ad nuptias,.,. et cœperunt simul omnes excusare. (Matth., XXII, 2-3. — Luc, XIV, 18.)

MESDAMES,

« Le royaume des cieux, dit Jésus-Christ, est semblable à un roi qui voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler ceux qui étaient conviés, mais ils refusèrent de venir. Ils trouvèrent différents prétextes pour s'excuser. Les uns, sans rien dire, se bornèrent à décliner l'honneur de l'invitation royale (1), ils partirent simplement pour leur maison de

(1) Illi autem neglexerunt.

campagne, ou bien ils retournèrent à leurs spéculations commerciales. Les autres formulèrent leurs excuses; le premier dit: j'ai acheté une habitation hors de la ville, et je dois aller l'examiner; le second : j'ai fait quelques acquisitions de bétail, et il est urgent que j'aille les reconnaître; le troisième ajoute : je viens de me marier et je suis retenu par les embarras du ménage (1). »

La divine Eucharistie est un immense banquet que Dieu a établi pour nourrir le genre humain, et lui donner une alimentation céleste, qui soit en rapport avec notre divine constitution et nos aspirations vers l'infini. La sainte Eucharistie est l'initiation à la vie du Ciel, c'est le commencement de ce qui doit un jour se réaliser dans toute sa perfection : car dans le ciel nous vivrons de la substance même de Dieu, et le Verbe, dans sa forme pure et dans son essence lu-

(1) Math., c. XXII. — Luc, c. XIV.

mineuse, s'écoulera en nous comme un breuvage d'immortalité. La sainte communion est aussi un banquet nuptial, car elle opère l'union la plus intime, la plus complète entre Dieu et l'âme humaine, union mystérieuse dont les noces de la terre ne sont qu'un symbole et un emblème imparfait.

Mais, semblables aux hommes qui avaient été invités aux noces de l'Évangile, les chrétiens ont aussi des prétextes pour ne pas approcher de la sainte table; ils ont mille excuses dont je vais énumérer les principales. Toutefois, je ne parlerai point de ceux qui ne veulent pas communier par un calcul volontaire, qui s'abstiennent parce qu'ils voient très-clairement les conséquences pratiques de ce grand acte religieux et qu'ils ne veulent pas admettre ces conséquences. A des chrétiens ainsi disposés, nous ne pouvons que souhaiter la conversion de leur cœur, et la rupture avec les habitudes

de leur indifférence ou de leur vie pécheresse.

Nous allons donc examiner les principaux prétextes qu'on oppose à la communion fréquente.

La première objection, le premier scrupule pourraient se formuler ainsi : communier si souvent, c'est manquer de respect à la dignité de ces augustes mystères.

L'objection peut-être aurait eu quelque valeur sous la loi de crainte ; et encore même sous la loi ancienne, le Seigneur voulait qu'on le considérât comme une mère, qui porte ses enfants entre ses bras, et qui les comble de caresses (1). Mais, sous la loi de grâce, depuis que la bonté du Sauveur a

(1) Isaïe, LXVI.

apparu sous des formes si touchantes et si populaires, depuis l'amour qui a institué la divine Eucharistie, cette pensée du respect qui éloigne est au moins un contre-sens. Dieu a tant d'amour pour vous que, selon la pensée des saints, toutes les affections de la terre, tout l'amour réuni des pères, des mères, des époux, mis en parallèle avec le sien, ne sont pas même une goutte d'eau comparée à l'océan. Dieu est toujours en extase d'amour vis-à-vis de sa créature, c'est-à-dire qu'il éprouve le besoin incessant, impérieux, de sortir de lui-même pour lui faire du bien, et l'effusion de ses bienfaits est même un soulagement pour son cœur. La créature rend donc, en quelque sorte, service à Dieu, lorsqu'elle lui fournit l'occasion de répandre sa bonté et sa miséricorde. — L'Eucharistie est, d'une manière plus spéciale, l'une de ces sources abondantes, où Dieu a déposé les richesses de son amour; et c'est par la sainte commu-

nion qu'il les verse avec surabondance, et, plus il les épanche, plus il augmente son besoin de donner. C'est ce qui fait dire à Bossuet : « Il est vrai que cette vertu dont Jésus est plein ne demande qu'à sortir; et ainsi, comme elle a choisi la divine Eucharistie comme le canal où elle veut se dégorger sur les âmes, c'est lui faire violence que de retarder ses écoulements en différant les communions (1). »

Certes, si nous ne considérions que notre bassesse et notre infirmité, le respect devrait nous tenir à tout jamais éloignés du divin sacrement, et l'objection conclurait logiquement à ne communier jamais : car, si nous n'examinions que notre indignité personnelle, il y aurait un abîme infranchissable entre nous et la majesté de Dieu. Mais comme le Seigneur lui-même a franchi cet abîme par son infinie miséricorde, comme

(1) Bossuet, *Lettres de piété et de direction,* CCXLII, t. XI, p. 543.

il vient lui-même à nous avec son amour, comme il nous invite, nous presse, nous sollicite ; comme il désire s'unir à nous, et qu'il le désire plus vivement que nous ne saurons jamais le désirer nous-mêmes, il s'ensuit que le prétendu respect qui nous éloignerait, ne serait plus qu'un respect dérisoire ; et, s'il y avait de notre part réflexion et calcul, ce serait presque une injure à la bonté de Dieu (1).

Vous allez en juger vous-mêmes : vous connaissez une personne que vous aimez tendrement, vous voulez lui faire du bien, et vous vous présentez à elle, en lui exprimant le désir de votre cœur. Si cette personne, méconnaissant votre exquise bienveillance, refusait, sous le vain prétexte du respect qu'elle vous doit, que penseriez-

(1) « Ces bonnes gens tiennent le bandeau de leur indignité tellement serré devant leurs yeux qu'ils ne peuvent voir la tendresse de mon amour paternel. » (Paroles de N.-S. à sainte Gertrude, citées par le P. Faber. *Tout pour Jésus*, c. VI.)

vous de cette singulière raison ? Ne vous tiendriez-vous pas pour légitimement offensées ? — Voilà une mère dont le cœur surabonde envers sa jeune famille : l'un de ses enfants au cœur d'or, comprend la délicatesse du cœur maternel ; il s'ouvre comme la terre desséchée, et reçoit avec un redoublement de piété filiale les caresses et l'amour de sa mère. L'autre, au contraire, semble s'éloigner : il accueille avec une sorte d'indifférence les témoignages de la tendresse de celle qui lui a donné le jour ; il semble en murmurer pour raison qu'il faut, avant tout, respecter ses parents, et ne point trop se familiariser avec eux. Que penseriez-vous de cette nouvelle manière d'entendre et d'expliquer le respect ? Auquel de ces deux enfants, si vous étiez la mère, donneriez-vous la préférence ? Vous n'hésiteriez pas un seul instant. Mais n'est-ce pas, et à plus forte raison, la condamnation de ce vain prétexte de respect qu'on met en avant

quand il s'agit de l'Eucharistie ? — Dieu est pour nous plus qu'une mère, et il a tellement pour nous cet amour infini qui surpasse celui de toutes les mères, qu'il nous assure, par la bouche du prophète, qu'alors même que, par impossible, une mère oublierait son enfant, il ne nous oublierait jamais, qu'il nous porterait encore et toujours sur son sein, pour nous donner le lait de ses divines consolations, et nous prodiguer l'expression de sa tendresse maternelle (1).

Et nous nous éloignerions, nous nous arracherions à ces embrassements de l'amour infini, sous prétexte qu'il faut respecter la Divinité ! Vraiment, si tout cela était calculé, ce serait une sanglante injure à la bonté de Dieu, et jamais son infinie miséricorde n'aurait reçu un pareil affront. Aussi, comme dit Fénelon, « rien n'est

(1) Ut sugatis, et repleamini ab ubere consolationis... ut mulgetis et deliciis affluatis... ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis. (Isaïe, LXVI, 11-13.)

plus contraire à l'institution du sacreme et à l'esprit de l'Eglise, que de vouloir re pecter l'Eucharistie en la recevant rar ment (1). »

Saint Thomas, parlant sur ce sujet, résume ainsi : « L'amour provoque le dés de recevoir la sainte Eucharistie, et crainte en éloigne ;.... mais l'amour l'espérance, ces deux sentiments que l'Ecr ture ne cesse de nous recommander, vale mieux que la crainte (2). »

Saint Bonaventure est encore plus éne gique : « On témoigne un vrai respect e s'approchant, surtout quand le Seigne nous appelle ; et si l'homme se retirait quan Dieu l'invite, ce ne serait plus du respect ce serait de la sottise (3). »

(1) *Lettre sur le fréq. usage des sacrements*, p. 675.

(2) 3. p., q. 80, art. 10, ad 3e.

(3) Si homo non iret, cum vocatur, non esset revere tia, sed stultitia. (4. sent., dist. 10, 1. p., art. 1, t. I' p. 221, éd. Venise). Sainte Emilie craignait d'être tém raire en approchant si souvent de la table sainte. Notr Seigneur lui répondit : « O mon épouse bien-aimé

Sainte Gertrude priait un jour pour une religieuse de sa congrégation qui, par un zèle exagéré, éloignait les sœurs de la fréquente communion ; Notre-Seigneur lui répondit : « Comme mes délices sont de vivre avec les enfants des hommes, et comme j'ai établi le divin sacrement, et que j'en ai fait le banquet de ma souveraine charité, afin que les fidèles puissent s'en approcher, et qu'il me soit possible de demeurer ainsi avec eux jusqu'à la consommation des siècles, il s'ensuit que ceux qui, par leurs paroles et leurs conseils, éloignent de ce sacrement les âmes en état de grâce, empêchent par là même et interrompent les délices que je pourrais prendre avec elles. Ils sont semblables à un maître sévère,

combien je suis heureux de demeurer en toi sous les espèces sacramentelles ! Sois convaincue que ceux qui s'approchent du sacrement par amour me sont plus agréables que ceux qui s'éloignent par crainte. (Bollandistes, appendice au 3 mai, *Vit. B. Emiliæ*, c. III, n. 21, t. XX, p. 553.)

qui éloignerait durement de la société d'1
prince royal ses compagnons d'âge, so
prétexte que ce sont des roturiers, et q
le fils du roi doit jouir des honneurs dus
son rang, et ne point s'abaisser à des déla
sements indignes de lui. Que ces maîtr
sévères déposent de pareils sentiments,
alors, non-seulement je leur pardonnera
mais je leur en serai reconnaissant, comn
le fils du roi, s'il voyait tout-à-coup s
précepteur prendre un visage doux
serein, et lui présenter ses bien-aimés com
pagnons, afin qu'il puisse se délasser et
réjouir avec eux (1). »

Qu'y a-t-il de plus gracieux que cet
comparaison ? elle est l'expression la pl
vraie de la bonté de Notre-Seigneur. Not
Dieu n'est plus le Dieu du Sinaï, se mo
trant au milieu des éclairs et des tonnerre
c'est une mère qui voudrait caresser s

(1) Cité par Louis de Blois, *Conclav. animæ*, c. 1
t. II, p. 317.

enfants ; c'est le fils du roi qui veut bien nous appeler ses compagnons bien-aimés, qui a besoin, en quelque sorte, de nous, pour se délasser et prendre avec nous ses délices. C'est bien le cas de s'écrier avec saint Bernard : « Qu'on ne me parle plus ni de respect, ni de crainte ; l'amour divin a absorbé toutes les facultés de mon âme. L'amour me suffit, et je n'ai pas besoin d'autre sentiment : j'aime parce que j'aime, et j'aime pour aimer (1). »

La seconde objection s'exprime ainsi : Comment un être si imparfait, si misérable, oserait-il s'approcher si souvent de la Table sainte ?

Et d'abord, afin de ne pas nous mettre en contradiction avec la vérité et avec les principes énoncés dans notre dernière instruction, faisons une distinction très-essentielle. — Il ne s'agira point ici de ces fautes plus

(1) Amo quia amo, et amo ut amem. (*In cant. serm.* 83, n. 3 et 4.)

ou moins graves, fautes volontaires, réfléchies, habitudes conservées avec calcul et préméditation. Nous n'établirons point de bill d'indemnité pour ces personnes « qu'on voit, dit Bourdaloue, sous un beau masque de dévotion, orgueilleuses et hautaines, sensibles et délicates, politiques et intéressées, entières dans leurs volontés, aigres dans leurs paroles, vives dans leurs ressentiments, précipitées dans leur conduite (1). » Nous avons dit la vérité sur ces sortes de personnnes, que l'on devrait plutôt éloigner de la Table sainte, en leur retranchant ces communions si fréquentes, qui sont souvent un scandale pour les âmes faibles, et un sujet de dérision pour le monde : car ces personnes, dit encore Bourdaloue, se croient de grandes dévotes, et elles ne sont pas même chrétiennes, ce qui constitue « le

(1) *Serm. sur la fréquente communion*, 1. part., t. II, p. 460.

renversement et l'abus le plus monstrueux (1). »

Il s'agit en ce moment de personnes sincèrement chrétiennes, prenant la dévotion au sérieux, sujettes aux misères et aux faiblesses de la nature humaine, mais désirant s'en corriger, et néanmoins, y retombant par infirmité (2). — Il s'agit de personnes exposées à de nombreuses tentations, auxquelles ordinairement elles ne consentent pas ; imaginations vives, impétueuses, sujettes à des sympathies ou antipathies violentes, et ne se contenant que par la prière et l'usage des sacrements.

(1) *Pensées div. sur la dévot.*, t. II, p. 238.

(2) «... Arrêtons-nous là, et pour ne point décourager les âmes par de si grands exemples, convenons, 1. Que la communion, après tout, quelque fréquente qu'elle soit, ne nous rend point impeccables, et que ce n'est pas toujours une raison de s'en abstenir, que de légères fautes qui échappent aux plus vigilants ! 2. Que c'est même une conduite de Dieu assez ordinaire, de permettre que des âmes, d'ailleurs très-élevées et très-agréables à ses yeux, soient encore sujettes à quelques fragilités qui les humilient, et les préservent ainsi d'un orgueil secret ; 3. Que les progrès d'une âme sont quel-

Pour des personnes ainsi disposées, la fréquente communion est extrêmement utile, et on ne saurait trop la leur recommander. Afin de mieux juger cette question, plaçons-nous au vrai point de vue théologique, et voyons qu'elle a été la pensée du Sauveur.

Dans le monde, on regarde généralement la communion comme la consommation de l'acte de sainteté, de telle manière que les personnes qui communient seraient presque impeccables, et n'appartiendraient presque plus à la nature humaine. On considère la communion comme la couronne définitive

quefois insensibles, de même qu'une jeune plante croît sans qu'on le remarque d'un jour à un autre, et que ces progrès, qui tout d'un coup ne se font point apercevoir, n'en sont pas moins véritables ni moins réels ; 4. Enfin, que sur les fruits qui suivent la communion, comme sur les dispositions qui la précèdent, ce n'est point tant nous-mêmes que nous devons croire, que le ministre qui nous connaît et qui nous gouverne. Principes solides et certains, principes avec lesquels nous pourrons nous conduire prudemment dans une des pratiques où il nous faut plus de circonspection et de réflexion. » (Bourdaloue, *Essai d'oct. du saint sacrement*, 5[e] jour, t. V, p. 555.)

de la vertu parfaite. Ne craignons pas de dire que cette idée est, en un sens, tout à fait fausse : le sacrement de l'Eucharistie a été établi spécialement pour les malades et les infirmes, et Notre-Seigneur y répète les paroles qu'il aimait à proférer sur la terre : « Je ne suis pas venu pour les justes et pour ceux qui se portent bien ; mais pour les pécheurs et pour les malades (1) : » Les sacrements, et surtout l'Eucharistie, sont un remède, un antidote : la sainte communion est un fébrifuge ; or on prend des fébrifuges, surtout quand on ressent des impressions fébriles ; on prend des toniques, surtout quand on a le tempérament maladif (2).

D'où je conclus que ce sont surtout les

(1) Luc, v, 31-32.

(2) Notandum est auctores frequenti communioni adversantes, falsissimo principio niti. Supponunt enim communionem esse *mercedem virtutis*. At juxta doctrinam sanctorum Patrum, Eucharistia *est medium acquirendæ virtutis*. (Gury, *Compend. theol. mor. De Euchar.*, n. 344, t. II, p. 199, éd. Rome, 1869.)

faibles, les infirmes, les éclopés moralement, qui doivent communier, et communier souvent. Ils sont un peu semblables au paralytique de l'Évangile; par eux-mêmes ils ne pourraient pas marcher, ou du moins, ils marcheraient difficilement; qu'on les apporte au Sauveur, il leur dira : Prenez le grabat de vos misères, et marchez (1).

Mais écoutez les docteurs de l'Église, et admirez leur tendre compassion pour les infirmes spirituels : « Nous ne devons point nous éloigner de la communion, dit saint Cyrille de Jérusalem, à cause de la souillure de nos iniquités » (2). —Saint Ambroise et

(1) Tolle grabatum tuum et ambula. (Joan., V, 8..) — « ... C'est ce que fit comprendre un jour la sainte Vierge à sainte Françoise-Romaine, troublée du peu de progrès qu'elle remarquait en elle à la suite de ses communions. « Ma fille, lui dit-elle avec tendresse, les fautes que tu commets ne doivent pas t'éloigner de la sainte table ; elles doivent, au contraire, t'y porter davantage, puisque dans le très-saint Sacrement de l'autel, tu trouves le remède à toutes tes misères. » (Mgr de Ségur. *La très-sainte communion*, pp. 27-28.)

(2) *Catech.* 23, n. 23.

saint Thomas qui le cite en adoptant sa doctrine, font un raisonnement étrange : « Si, toutes les fois que le sang du Christ est répandu, il l'est pour la rémission de mes péchés, il s'ensuit que je dois le recevoir toujours, afin que continuellement mes péchés me soient remis ; moi qui pèche toujours, je dois toujours avoir un remède à côté de moi (1). » Et ailleurs : « Nous prenons chaque jour le pain céleste, afin de remédier à nos infirmités de chaque jour (2).

Donc, Mesdames, de vos faiblesses, de vos misères, de vos infirmités quotidiennes, je tire un raisonnement inverse ; c'est-à-dire que je conclus à la fréquence de vos communions (3). Vous êtes faibles, donc

(1) S. Ambr. *De sacram.*, l. IV, c. VI. — S. Thomas, 3. p., q. 80, art. 10.

(2) S. Ambr. *De sacram.*, l. II, c. IV. — S. Thomas, 3. p., q. 79, art. 4.

(3) « Si les mondains vous demandent pourquoy vous communiez si souvent, dites-leur que c'est pour ap-

vous avez besoin de force, vous êtes maladives, donc vous avez besoin de préservatifs et de fortifiants. Que penseriez-vous d'une personne qui dirait : Je suis épuisée de fatigues, donc je ne prendrai plus de nourriture; j'ai le tempérament débilité,

prendre à aymer Dieu ; pour vous purifier de vos imperfections; pour vous délivrer de vos misères; pour vous consoler en vos afflictions; pour vous appuyer en vos faiblesses. Dites-leur que deux sortes de gens doivent souvent communier, les parfaicts, parce qu'estant bien disposez, ils auroyent grand tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection ; et les imparfaicts, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection. Les forts afin qu'ils ne deviennent foibles, et les foibles afin qu'ils deviennent forts : les malades afin d'estre gueris, les sains afin qu'ils ne tombent en maladie ; et que pour vous, comme imparfaicte, foible et malade, vous avez souvent besoin de communiquer avec vostre perfection, vostre force et vostre médecin. Dites-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines, doivent souvent communier, parce qu'ils en ont la commodité, et ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines, parce qu'ils en ont la nécessité, et que celui qui travaille beaucoup, et qui est chargé de peines, doit aussi manger les viandes solides, et souventes-fois. Dites-leur que vous recevez le sainct Sacrement pour apprendre à le bien recevoir : pour ce que l'on ne faict guère bien une action, à laquelle on ne s'exerce pas souvent. » (S. François de Sales. *Vie dévote*, 2. p., c. XXI, p. 490.)

c'est pourquoi je repousse tout ce qui pourrait me donner de la vigueur? Vous lui répondriez sans doute : Vraiment, votre logique est un peu à côté du vrai et du bon sens; vous posez des prémisses qui doivent amener des conséquences tout opposées. Vous êtes faible, prenez donc de la nourriture; vous péchez tous les jours, vous avez besoin que tous les jours ces péchés de faiblesse, d'infirmité, vous soient remis : et l'Eucharistie est comme une absolution perpétuelle de toutes ces fautes quotidiennes (1).

Saint Thomas dit « que la gloire et la bonté de Dieu consistent surtout dans les effusions de sa tendresse, et que, par conséquent, celui qui s'approche de ce divin sacrement procure la gloire de Dieu beaucoup plus que celui qui s'abstient (2). » — En effet, la

(1) Qui semper pecco, semper debeo habere medicinam. (S. Ambr., *ib.*)

(2) 4. sent., dist. 12, q. 3, art. 2, t. XII, p. 256.

gloire de Dieu consiste surtout dans l'effusion de sa bonté, et sa miséricorde a, en quelque sorte, besoin de nos misères pour se manifester ; par conséquent, celui qui pratique la communion fréquente et verse ses misères dans le sein de Dieu pour recevoir la grâce et le pardon, celui-là fournit à Dieu l'occasion plus fréquente de manifester l'attribut auquel il semble tenir davantage : il aide, en quelque sorte, le Seigneur en son œuvre de prédilection.

Le même docteur fait encore un autre raisonnement : « La communion fréquente est nécessaire pour réparer la déperdition de piété et de ferveur qui se fait au contact des choses de ce monde (1). » — En effet, la physique nous apprend qu'un corps chaud, placé dans l'air, perd continuellement sa chaleur ; et il arrive un moment où, si l'on ne renouvelle pas la provision, le

(1) *Ib.*, art. 1, sol. 1a, p. 253.

corps, après s'être refroidi graduellement, passe à l'état de complète congélation. Il en est de même de notre âme, et de l'âme la plus fervente, c'est-à-dire la plus remplie de chaleur divine : placée dans l'atmosphère de ce monde, elle se refroidirait aussi progressivement, et peu à peu elle passerait à l'état glacé. Elle a donc besoin de réparer souvent cette déperdition de chaleur; et il n'est pas de moyen meilleur et plus efficace que la divine Eucharistie (1).

Sainte Thérèse a des pensées analogues : « Chaque fois que nous nous disposons à recevoir Notre-Seigneur, il nous donne quelque grâce, et se communique à nous en diverses manières qui sont incompréhensibles. Il agit à la manière du feu. Vous êtes en hiver dans un appartement où il y a un grand feu : si vous vous en tenez éloignées, vous ne vous chaufferez guère... mais ap-

(1) Fit deperditio devotionis et fervoris... Unde oportet quod pluries deperdita restaurentur. (S. Thomas, *ib.*)

prochez, ce sera autre chose : vous sentirez toute sa bienfaisante action (1). »

Donc, Mesdames, s'éloigner de la sainte Eucharistie, sous prétexte qu'on est tiède et froid (2), c'est imiter une personne qui dirait : J'ai bien froid, aussi je m'éloigne du feu ; tandis que la raison et l'expérience devraient nous faire conclure : j'ai bien froid, c'est pourquoi je m'approche du foyer de chaleur. « Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, dit saint Jean Damascène, est un charbon ardent, *carbo ignitus* (3). »

On dit encore : je n'ai pas le temps, et mes nombreuses occupations m'empêchent de communier souvent. C'était la réponse des invités de l'Evangile; l'un disait : j'ai acheté une maison, et il faut que j'aille l'inspecter; l'autre : je viens de me marier, et

(1) *Chemin*, c. XXXVI, pp. 259-260, trad. Bouix.

(2) « La communion est la meilleure préparation à la communion. » (Taulère, *In festo sacr.*, serm. 3, p. 212.)

(3) Cité par S. Bonav., 4. sent., dis. 10, 1. p., art. 1, p. 221, t. IV.

j'ai tous les embarras du ménage. — Que penseriez-vous d'une personne qui dirait : je n'ai pas le temps de manger? Vous lui répondriez sans doute qu'elle doit le prendre, parce que c'est une affaire essentielle à la vie, et que, d'ailleurs, en fortifiant son corps par la nourriture, loin de perdre son temps, on en décuple la puissance. Le raisonnement est le même dans le cas présent; il s'agit de vos plus chers intérêts, de l'alimentation de votre âme, et toutes les considérations d'un ordre inférieur devraient s'effacer. — Et d'ailleurs, est-il bien sûr que vous n'ayez pas le temps? n'est-ce pas là plutôt un prétexte? Du temps? on en a, quand on veut. Du temps? on n'en manque jamais, quand on sait mettre de l'ordre dans sa vie. Du temps? comment peut-on dire qu'on n'en a pas, tandis que c'est de la monnaie que l'on jette avec une prodigalité excessive à tout venant et à toutes les heures du jour! Ah! si, dans la vie d'une

femme mondaine, on pouvait recueillir toutes les parcelles de temps perdu, il y en aurait peut-être assez pour tous les exercices de piété en usage dans les communautés, qui emploient une partie de la journée à chanter les louanges de Dieu. — Je pourrais encore ajouter que, comme tout est donné par surcroît à ceux qui aiment Dieu, la sainte communion multipliera pour vous les heures de la journée; elle décuplera cette somme d'argent que les Américains appellent le temps. Une personne qui communie souvent et qui a une piété éclairée, doit posséder en son intérieur un trésor de paix, de calme, de tranquillité et de mouvement régulier. Or, la paix, c'est l'ordre dans la tranquillité; une âme qui est ordonnée, qui se possède, qui agit dans cette tranquille possession de soi, que donne la paix du chrétien, fait plus de besogne en une heure, que d'autres en quatre. La régularité dans les pensées et les actes, c'est

l'unité placée en tête des zéros de la vie, et qui leur donne subitement une très-grande valeur (1).

Enfin, on ne veut pas communier souvent, pour éviter, dit-on, les critiques du monde, du mari, etc.

Mais, dites-moi, causons d'abord en famille et un peu intimement ; vous me permettrez bien cette liberté paternelle. Je pourrais dire à certaines personnes : peut-être que les jours de communion, en rentrant chez vous, vous prenez, en quelque sorte, des airs impossibles, vous êtes assez malgracieuses ; on dirait que vous avez la mission de donner des leçons à tout le monde, vous êtes moins affectueuses, moins appliquées à vos devoirs. Dans un excès de dévo-

(1) Si toutes les personnes qui communient souvent imitaient sainte Emilienne, on n'aurait plus d'objections à faire sur le manque de temps : « Elle se levait de grand matin ; c'était une abeille laborieuse qui travaillait en silence, *surgebat ipsa die (communionis) valde tempestive, apis argumentosa silenter.* » (Bolland., 19 mai, *vita S. Humilianæ*, n. 32, t. XVII, p. 393.)

tion mal entendue, vous semblez dire, ou, du moins, insinuer par votre conduite, que les choses de la terre ne vous regardent plus, que vous êtes chargées uniquement des intérêts du Père céleste, et ces intérêts, vous les entendez à votre façon. Vous êtes bizarres, singulières, susceptibles. Au lieu de revenir de la table sainte avec une provision de douceur, de charité, de condescendance, vous ressemblez presque à un de ces instruments de physique, qu'on appelle la machine électrique, et qu'on ne peut pas approcher, quand elle est chargée, sans qu'il s'en dégage une vive étincelle, qui nous donne un désagréable soubresaut. Ainsi vous paraissez chargées, à dose assez forte, d'électricité de mauvaise humeur, d'irritation, de caprice, d'amertume. Ne serais-je point, hélas! un peintre trop fidèle? Alors je serais presque tenté de prendre la défense de votre mari et de votre entourage: ils ont vraiment raison de n'être

pas satisfaits, et les communions, ainsi entendues, ne sont point du tout conformes à l'esprit de l'Eglise.

Mais si, chaque fois que vous communiez, la sainte Eucharistie produisait au moins une partie des effets qui en sont la conséquence naturelle; si, en revenant de la table sainte, vous étiez pleines de bonté, de douceur; si vous apparaissiez comme un ange du ciel, comme l'ange Raphaël, rendant les plus tendres services de la charité à tous ceux qui vous entourent; si vous étiez pleines de patience au milieu des contradictions de la vie, si vous supportiez avec condescendance les défauts, les mécontentements, les mauvaises humeurs; si vous vous montriez calmes, raisonnables en tout, pleines de jugement pratique, ayant cet esprit de conciliation qui évite les extrêmes, qui rapproche en usant de voies tempérées; alors soyez sûres, qu'à moins de caractères exceptionnels, soyez sûres

que vos maris, que votre famille, que le monde ne trouveraient pas à redire à vos fréquentes communions. Votre mari, en particulier, pour peu qu'il eût de bon sens, dirait : Vraiment, je voudrais que ma femme pût communier tous les jours ; car, les jours de ses communions, je la trouve meilleure, plus dévouée, plus affectueuse, plus patiente, plus attentive à tous ses devoirs : tout va dans mon intérieur comme sur des roulettes de soie, j'aurais vraiment mauvaise grâce et mauvais goût de me plaindre (1).

(1) «... Un riche négociant de Paris, profondément indifférent en religion et fort hostile à toute pratique de piété, étant devenu veuf, il y a quelques années, mit ses deux filles dans un excellent pensionnat où elles reçurent une forte éducation chrétienne. Dès que sa fille aînée eut atteint l'âge de seize ans, il la rappela chez lui pour conduire sa maison. Cette jeune personne, aussi ferme que pieuse, n'interrompit aucune de ses habitudes chrétiennes ; mais elle fut obligée de se cacher avec soin pour ne point irriter son père. Celui-ci la surprit cependant un matin revenant de la messe avec sa femme de chambre et n'ayant pas encore déjeûné. Se doutant de quelque chose, il lui demanda si elle avait communié.

Ah ! si toutes les personnes qui communient fréquemment, pratiquaient ces maximes de saint François de Sales : Après la communion, « faites que le Sauveur soit le beau et suave bouquet de votre cœur, en sorte que quiconque vous approche, sente que vous en êtes parfumée (1) : » si toutes les personnes pieuses entendaient ainsi l'usage de l'Eucharistie, il y aurait dans le monde beaucoup moins de préjugés contre

« Oui, mon père, répondit sans hésiter la jeune fille, et j'ai beaucoup prié pour vous. — Et communies-tu souvent ? ajouta le père avec aigreur. — Oui, mon père ; j'ai ce bonheur souvent et très-souvent. C'est là que je puise la force de remplir tous mes devoirs, et en particulier d'être pour vous ce que je dois être. » Le père se tut un instant et baissa la tête. Lorsqu'il la releva, ses yeux étaient pleins de larmes ; et en embrassant sa fille, non moins émue que lui, il lui dit à demi-voix : « Mon enfant, que je suis heureux d'avoir une fille comme toi ! »

« Depuis ce jour une métamorphose complète s'est opérée dans les idées et dans la manière d'être de ce négociant, et s'il manque quelque chose encore à une conversion entière, tout annonce qu'elle est sur le point de s'accomplir. » (Mgr de Ségur, *La très-sainte communion*, pp. 35-36.)

(1) *Opusc.*, *avis et résol.*, t. II, p. 667, demande XXIV.

la fréquente communion. Saint François de Sales dit encore qu'après la communion, il faut avoir « Jésus-Christ au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles et aux pieds (1). » Que veulent dire ces paroles, sinon que la vérité, la justice, la sagesse, la bonté, la tendre charité devraient envahir complétement les pensées, les sentiments, les paroles de ceux qui ont communié ? Malheureusement, combien de ces habituées de la table sainte, qui, dans leurs pensées, leurs sentiments, leurs paroles, et tous les détails de leur vie, ont tous les défauts de la mère Ève, et à une assez forte dose (2).

(1) *Ib.*, demande XIII, pp. 664-665.

(2) « Ceux qui font bonne digestion spirituelle ressentent que Jésus-Christ, qui est leur viande, s'épanche et communique à toutes les parties de leur âme et de leur corps. Ils ont Jésus-Christ au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles, aux pieds. Mais ce Sauveur, que fait-il partout par là ? Il redresse tout, il purifie tout, il mortifie tout, il vivifie tout : il aime dans le cœur, il entend au cerveau, il anime dans la poitrine, il voit aux yeux, il parle en la langue et

Je crois donc, Mesdames, qu'une partie des objections que le monde fait contre la communion fréquente, tient aux défauts des personnes qui communient souvent.

Ecoutons saint François de Sales : « Si vous êtes bien prudente, il n'y a ni mère, ni femme, ni mari, ni père, qui vous empêche de communier souvent ; car, puisque le jour de votre communion, vous ne laisserez pas d'avoir le soin qui est convenable à votre condition, que vous en serez plus douce et plus gracieuse en leur endroit, et que vous ne leur refuserez nulle sorte de devoirs, il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent vous détourner de cet exercice, qui ne leur apportera aucune incommodité, sinon qu'ils fussent d'un esprit extrêmement coquilleux et déraisonnable.... C'est pour-

ainsi des autres. Il fait tout en tout. Et lors nous vivons, non point nous-mêmes, mais Jésus-Christ vit en nous. » (S. François de Sales, lettre 130, p. 147, t. III.)

quoi j'ai dit que la fréquente communion ne donnait nulle sorte d'incommodité, ni aux pères, ni aux femmes, ni aux maris, pourvu que l'âme qui communie soit prudente et discrète (1). » Remarquez, Mesdames, ces dernières paroles : « *Pourvu que l'âme qui communie soit prudente et discrète* : » mais la prudence et la discrétion ne sont pas toujours aussi communes qu'elles devraient l'être pour l'honneur de la religion.

Lorsque sainte de Chantal se mit sous la direction de saint François de Sales, ses domestiques avaient coutume de dire que l'ancien directeur de Madame ne la faisait prier qu'une ou deux fois par jour, et que tout le monde en était incommodé ; tandis que son directeur actuel la faisait prier

(1) Pour les cas exceptionnels, où il serait bon, dans l'intérêt de la paix domestique, de diminuer le nombre de ses communions, V. S. François de Sales, *Vie dévote*, 2. p., c. XX. — *Avis et résolutions*, demande XX, t. II, pp. 666-667.

toute la journée, sans que personne en souffrît (1).

. Permettez-moi, Mesdames, de terminer par quelques lignes que j'ai écrites ailleurs : « Dans le monde, on croit assez généralement qu'un homme qui communie souvent; je dis un homme, car on veut bien encore accorder ce privilége à quelques femmes ; on croit donc qu'un homme qui communie souvent doit être un cerveau un peu dérangé, au moins un caractère singulier et bizarre. Je ne veux point nier les abus qui ont pu donner lieu à ces convictions ; la religion est la première obligée de tolérer les folies humaines, et elles sont assez nombreuses. Mais la communion fréquente peut parfaitement s'allier avec une profonde sagesse de conduite, avec un tact supérieur, et une grande distinction dans l'intelligence. Non-seulement elle peut s'allier avec ces

(1) Le P. Faber, *Progrès*. p. 106, trad., p. 90, texte anglais.

excellentes qualités, mais, par elle-même, elle tend à ce but, elle cherche à le réaliser, autant que les têtes humaines peuvent le supporter: mais, malheureusement, la tâche pratique n'est pas facile, et il y aurait vraiment souveraine injustice à rendre la religion responsable des faiblesses et des étrangetés dont elle est la première à gémir.

« Nous avons, dit saint Chrysostome, un délicieux calice pour nous enivrer ; mais ce calice produit la sagesse, et non la faiblesse du cerveau....., c'est un nouveau genre d'ivresse qui nous donne de la force, de la vigueur, de l'énergie. Elle ne trouble point les idées, mais elle est un trésor de sages pensées (1). »

« Le Verbe, dit saint Ambroise, a versé son sang dans la coupe divine, afin de vivifier les régions de notre âme qui sont privées de sagesse, et de les rendre raisonna-

(1) *De resurr.*, n. 2, t. II, p. 521, éd. Gaume.

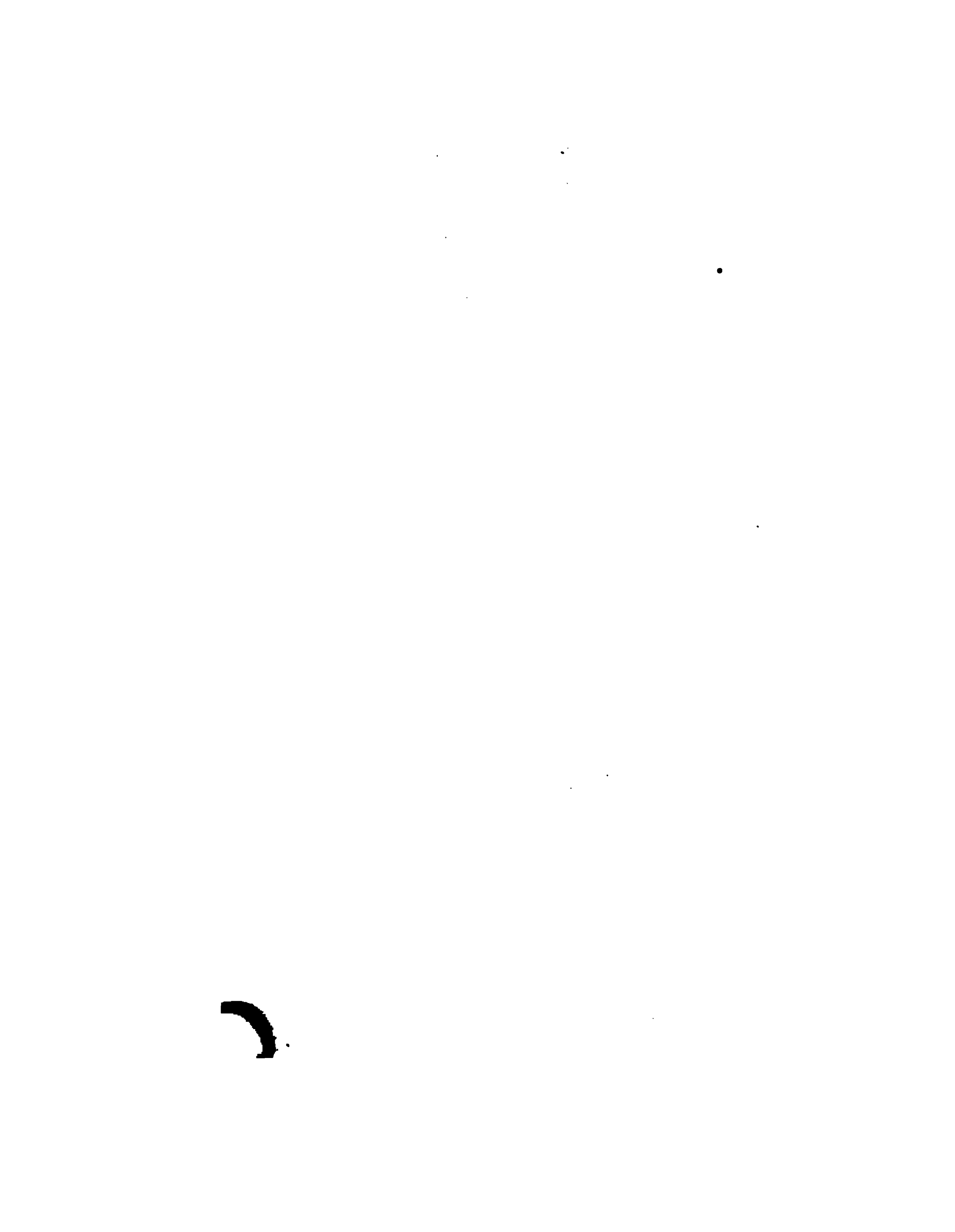
bles.... et son but est de répandre en nous comme la substance et les parties vitales de la sagesse (1). »

— « Tel devrait être le résultat de chaque communion, et je ne vois pas ce que la raison humaine aurait à y perdre. Un homme qui communierait souvent devrait, en tenant compte de la différence des natures, être meilleur, plus aimable, plus gracieux, plus intelligent, plus appliqué à ses devoirs, que ceux qui ne communient pas (2). »

C'est la grâce que je souhaite à toutes les Dames de miséricorde.

(1) *Epist.* 65, n. 5-6, t. III, pp. 1223-1224, éd. Migne.

(2) *De l'Eucharistie*, 2e édition, 4e confér., pp. 354-356.



SEPTIÈME CONFÉRENCE

Ecce sto ad ostium et pulso : si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo et ipse mecum. (Apoc., III, 20.)

Je me tiens à la porte et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai en lui, je ferai un festin avec lui, et lui avec moi.

MESDAMES,

Voilà une parole étrange ! Dieu est à la ›rte de notre cœur et il frappe. Evidem-ent, c'est un ami qui veut entrer : car il appe, et, si on lui ouvre la porte, il entre ›mme un convive qui vient recevoir et ›nner ; il veut faire un festin avec nous, il veut que nous en fassions un avec i (1).

(1) Cænabo cum illo et ipse mecum.

Il serait difficile d'entendre ces paroles de la communion sacramentelle ; car le texte semble indiquer un festin qui peut se renouveler à chaque instant et à toutes les heures du jour. Il peut se renouveler toutes les fois que Dieu frappe à la porte de notre cœur : or il frappe à toutes les heures, et le jour et la nuit, puisque sa communication avec les âmes est incessante.

En méditant ces paroles du disciple bien-armé, il m'a semblé que le vrai commentaire s'en trouve dans cette bien heureuse pratique, que les saints docteurs appellent la communion spirituelle. Que ce soit là le sujet de cet entretien.

Avant de commencer, je crois utile de faire deux observations préliminaires.

Après tout ce que nous avons dit, il est au moins superflu de prouver la nécessité



de la communion sacramentelle. Il existe un précepte très-probablement divin, et au moins certainement ecclésiastique, de recevoir la sainte Eucharistie (1). Ce précepte, d'après la détermination de l'Église, oblige au moins une fois tous les ans, et aussi à cette heure suprême, où l'âme a besoin de recevoir le viatique de la vie éternelle. — Tout ce que nous dirons sur la communion spirituelle ne devra donc, en aucune manière, nous éloigner de la communion sacramentelle, qui est le moyen ordinaire établi par le Christ pour augmenter son union avec les âmes, et développer en nous ce sens divin, qui facilite l'union perpétuelle avec Dieu (2).

(1) L'opinion la plus commune parmi les théologiens est qu'il existe un précepte divin. (V. Suarez in 3 part., q. 80, art. 11, disp. LXIX, sect. 10, t. XXI, p. 524 et seq., éd. Vivès. — De Lugo. *de Eucharist.*, disp. XVI, § 1. Cursus complet. Théol., t. XXIII, p. 630 et seq. — Vasquez, *de Euchar.*, disp. CCXIII. — Ces auteurs indiquent les autorités pour et contre. — S. Bonaventure semble croire qu'il n'y a qu'un précepte ecclésiastique. (4 sent., dist. XII, 2. pars, art. 2, p. 302.)

(2) « Il est évident que se contenter de communier spi-

En second lieu, nos paroles ne porteront aucune atteinte à la vérité du sacrement et de la présence réelle. Dans le cercle immense des vérités éternelles, il y a des sphères différentes, des orbes lumineux superposés, dont les premiers ne détruisent pas les autres. L'âme intelligente admet tous ces cercles de clartés, elle les embrasse dans un regard plein d'admiration, et les adore dans une extase d'amour.

Cela posé, venons au but de cet entretien.

Saint Thomas distingue deux espèces de communion spirituelle ; la communion spirituelle au sacrement, et la communion spirituelle au Christ, sans la pensée du sacrement. Développons ces deux idées fécondes, et surtout la dernière, qui est la moins connue, et cependant c'est celle que

rituellement, tandis qu'on pourrait se disposer à la faire aussi sacramentellement, c'est se priver soi-même des faveurs les plus précieuses. » (*Catéch. du concile de Trente*, 2. p., *de l'Euch.*, n. 57, al. 55.)

les Pères de l'Eglise ont spécialement célébrée.

La communion spirituelle au sacrement existe, lorsque, ne pouvant recevoir réellement la divine Eucharistie, nous désirons y participer, et que nous nous portons vers elle avec un sentiment de foi et d'amour. Nous ne pouvons pas ordinairement recevoir tous les jours la divine Eucharistie, et même, chez les personnes qui communient tous les jours, le corps de Jésus-Christ ne séjourne en elles que pendant quelques minutes, jusqu'à l'altération des saintes espèces. Mais, pour la communion spirituelle, nous pouvons la pratiquer, non-seulement tous les jours, mais à toutes les heures du jour. Nous pouvons continuellement désirer recevoir le pain de vie. nous abreuver à la coupe de l'immortalité Ce pieux exercice peut s'entremêler au milieu de toutes les occupations ; un soupir de cœur, une aspiration de l'âme, et le

Christ entre en nous, ou plutôt il ne fait que renouveler par de perpétuelles effusions l'acte de sa présence, car il habite continuellement en nous (1). Cette communion spirituelle peut nous procurer les mêmes grâces que la communion sacramentelle, et même des grâces supérieures, si notre amour est plus ardent (2). Lorsque nous ne pouvons

(1) Mansionem apud eum faciemus. (Joan., XIV, 23.)

(2) « Si quelqu'un ne peut pas communier selon son désir, qu'il ne se trouble point, et qu'il soit bien convaincu qu'il recevra le Christ spirituellement, et peut-être avec des fruits beaucoup plus abondants que s'il communiait sacramentellement... et cette communion spirituelle peut se renouveler cent fois par jour et partout. » (Taulère, *in festo sacram.* S. 2 et 4, pp. 206, 207, 213, éd. de Cologne, 1548.)

En soi, et *toutes choses égales d'ailleurs*, il est certain que la communion sacramentelle opère plus pleinement l'effet du Sacrement, comme dit S. Thomas (3. p., q. 80, art. 1, ad 3um) *plenius inducit Sacramenti effectum.* — D'autre part, il est incontestable que, si celui qui communie seulement d'une manière spirituelle, a plus de ferveur et d'amour que celui qui communie sacramentellement, il reçoit plus de grâces. Aussi nous lisons dans les révélations de Ste Brigitte que celui qui, ne pouvant s'approcher de la Table-Sainte, communie d'une manière spirituelle avec un cœur enflammé d'amour et de désir, obtient une grâce beaucoup plus efficace, que celui

communier sacramentellement, nous trouvons dans cette pratique une abondante et facile compensation. Alors la vie devient le commencement du ciel, et l'initiation incessante aux joies de l'éternité. La communion sacramentelle met le feu dans le cœur, et, quand les saintes espèces sont consumées, la flamme d'amour reste, elle brûle toutes les puissances intérieures, elle en fait un holocauste perpétuel. La communion suivante renouvelle la provision du feu céleste, et la vie se change en une douce et intime combustion. « Ceux, dit un saint docteur, qui mangent spirituellement la vertu de la chair et du sang du Christ, reçoivent et mangent réellement, parce qu'ils reçoivent tous les jours l'efficacité du corps du Christ (1). »

qui recevrait le Sacrement avec moins d'amour, *multo effectuosiorem fructum consequitur*. (Cité par Amort, *de Revelat*, pp. 82-83.)

(1) S. Ambroise, cité par Albert-le-Grand. *De sacram. alt.*, c. XIX, inter opusc. S. Thomæ.

— « Excitez, dit Bossuet, excitez votre cœur à recevoir Dieu chez vous d'une façon toute spirituelle ; après, vous l'adorerez profondément, et produirez des actes d'une vive foi de la présence sacramentelle de votre Dieu, avec lequel vous unirez les puissances de votre âme le plus intimement que vous pourrez ; et vous vous abandonnerez tout à lui, pour qu'il prenne une pleine possession de votre cœur, et qu'il en dirige tous les mouvements. Vous veillerez avec soin sur vous-même, pour vous conserver dans cette union avec le divin Epoux ; et vous entretiendrez Jésus aussi familièrement, que si vous aviez reçu les saintes espèces. Ainsi vous pourrez, durant tout le jour, manger spirituellement Jésus, vous unissant intimement à lui avec de profonds actes d'adoration (1). » Et ailleurs, répondant à une sorte de scrupule, le grand

(1) *Exercice de la sainte messe*, t. III, p. 506.

Evêque écrit à une de ses filles spirituelles : « Gardez-vous bien de craindre jamais que vous puissiez offenser Dieu en communiant spirituellement ; puisque la communion spirituelle ne se fait que par une foi vive et un désir ardent, qui enferme la volonté de toutes les dispositions que Dieu veut (1). » Ailleurs encore, pour nous faire compren dre toute l'excellence de la communion spirituelle, il ajoute : « Le parfait exercice de l'amour, c'est de désirer sans cesse de recevoir Jésus-Christ (2). »

« La communion spirituelle au Christ, dit saint Thomas, a lieu dans tout acte de foi et de charité, alors même qu'on ne pense pas au sacrement (3), car on peut être incorporé

(1) *Lettres de piété et de direction*, lettre 122, t. XI, p. 378.

(2) *Médit. sur l'Evang.*, serm. sur la mont., 25[e] jour, p. 43.

(3) Spiritualiter Christum manducare, est Christo incorporari, quod per fidem et caritatem contingit... Manducat spiritualiter Christum, qui fidem et caritatem ad ipsum habet, sine ordine ad hoc sacramen-

spirituellement au Christ sans la participation au sacrement (1). »

Il me semble, Mesdames, que ces paroles nous introduisent dans l'Océan de la grande vie spirituelle, où les horizons se prolongent indéfiniment. Étudions les principaux, à la lumière admirable de la tradition catholique.

La contemplation de toute vérité religieuse, toute pensée divine est, en un sens, une vraie communion : car alors, cette vérité que nous méditons entre en nous, elle se mêle à nos pensées, à nos sentiments, à nos résolutions, comme la nourriture à notre sang. C'est un banquet eucharistique sous une autre forme : car le Christ est la

tum. (4. dist. IX, art. 2, solut. 4, q. 1, t, XII, p. 176. V. aussi p. 177.)

(1) Incorporatio spiritualis ad Christum potest esse sine manducatione sacramenti. (*Ib.*, art. 1, solut. 2, p. 173. — Potest aliquis in Christum mutari et ei incorporari voto mentis, etiam sine hujus sacramenti perceptione. (3. p., q. 73, art. 3, ad 2um. — V. encore q. 80 art. 11.)

vérité, il est toute vérité qui peut se concevoir et s'exprimer dans l'ordre divin. De là cette belle parole d'Albert-le-Grand : « méditer sur la Passion du Christ, c'est boire son sang (1). » — « Le banquet de l'intuition, dit saint Denis, nourrit et divinise l'âme contemplative (2). » — Il y a plus, selon la belle et lumineuse doctrine de saint Augustin, tout acte intellectuel, toute méditation du vrai, même dans l'ordre naturel, est comme une manducation de Dieu : « C'est le Verbe de Dieu, qui nourrit continuellement toute âme raisonnable ; c'est sa nourriture substantielle et permanente (3), » et ailleurs : « La vérité est notre

(1) Boni christiani de vulnerum Christi meditatione sanguinem ejus solent bibere. (*De sacram. alt.*, c. XXXII.)

(2) Fruitio intuitionis, quæ omnem sui contemplatorem spiritali modo reficit deificat que. (*De cœl. hier.*, c. I, n. 3, p. 375). — Il est, dit Origène, un pain substantiel, qui convient parfaitement à la nature raisonnable, c'est le Verbe de Dieu. (*De orat.*, n. 26, t. I, pp. 506, 514, 515, éd. Migne.)

3) Verbum Dei quo rationales omnes mentes sine defectu pascuntur, cibus reficiens et integer permanens.» (Serm. 142, n. 7, t. V, p. 992.)

aliment et notre breuvage (1). » C'est donc une Eucharistie !

La méditation de la parole de Dieu est aussi une communion (2).

Qu'est-ce que l'Écriture sainte ? c'est une sorte d'Incarnation permanente du Verbe caché sous la lettre, et qui attend que nous nous l'assimilions par la pensée réfléchie (3).

« Le corps du Christ, que nous mangeons, dit un pieux évêque du VIII[e] siècle, ce n'est pas seulement le pain et le vin qui sont offerts sur l'autel ; mais l'Évangile lui-même est le corps du Christ, et, lorsque nous lisons et que nous comprenons l'Évangile, nous mangeons le pain céleste. Jésus-Christ a dit : Celui qui ne mange pas ma chair et

(1) Irrigamur pascimurque veritate. (*De lib. arbit.*, l. II, n. 35, t. I, p. 978.)

(2) Christum edimus, quando verbum Dei audiendo, in novæ vitæ conversationem transimus. (Hugues de S. Victor, *in Threnos*, t. I, p. 289.)

(3) Semper in Scripturis Verbum caro fit, ut habitet in nobis. (Origine, *Philoc.*, c. XV, p. 47.)

ne boit pas mon sang, n'aura pas la vie en lui. Ces paroles ont, sans doute, un sens spirituel : cependant on peut leur donner un sens, pour ainsi dire, littéral, en disant que le corps et le sang du Christ, c'est la parole des Écritures : lorsque nous la lisons, nous mangeons la chair du Christ et nous buvons son sang (1). »

Quand le Verbe s'est fait chair, l'humanité était comme le vêtement que tout le monde voyait, mais la Divinité qui se cachait sous ce transparent, n'était aperçue que d'un petit nombre d'âmes choisies. « De même, dit Origène, la lettre de l'Écriture est comme la chair du Verbe et le vêtement de la Divinité. Heureux les regards qui découvrent l'Esprit de Dieu intérieurement caché sous le voile de la lettre (2). » Lorsque nous méditons la parole de Dieu,

(1) Heter. ad Elip., l. I, Ep. LXXXVII, p. 947, c. XCVII, pp. 953-954. *Patrol. latine de Migne*, t. XCVI.

(2) *In Levit* hom. 1, p. 405, t. II.

lorsque nous en creusons le sens divin, que nous en pénétrons la moelle substantielle, il s'opère en nous un véritable mystère eucharistique ; c'est le Verbe qui entre en nous, qui alimente notre intelligence, réchauffe notre cœur, renouvelle notre vie et nous transforme en lui. Alors on comprend cette parole de saint Ambroise : « Il y a une manne parfaite, c'est le pain né de la Vierge et dont parle l'Évangile ; mais il y a aussi une manne spirituelle : c'est une pluie de sagesse invisible qui arrose les âmes justes et que savoure le palais intérieur. Celui qui comprend cette infusion de la divine sagesse, vit toujours dans la joie, il ne demande pas d'autre nourriture..... Cet aliment entretient l'âme du sage, il l'éclaire, il la remplit de suavités et de splendides lumières, c'est comme un miel divin composé du parfum des vertus et des paroles de la sagesse (1). »

(1) *Epist.* 64, n. 1-2, t. III, pp 1219-1220.

Je pourrais, Mesdames, multiplier ces citations (1) : mais cela suffit pour vous faire admirer les larges proportions que prend le mystère eucharistique à la lumière de la Tradition (2): « C'est ainsi, s'écrie saint

(1) V. d'autres passages cités dans *le Christ de la tradition*, 4e conférence, et dans l'*Eucharistie*, 1re conféférence.

(2) « O mon Dieu, disait un illustre cardinal, ma vie, dans sa partie intellectuelle et morale, a besoin d'être refaite par vous, qui êtes la vie souveraine; mais qui peut refaire la vie de l'être raisonnable, sinon une nourriture immatérielle, c'est-à-dire votre sagesse incorruptible, votre verbe créateur? C'est votre verbe, raison infinie, qui m'a donné la raison : c'est donc lui seul qui peut la préserver de la corruption. Lorsque j'entends votre sagesse me parler en moi-même, ô mon Dieu, et que je me retourne vers elle, pour entendre et voir votre verbe, alors je reçois comme aliment votre sagesse vivifiante. Car, entendre votre sagesse qui parle à l'intérieur, qu'est-ce autre chose, sinon recevoir en soi la fontaine de vie, avec le goût d'une douceur inexprimable?... Et c'est vous, ô mon Dieu, qui par votre sagesse parlez à tous les êtres, afin qu'ils vivent. C'est un seul verbe qui parle à tous, et qui convie tous les êtres à la société de la sagesse éternelle. » (Le cardinal Cusa, *Excit.*, l. VI, p. 533.)

S. Augustin enseigne la même doctrine : « Le pain, c'est la parole de Dieu, qui est inséparable de l'âme juste... Ce pain de la parole, on peut le manger le jour et la nuit. Quand on écoute ou qu'on lit, c'est la parole

Cyrille, que, dans un sens élevé et mystérieux, toute âme raisonnable fait le Christ sa nourriture (1). » — C'est ainsi, dit Origène, que le juste, toujours et sans interruption, mange le pain divin, se remplit l'âme, se sature de la nourriture céleste, qui est le Verbe de Dieu et sa sagesse (2). » C'est ainsi que, plus elle prend cette nourriture céleste, plus elle reçoit de croissance; car, plus la faim du Verbe augmente, plus on le mange avec avidité, plus il se communique avec surabondance (3). »

Avançons encore dans l'intelligence de ces mystères.

Tout acte d'amour divin est une communion (4). — L'amour surtout est une perpétuelle communion; car l'amour est la

divine qui devient notre nourriture. » (*In psalm.* XXXVI, n. 5, t. IV, p. 404.)

(1) *In Genes. Glaph.*, l. VII, t. II, p. 370.

(2) *In Levit.*, hom. 16, n. 5, t. II, p. 569.

(3) *In Num.*, hom. 11, n. 6, t. II, p. 652.

(4) Christum edimus, quando Christum diligimus. (Hugues de S. Victor, lieu cité.)

possession du Verbe dans la lumière de la grâce; à chaque acte d'amour, l'âme reçoit Dieu et se transforme en lui. Alors vraiment la vie devient une Eucharistie perpétuelle: l'âme vit de Dieu, elle respire en lui, et, si les pulsations de cette vie divine pouvaient s'apercevoir et se compter comme celles du corps, on verrait très-clairement que Dieu en est le centre comme le point de départ, et qu'elles sont aussi ardentes que douces et calmes. Alors l'âme peut s'écrier avec saint Ambroise: « En moi vit le Christ, c'est-à-dire le pain vivant descendu du ciel; en moi vit la sagesse, en moi vit la grâce, en moi vivent la justice et la résurrection (1). »

Saint Vincent de Paul a proféré sur ce sujet des paroles très-remarquables, et qui trouvent ici leur place naturelle et comme nécessaire: « Notre-Seigneur est une com-

(1) *De parad.*, n. 76, t. I. p. 314.

munion continuelle aux âmes vertueuses qui se tiennent fidèlement et constamment unies à sa très-sainte volonté, et qui ont un même vouloir et un même non-vouloir avec lui (1). » Et longtemps avant lui, un saint Evêque d'Orient avait dit : « Tant que nous n'avons pas trouvé le chemin de l'amour, nous travaillons une terre remplie d'épines, nous semons et nous moissonnons entre les épines, alors même que notre semence serait une semence de justice ; et ces épines nous blessent à chaque heure. Alors même que nous nous sanctifions, c'est à la sueur de notre visage. Mais lorsque nous avons trouvé la voie de l'amour, nous nous nourrissons du pain céleste, et nous nous fortifions sans peine et sans labeur. Ce pain céleste, c'est le Christ qui est descendu du ciel et a donné la vie au monde. C'est la nourriture des anges ; et celui qui a trouvé l'amour,

(1) V. Abelly, *Vie de S. Vincent*, l. III, c. v, t. II. p. 180.

mange le Christ à chaque heure et devient immortel (1). »

Quelle douce et facile manière d'entendre la communion ! Vraiment, Mesdames, il n'y a rien d'aimable et de gracieux comme l'enseignement de ces bons saints où respire l'esprit de Dieu.

Enfin nous communions (2), lorsque

(1) Qui charitatem invenit, Christum manducat in unaquaque hora et fit immortalis (S. Isaacus, episc. niniv. *De contemp mundi*, c. XLVIII, Patrol. grecque, t. LXXXLI, 1. pars, p. 875.)

(2) Chaque acte de foi est une conception du Christ; chaque bonne parole est un enfantement du Christ, *qui corde credit ad justitiam, concipit Christum; qui ore confitetur ad salutem, parit Christum... si verbi ejus memineritis, sicut meminisse debetis, estis etiam vos matres ejus* (*Christi*). Aug., serm. 191, 192, pp. 1298, 1299, éd. Gaume.)

« Vous mangez, lorsque vous apprenez... Vous mangez, quand vous écoutez, *manducas, cum discis... manducas, cum audis.* (Aug., in ps. CXLIV, n. 9, p. 2301.)

« Quelque particulière et quelque inouïe qu'ait été cette vie de Marie, c'est un type magnifique de toute vie chrétienne. Jésus est en chacun de nous par son essence, par sa présence et par sa puissance ; et il concourt intérieurement et de la manière la plus intime à toutes les pensées de notre intelligence, de même qu'à toutes les action de notre corps... De sorte que l'âme de celui qui

nous imitons le Christ et que nous faisons le bien (1). Oui, Mesdames, chaque acte de vertu est une communion à Dieu, c'est une participation à sa vérité, à sa justice, à sa sagesse ; et la communion sacramentelle n'a même d'autre but que d'amener la participation à la lumière et à la vertu de Dieu. « Les fidèles reçoivent le Christ dans le sacrement, dit saint Anselme ; mais ils le reçoivent aussi d'une manière spéciale, lorsqu'ils se rendent conformes au Christ par l'innocence de leur vie, et qu'ils font des progrès dans la vertu (2). » Avant saint Anselme, un de ses plus glorieux prédécesseurs sur le siége de Cantorbéry avait dit : « On reçoit la chair du Christ dans l'Eucharistie, mais, dans un autre sens, on

est en état de grâce est un perpétuel sein de Marie, un Bethléem intérieur sans fin. »

(Le P. Faber, *Bethléem, le Sein de Marie*, p. 106, texte anglais, t. I, p. 152, traduction.)

(1) Christum edimus, quando Christum imitamur. (Hugues de S. Victor, lieu cité.)

(2) *Epist.* 107, t. II, p. 256, éd. Migne.)

mange le Christ tout entier (1), lorsqu'on désire la vie éternelle, qui n'est autre chose que le Christ, lorsqu'on médite sa loi, lorsqu'on aime ses frères, lorsqu'on pense au Christ souffrant : ces deux manières de manger le Christ sont utiles et nécessaires (2). »

Le P. Faber applique très-justement cette doctrine à tous les moindres détails de la vie, lorsqu'il dit : « La parole qui passe, le travail qui s'accomplit, un mouvement des lèvres, un clin d'œil, un geste de la main, nous permettent de glorifier Dieu en un instant et d'une manière continue, parce qu'il est toujours près de nous. Le temps ne se passe point à de vaines recherches, et nos peines ne se perdent point en calculs stériles : tous les petits détails de la vie privée sont *autant de sacrements*, *autant de présen-*

(1) Totus Christus.
(2) Utraque comestio necessaria, utraque fructuosa. (Lanfranc, *Lib. de corp. et sang. Dom.*, c. XV, *Patrol.*, t. CL, p. 425.)

ces réelles, car Dieu est au fond de chacun d'eux (1). » Remarquez, Mesdames, ces paroles, que les moindres détails de la vie sont *autant de sacrements, autant de présences réelles*. La raison qu'en donne le P. Faber est profondément théologique : « Dieu, dit-il, est au fond de chacun d'eux. » Or, qu'est-ce qui constitue essentiellement l'Eucharistie, sinon la présence de Dieu ? — Ailleurs, il ajoute que tout faire pour plaire à Dieu, c'est en quelque sorte dire la sainte messe toute la journée : « cette dévotion de dire la messe, pour ainsi dire, à chaque instant de la journée, à l'aide de nos actions, est éminemment catholique..... chacune de nos actions est une hostie, un encens, un sacrifice, pendant tout le cours de la journée, si nous désirons seulement qu'il en soit ainsi (2). »

(1) *Le Saint-Sacrement*, l. II, p. 235, t. I.
(2) *Tout pour Jésus*, l. VI, pp. 173, 174, texte anglais.

Combien, Mesdames, cette manière de comprendre l'Eucharistie est belle, large et glorieuse, en même temps que conforme à la vraie doctrine (1)! Alors vraiment la vie est comme environnée d'une immense maille Eucharistique, où l'âme se meut avec bonheur, où elle est heureuse et pleine d'amour,

(1) « O Sauveur... vous êtes avec nous, non-seulement sur cet autel sensible, où vous appelez tous vos enfants à manger le pain descendu du ciel; mais vous êtes encore au-dedans de nous, sur cet autel invisible, dans cette Eglise et ce sanctuaire inaccessible de nos âmes, où se fait l'adoration en esprit et en vérité. Là, vous sont offertes les pures victimes; là, sont égorgés les désirs propres, les retours sur nous-mêmes, et tous les goûts de l'amour-propre. Là, nous mangeons le pain de vie; là, nous sommes nourris de la pure substance de l'éternelle vérité; là, le Verbe fait chair se donne à nous comme notre verbe intérieur, comme notre parole, notre sagesse, notre vie, notre être, notre tout. C'est la pure foi et le pur amour qui se nourrissent de la pure vérité de Dieu fait une même chose avec nous... O ciel! pendant qu'il plaît à Dieu de me tenir hors de vous dans ce lieu d'exil, je ne vais point vous chercher plus loin et je vous trouve sur la terre. Je ne connais, ni ne veux connaître d'autre ciel que mon Dieu, et mon Dieu est avec moi au milieu de cette vallée de larmes; je le porte, je le glorifie en mon cœur : il vit en moi. Ce n'est pas moi qui vis. » (Fénelon, *Manuel de piété* pour le jour de l'Ascension, t. VI, pp. 466-467, éd. Dupanloup.)

où tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle médite est une communion véritable. Alors, elle porte en elle son autel, où elle offre les saints mystères à toutes les heures du jour; chacune de ses paroles, chacun de ses actes est un sacrifice Eucharistique. Tous les jours et à chaque heure du jour, elle est nourrie de la pure substance de la Vérité, de la Sagesse et de l'Amour infinis. Voilà la vraie vie chrétienne; une fois engagé dans cette voie, on fait des pas de géant dans le chemin de la perfection (1). Notre vie alors peut être cachée, obscure, inconnue des hommes; tant mieux en un sens, car le regard de l'homme flétrit trop souvent ce qu'il touche, et son souffle ternit ce qu'il atteint. Mais cette vie est lumineuse et pleine de gloire devant Dieu; alors se réalise le miracle eucharistique annoncé par un savant et pieux cardinal : « De

(1) Exultavit ut gigas ad currendam viam. (Ps. XVIII,

même que le pain se change en la substance du corps de Jésus-Christ, et qu'il ne reste de l'aliment matériel que les accidents, de même la nature humaine devrait tous les jours, en chaque chrétien, par la vertu du sacrement, se changer au Christ, de manière qu'il ne restât plus de l'humanité que les apparences extérieures, et que la réalité fût le Christ avec sa vie divine (1). »

Alors l'âme peut vraiment dire, en empruntant les belles pensées de saint Ambroise : « J'ai ouvert mon cœur au Verbe, et maintenant je le respire, je vis de sa parole. Et quand je parle, c'est toujours de lui. Car le Verbe est tout ce qu'il y a de beau et de bon ; et quand je parle de la sagesse, c'est lui ; quand je parle de la vertu, c'est lui ; quand je parle de la justice, c'est lui ; quand je parle de la paix, c'est lui ; quand je parle de la vérité et de

(1) Cusa, *Excit.*, l. III, p. 409.

la vie, c'est lui, c'est toujours lui (1). »

Mais, Mesdames, de cette admirable doc-

(1) Ambr., in ps. XXXVI. n. 65, t. I, p. 1001.

Voici encore quelques textes qui se rapportent aux mêmes vérités :

« Le juste, toujours et sans interruption, mange le pain vivant, remplit son âme et la rassasie de la nourriture céleste, qui est le Verbe de Dieu et sa sagesse. » (Origen., *in Levit hom*, XVI, n. 5, t. II, p. 569,)

« Qu'y a-t-il de plus heureux que l'âme qui a reçu le Christ, qui le conserve toujours, et le possède toujours demeurant en elle... C'est là ce pain que l'on mange toujours, et qui, loin de diminuer, augmente toujours. C'est cette nourriture spirituelle dont parle l'Apôtre, et qui se multiplie à mesure qu'on la consomme. Car, plus on reçoit avec ardeur le Verbe de Dieu, plus on mange avec avidité cette nourriture, plus elle surabonde en nous. »

(Origen., *in Numeros hom.* XI, n. 6, *ib.*, pp. 651-652.)

« La chair et le sang du Verbe, c'est la connaissance de l'essence divine, *caro et sanguis Verbi, est cognitio divinæ essentiæ.* (Clém. Alex., *Strom.* l. V, c. X. — Nous avons traduit sur le grec ; les traductions latines ne sont pas littérales.)

Ste Emilienne disait : « Dieu est partout, partout on peut le posséder ; partout il se livre volontiers à chacun, pourvu qu'il rencontre un cœur préparé... Souvent, en marchant dans les rues, et dans mes relations avec le monde, j'ai trouvé mon Seigneur aussi complétement que lorsque, dans une cellule, je me livre à mes prières.» (Bollandistes, 19 mai. V. *B. Humilianæ*, n. 32, t. XVII, p. 393.)

trine, il résulte des conséquences pratiques de la plus haute importance, et auxquelles malheureusement on ne réfléchit pas assez dans la vie chrétienne. — Puisque le Christ est le Verbe de Dieu, puisque le Verbe de Dieu est tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, il en résulte que les personnes qui communient souvent, que les vrais chrétiens devraient, comme dit saint François de Sales, porter « Jésus-Christ au cerveau, au cœur, à la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles et aux pieds (1), » c'est-à-dire que leurs pensées, leurs paroles, leurs sentiments, leurs actions devraient être conformes à la sagesse, à la justice, à la vérité ; qu'elles devraient avoir horreur du mensonge, de la ruse, de la détraction, de toutes les viles et basses intrigues qui se remuent souvent dans le petit monde de la dévotion :

(1) *Avis et résol.* Demande XIII, t. II, pp. 664-665.

il en résulte que nulle part ailleurs on ne devrait trouver, proportion gardée avec la nature des esprits, plus de raison, d'intelligence, de charité, d'honnêteté, de sécurité et de loyauté dans les relations (1).

Sont-ce là les fruits de la communion fréquente? Saint François de Sales disait encore: après vos communions, « faites que le Sauveur soit le beau et suave bouquet de votre cœur, en sorte que quiconque vous approche, sente que vous en êtes parfumée (2). » Etre parfumé du Christ! Comprenez-vous, Mesdames, le sens de ces paroles? Etre parfumé du Christ, c'est renvoyer continuellement les douces et suaves émanations de sagesse, de douceur, de raison, de justice, de sainteté, de charité. — Je le répète, sont-ce là les fruits de la communion fréquente? Souvent on fait de cet au-

(1) V. *le Christ de la tradition*, 7e conférence, § 11, 1re partie.
(2) *Ib.*, Demande XXIV, p. 667.

guste sacrement je ne sais quel rouage d'une vie presque pharisaïque, étroite, mesquine, ne comprenant rien à la vertu intime de la sainte Eucharistie. Et, pourvu qu'on se soit bien installé dans ces petits recoins d'une dévotion de formes, on se croit une sainte! qui pourrait en douter? on communie tant de fois par semaine!

Or, Mesdames, je ne sache rien de plus propre à détruire tous ces préjugés, à éclairer toutes les conceptions ténébreuses de ce mysticisme étroit; je ne sache rien de plus propre à vous faire comprendre les larges horizons du Verbe eucharistique, que la doctrine de cette conférence, où je me suis attaché à suivre pas à pas la voie ouverte par les grands maîtres, à vous traduire leurs merveilleuses pensées. Saint Denis affirme que la lumière purifie: en effet, non-seulement la lumière nous remplit de clartés, mais elle nous rapproche du bien: elle en crée en nous le désir, à la vue

des beautés et des vérités qu'elle nous découvre.

Ces principes vous aideront à comprendre les pensées suivantes de sainte Thérèse. Dans son livre des *Fondations*, elle parle d'une prétendue sainte, qui faisait la communion quotidienne. Un jour, un prêtre qui disait la sainte messe dans son oratoire, omit à dessein de consacrer une hostie pour elle ; elle se mit dans une telle colère contre lui, que sainte Thérèse en fut grandement effrayée pour l'état de cette âme. Elle ajoute que l'obéissance et la résignation pleines d'humilité eussent été bien plus agréables à Dieu que la communion ; que, pour elle, lui eût-on offert l'empire du monde, elle n'eût pas voulu désobéir à ses directeurs, et se serait soumise avec une paix profonde, convaincue « qu'en pareil cas, on mérite davantage en ne communiant pas (1). »

(1) *Fondations*, c. VI, pp. 103-107, éd. Bouix.

Comment concevoir un langage qui peut paraître à certaines personnes une sorte d'indifférence? Ce langage s'explique très-bien d'après les principes que nous avons formulés. Lorsqu'il y a une raison de l'omettre, la communion sacramentelle n'est pas le véhicule nécessaire de la grâce : l'âme juste peut communier perpétuellement à Dieu par toutes les fibres de son intelligence et de son cœur. Aussi la même sainte dit ailleurs : « Le jour où vous entendrez la messe sans communion, faites-la spirituellement ; rien ne vous en empêche, et vous en retirerez le plus grand fruit... Si, par le désir, l'âme s'approche de Jésus-Christ qui est son véritable feu, il lui suffira de quelques moments passés auprès de lui, pour être pénétrée d'une chaleur divine (1). »

Sans doute, la communion sacramentelle est très-utile ; nous l'avons dit et prouvé

(1) *Chemin de la perf.*, c. XXXVI, trad. Bouix.

surabondamment. Mais, lorsque l'obéissance, les difficultés de la vie, les impossibilités empêchent l'âme juste de s'approcher de la table sainte (1), Dieu y supplée avec les trésors de son amour, et les mille moyens qui sont à sa disposition pour se communiquer aux âmes. Saint François de Sales parle d'une dame « des plus grandes âmes qu'il ait jamais rencontrées, dit-il, et qui est arrivée bien haut » dans le chemin de la perfection : et cependant, à raison de motifs tout spéciaux, elle ne communiait qu'une

(1) « Quel que fût le désir de la communion dans le cœur de Ste Thérèse, si l'obéissance ou la volonté de Dieu était un empêchement, elle le supportait volontiers et sans affliction. Aussi, dans une circonstance où, depuis un mois, elle n'avait pu communier à cause d'une grave maladie, une religieuse lui demandait si elle ne désirait pas vivement recevoir le pain de vie, elle répondit que non ; ajoutant que, puisque cela était arrivé par la volonté divine, son âme n'avait pas été moins rassasiée de Dieu, que si elle avait communié tous les jours, *ullâ (fame) se teneri negavit ; cum enim considerasset Dei nutu hœc fieri, non minus animam eo saturam esse, quam si quotidie cœlesti hoc e ferculo gustasset.* » (Bolland., *Vit. S. Teresiæ*, l. IV, n. 132, t. LV, 1. p,, p. 681.)

fois par an, à Pâques, et encore en secret (1). Et les solitaires dans le désert, qui passaient une partie de leur vie sans communier sacramentellement! Et saint Antoine, qui a vécu si longtemps isolé, où aurait-il trouvé des prêtres pour le communier? Et cependant, sa vie était une communion perpétuelle: sa grande règle de dévotion était qu'il fallait respirer le Christ (2). Mais respirer le Christ, n'est-ce pas communier, n'est-ce pas recevoir son souffle et sa vie? Tous ces grands saints avaient compris cette parole de saint Grégoire de Nysse, que je voudrais vous laisser comme un résumé de tout ce que nous avons dit sur la communion spirituelle, « recevoir la perfection du bien, c'est recevoir Dieu (3). »

Concluons par une belle pensée d'Ori-

(1) *Avis et résolut.*, Demande XX, p. 667, t. II.
(2) Christum respirate!
(3) Recipit autem aliquis in sese Deum, qui boni perfectionem recepit. (*De Orat. Dom.*, orat. 2, t. I, p. 1146, éd. Migne.)

gène. — Après avoir dit que toute la chair du Christ est une nourriture, et son sang un breuvage, parce que le Christ est saint, que ses œuvres sont saintes, et ses discours vrais, Origène ajoute que les Apôtres et leurs disciples ont continué cette œuvre eucharistique, et qu'ils étaient eux-mêmes une nourriture de sainteté pour ceux qui les approchaient. Puis il termine en disant, que chaque chrétien doit en faire autant; que, par ses mérites et la pureté de sa vie, il doit devenir une Eucharistie pour ses frères et leur fournir dans ses paroles et dans ses actes un aliment de salut (1). Quelle consolante pensée, Mesdames! recevoir le Christ à la table sainte, et ensuite devenir soi-même une table eucharistique pour son prochain! faire asseoir ses frères au banquet de son cœur, de ses paroles, de ses actes, et contribuer ainsi à les transformer

(1) *In Levit. homil.* 7, n. 5, t. II, pp. 486-488 *passim* éd. Migne.)

peu à peu dans le Christ! Quelle belle vocation! comme elle est douce, comme elle est glorieuse, et comme elle est facile! Cela se fait sans apprêt, sans affectation, et comme tout naturellement. Il suffit d'avoir Jésus-Christ dans son cœur; et alors on le sert à tout venant, on le donne, on le distribue, et, comme le banquet eucharistique, il ne diminue jamais. Il me semble que saint François de Sales se rapprochait de cette pensée en disant qu'après la communion, il fallait avoir « Jésus-Christ au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, à la langue, aux oreilles et aux pieds (1), » et que « quiconque nous approche, doit sentir que nous sommes parfumés du Christ. » Alors vraiment le Christ passe par nos regards, par nos paroles, par nos actes, et, alors même que tout en nous est silencieux, il s'échappe de notre attitude et de notre

(1) Cité plus haut.

présence un parfum qui est une émanati du Christ. Alors vraiment, nous portons Christ en notre âme, et même dans no corps, c'est la parole de l'Apôtre (1). « Gl rifiez et portez Dieu, même sur votre cor soyez la bonne odeur du Christ. » — Alo nous sommes des porte-Christ, selon l'éne gique expression de saint Cyrille de Jérus lem (2), et nous le présentons comme bre vage et comme nourriture à toute person qui nous approche et nous permet de l transmettre quelques étincelles de ce électricité divine.

Veuillez méditer ces paroles, Mesdame et si, comme je n'en doute pas, vous voul bien suivre mes conseils, vous ferez d prodiges d'apostolat dans cette ville. U nouvelle table eucharistique sera ser

(1) Glorificate et portate Deum in corpore vestro. Cor., VI, 20). — Christi bonus odor sumus. (I Cor., 15.)

(2) Christiferi efficimur. (*Catech.* XXII, n. 3, p. 10 éd. Migne.)

partout, dans l'intérieur de vos familles et au dehors, et ceux qui, depuis longtemps ne fréquentent plus les sacrements, seront, à leur insu, obligés de manger et de boire le Christ servi sur la table de votre cœur, de votre affection. Vous serez dans vos familles des Eucharisties vivantes ; comme Jean-Baptiste, vous serez les précurseurs du Christ, et vous finirez peut-être par conduire tous ceux que vous aimez à cette première et divine Eucharistie, dont vous aurez été la douce image et le touchant symbole.

HUITIÈME CONFÉRENCE

> *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum* (Joan., XVII, 23.)
>
> Je suis en eux et vous êtes en moi, afin que tous soient consommés dans l'unité.

MESDAMES,

Quand le voyageur fait l'ascension d'une montagne, et qu'il commence à apercevoir le terme de sa course, il aime à se retourner, à jeter un coup d'œil en arrière, pour voir un peu la route que déjà il a parcourue : puis on dirait qu'il reprend son chemin avec une provision de courage renouvelé.—Faisons en ce moment comme le voyageur : jetons un coup d'œil rapide sur la région des idées que nous venons de traverser, et nous reprendrons ensuite notre sujet.

Après avoir démontré que le désir de la

communion était en germe dans la nature humaine, et qu'elle découlait de notre besoin d'union à Dieu, nous avons vu que la sainte Eucharistie était cette nourriture divine, nourriture imparfaite, qui doit un jour faire place à la grande Eucharistie du ciel; mais nourriture en rapport avec notre condition sur la terre. Nous vous avons ensuite exhortées à la communion fréquente, donné les motifs de ce conseil, et réfuté les prétextes des personnes qui veulent communier rarement. Dans toutes ces matières, nous avons cherché, en suivant la lumière de la tradition et la doctrine des saints, à nous tenir éloignés des extrêmes; extrême du rigorisme, qui éloigne de la communion; extrême du laisser-aller, qui permettrait indifféremment la fréquence de la sainte communion. Enfin nous avons placé, comme une couronne sur notre enseignement, la belle et consolante doctrine de la communion spirituelle, qui peut faire de la vie tout

entière une Eucharistie de tous les instants.

Aujourd'hui, nous parlerons des effets que doit produire en nous la divine Eucharistie.

Dans notre livre sur l'Eucharistie, nous avons traité une partie de cette question (1), et nous avons développé ces paroles du concile de Florence et du catéchisme Romain : la sainte Eucharistie produit sur l'âme tous les effets que le pain et le vin produisent sur le corps, et cela d'une manière beaucoup plus parfaite. C'est même la raison pour laquelle Jésus-Christ a choisi le pain

(1) « Tout aliment a la vertu de parfaire ceux qui s'en nourrissent : il supplée ce qui leur manque, et satisfait à leurs besoins : il remédie à leur faiblesse et leur conserve la vie, les fait refleurir, les renouvelle et leur donne la richesse de la santé : en un mot, il enlève la tristesse et l'imperfection, et leur confère la joie et la perfection. » (Saint Denis l'aréop., ép. 9, n. 2, p. 1110, éd. Migne.)

et le vin pour en faire la matière du sacrement : car Dieu, qui fait tout avec poids, nombre et mesure, a voulu qu'il y eût une harmonie constante, et un parallélisme d'opérations entre les effets naturels, produits par la matière de chaque sacrement, et la grâce qu'il nous confère. Ainsi la sainte Eucharistie nous fait croître dans la vertu, nous fortifie contre les défaillances, comme le pain matériel produit tous ces effets dans la vie physique. Ainsi elle réchauffe, elle réjouit, elle enivre, de la même manière que le vin, dans la sphère de la vie matérielle. Nous avons expliqué sur ce sujet la belle théologie mystique des Pères, et nous n'y reviendrons pas. J'engage celles d'entre vous qui pourront se procurer le volume, à lire la troisième, la quatrième conférence, et une partie de la cinquième. Je ne puis répéter ici ce que j'ai imprimé ailleurs, et cependant, la lecture en est nécessaire pour avoir une pleine connaissance de notre su-

jet. Ce que je dirai aujourd'hui ne sera qu'un complément de la doctrine.

Établissons d'abord, en principe général, que les effets sont en rapport avec les dispositions de la personne qui communie (1).

Déjà plusieurs fois nous avons expliqué cette loi de la grâce. Dieu par sa nature est toujours disposé à donner : il est comme le soleil, qui verse continuellement les rayons de la lumière et de la chaleur, et qui, par sa nature d'astre lumineux, donne toujours avec une libéralité dont il ne mesure jamais l'étendue. Mais le rayon se verse selon les dispositions et la capacité du corps qui le reçoit. Selon les dispositions : voyez en effet une substance limpide et transparente, le rayon du soleil semble s'y baigner avec

(1) « C'est le propre des choses les plus excellentes et les plus salutaires de produire de très-bons résultats, quand elles sont prises à propos, et de devenir pernicieuses et fatales, quand on en use à contre-temps. » (*Catéch. du concile de Trente, de l'Euch.*, 2. p., n. 58, al. 56.)

amour, il se joue à travers le cristal, en produisant les plus doux reflets. Que ce même rayon vienne à tomber sur un corps opaque, il est comme obligé de se replier sur lui-même, sans avoir pu pénétrer. Voyez encore, dans un autre ordre d'idées, une bonne terre, parfaitement préparée; une pluie douce et chaude est tombée la nuit; dès le lendemain, les germes sortent de terre, et se montrent avec un aspect verdoyant. Que cette même pluie vienne à tomber sur le rocher nu et dépouillé, elle ne pénètre pas, elle se dessèche presque en tombant, et il n'en reste aucun vestige. Dieu se verse aussi selon la capacité des êtres. Il est semblable à l'Océan, qui trouve dans sa plénitude la raison d'une effusion sans limites, et qui cependant est limité par la nature des êtres ou des lieux qu'il remplit. Voyez, en effet, cette montagne d'eau qui se précipite, et qui va inonder la plage; supposons sur le rivage une succes-

sion de vases d'inégale grandeur : la mer, d'un seul bond, les remplit tous, et avec la même facilité; mais elle donne beaucoup plus aux vaisseaux plus larges. De même la grâce de Dieu : elle est plus vaste que l'Océan, plus communicative que l'eau qui coule, car elle sort du cœur de Dieu : et quand elle déferle sur le rivage des âmes, elle est disposée à se livrer sans mesure, et c'est, en quelque sorte, la capacité différente de chaque âme qui la limite. Si elle rencontre de ces cœurs qui ont, comme dit l'Écriture, l'étendue des plages de la mer (1), elle se déverse en nappes immenses, et ses ondulations se promènent en lames indéfinies, qui échappent au regard de la créature.

Or cette loi se retrouve, et doit se retrouver surtout dans la divine Eucharistie. Si, par impossible, elle rencontrait une na-

(1) III Reg., IV, 29.

ture vaste et pure comme Dieu, elle se donnerait d'une manière infinie (1). Aussi les saints nous enseignent qu'une seule communion bien faite suffit pour rendre un homme digne d'être canonisé (2). — La sainte Eucharistie, c'est Dieu venant en nous avec la passion de l'amour; c'est Dieu, dont le cœur a plus besoin de nous faire du bien que nous ne pouvons le désirer. Il est évident qu'il ne saurait y avoir qu'un seul obstacle à l'étendue des bienfaits divins; c'est nous-mêmes, c'est l'état de notre âme, ce sont ses dispositions intimes, c'est sa plus ou moins grande capacité de recevoir.

Servons-nous encore d'une comparaison,

(1) « Supposons quelqu'un qui, si cela était possible, reconnaîtrait son néant aussi parfaitement que l'âme très-sainte et très-pure de notre divin Sauveur, il serait uni à Dieu d'une manière aussi excellente que Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (Taulère, *In festo Sacram.*, serm. 2, p. 207.)

(2) Saint Liguori, cité par le P. Faber, *Tout pour Jésus*, p. 255, éd. Anglaise. — V. Cornel-a-Lapide, *in Isaïam*, c. XXV, v. 6, p. 283.

qui me semble jeter une vive lumière sur cette question. Dans la parole humaine, il y a deux choses, le son extérieur et le sens de la parole : de même dans l'Eucharistie ; on trouve les espèces ou apparences qui frappent les sens, et ces espèces signifient et contiennent le Christ, de la même manière que le son contient ma pensée et la partie de mon âme que j'ai voulu révéler. — Continuons à étudier cette comparaison : qu'on lise les plus beaux discours devant une personne sourde, elle n'entend rien, elle ne reçoit rien : qu'on les lise devant une personne trop éloignée, elle entend, mais avec peine, et elle perd beaucoup de choses : qu'on les lise devant une personne qui a de très-bonnes oreilles, mais qui n'a point d'intelligence ; elle entend, mais elle ne comprend pas : que la lecture se fasse devant une âme intelligente, ayant le sens de l'ouïe excellent, tout est reçu, tout est compris, et, si la pensée est belle et noble, tout est dé-

voré avec une rapide avidité. De même l'âme qui reçoit la divine Eucharistie avec de pieuses dispositions, et qui comprend le don de Dieu; « aussi, dit Taulère, si un homme avait vécu cent ans, et eût tous les jours commis mille péchés mortels, et qu'il reçût convenablement la sainte communion, tous ces péchés disparaîtraient beaucoup plus vite et beaucoup plus facilement qu'une paille soulevée par le vent (1). »

L'effet principal de la sainte Eucharistie, effet qui est la cause, l'origine et le centre de tous les autres, c'est une union intime avec le Christ, et par le Christ, avec la sainte et adorable Trinité. Cette union ne peut être plus intime; il n'y a de supérieure que l'union des trois Personnes divines, et l'union hypostatique du Verbe avec la sainte humanité du Christ, et encore, par l'Eucha-

(1) *In festo S. Sacram.*, serm. 4, p. 213. — La ferveur d'une communion peut être telle qu'elle remette même toute la peine due au péché. (V. Saint Thomas 3. p., q. 79, art. 5.)

ristie nous devons nous rapprocher, autant que possible, de ces deux modèles d'union. Car Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Je suis en mon Père, et vous êtes en moi, et je suis en vous (1), et je vous aime comme mon Père m'a aimé (2). — O mon Père, que mes disciples soient un, comme vous êtes en moi, et comme je suis en vous, afin qu'ils soient un en nous... Je suis en eux, et vous êtes en moi (3). » Et d'ailleurs, la théologie des Pères ne nous enseigne-t-elle pas que, par suite de l'Incarnation et de l'Eucharistie, nous devons devenir des dieux, de la même manière que le Christ s'est fait homme. Saint Chrysostome va jusqu'à dire : « De même que le corps du Sauveur est uni au Christ, de même, par l'Eucharistie, nous sommes unis au Christ (4). »

(1) Joan., XIV, 20.
(2) Joan., XV, 9.
(3) Joan., XVII, 21-23.
(4) *In ep. 1 ad Cor.*, hom. 24, p. 250, t. 10, édit. Gaume.

Cette union est figurée par la nature même de l'aliment symbolique. Ainsi le pain et le vin entrent en nous; ils pénètrent notre être dans ses fibres les plus intimes, et il n'est pas de veine secrète qu'ils n'aillent vivifier par leur présence. Mais l'aliment divin de l'Eucharistie a une propriété merveilleuse; il ne se change pas en nous, il nous change en lui, il nous transforme, il nous transsubstantie (1). Sainte Rose de Lima disait que, par suite de la communion, elle sentait en elle comme une végétation divine, opérant avec une énergie inaccoutumée, que ses forces étaient restaurées, comme par une nouvelle transsubstantiation de son être en l'aliment divin; et qu'en même temps brillait dans son cœur une tranquille sérénité, qui découlait de sphères plus élevées, et qui était accompagnée d'une

(1) Ce qui fait dire à Taulère que dans la communion Dieu dévore l'homme, par une action à la fois douce et énergique, *deglutit hominem Deus... homo suaviter a Deo deglutitur.* (*In fest. Sacram.*, s. 1, p. 203.

paix et d'un calme qu'aucune comparaison ne pouvait expliquer (1).

Être transsubstantiés à Dieu ! cela paraît incroyable ! et cependant, s'écrie un savant cardinal, qu'y a-t-il d'étonnant que l'homme se transsubstantie à Dieu, puisque le pain dans l'Eucharistie subit cette opération divine (2). — En effet, Mesdames, l'homme n'est pas de moins noble condition que le pain. — Et n'est-ce pas l'accomplissement de la promesse : « Je suis en mon Père, et vous êtes en moi, et je suis en vous... que mes disciples soient un en nous, comme vous êtes en moi, et comme je suis en vous. »

« Nous mangeons le Christ, dit saint Paulin, et nous sommes absorbés par lui (3). » « Par l'Eucharistie, dit Albert le Grand, nous nous changeons au corps du Christ,

(1) V. Bolland., 26. August., vit. S. Rosæ, n. 276, t. XXXIX, p. 958.

(2) Cusa, *excit.*. l. VII, p. 584.

(3) *Christum edimus, et a Chri[illegible] absorbemur.* (*Epist.* 28, n. 2, p. 340.)

nous lui sommes incorporés, et la sainte communion nous est préparée afin d'augmenter tous les jours de plus en plus cette incorporation divine (1)... Dans le corps humain, il y a une puissance d'assimilation pour la nourriture ; de même dans l'Eucharistie, il y a une énergie secrète qui nous incorpore au Christ par une opération substantielle (2). » « Si le végétal que nous prenons pour aliment avait connaissance de cette opération qui va le transformer, et lui donner une place dans le noble corps de l'homme, au siège de la pensée, au centre des affections, comme il rendrait grâce au Créateur de cette glorieuse destination. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas au Christ, qui par son corps vivifiant nous change en lui, de telle façon que nous devenons son corps divin !... Dans le corps humain, il y a un même centre de vie et de

(1) *De Euchar.*, dist. 1, c. IV, t. XXI, p. 9.
(2) *Ib.*, dist. 6, tract. 3, p. 128.

chaleur, un même souffle qui inspire la vie et l'union dans les membres... De même, par une conséquence naturelle, et par une véritable incorporation, l'Eucharistie nous unit au Christ, comme à notre tête et à notre cœur; et ainsi nous recevons le sens de l'intelligence divine, le mouvement de la vertu, et l'entier abandon au gouvernement de la divine Providence (1). »

Méditez, Mesdames, la profondeur de ces belles paroles ; l'Eucharistie nous unit tellement à Jésus-Christ, elle nous fait tellement de son corps, que nous lui devenons des membres incorporés, et que le Christ devient la tête et le cœur de ces nouveaux membres ! La tête et le cœur, c'est l'être tout entier! Dans mon livre sur l'Eucharistie, j'ai rapporté beaucoup d'autres passages de Pères et d'auteurs ecclésiastiques sur ce beau sujet:

(1) *Ib.*, dist. 3, tract. 4, c. VIII, pp. 47-48.

je me borne à y renvoyer celles d'entre vous qui auraient la noble curiosité de sonder ces mystères d'amour. Tous ces textes, toutes ces pensées concluent à cette grande vérité, que l'union établie par la sainte communion entre l'âme et le Christ est de telle nature, que son intensité surpasse toutes celles de la terre, dans l'ordre physique et moral (1).

Je pourrais m'arrêter, Mesdames, à ce premier effet de la sainte communion; il dispenserait d'expliquer les autres.

Par la sainte communion, nous devenons un avec Dieu ; il nous transforme en lui par une union vivante, plus intime que celle que les hommes peuvent rêver. Non-seulement, nous sommes plongés dans le grand Océan, mais ses eaux vivifiantes entrent en nous, nous pénètrent complétement, divi-

(1) V. aussi Thomassin, *Dogm. theol.*, l. X, c. XXI et XXII. — V. Bossuet, *Lettres de piété et de direction*, lettres 171, 242, pp. 481, 513, 514, t. XI. — V. Taulère, *In festo Sacram.*, serm. 3, p. 210.)

nisent notre être. L'Eucharistie opère en nous la continuation du grand mystère de l'Incarnation ; elle le perpétue, et par elle, la vertu incarnative du Verbe qui est infinie, s'étend sur toutes les âmes justes. Que pouvons-nous désirer de plus? Ces mystères d'amour et d'union m'expliquent ce que faisaient certaines âmes après la communion. Pour toute action de grâces, elles s'ouvraient, elles ouvraient au large leur intelligence et leur cœur, puis elles recevaient ! Rien autre chose, rien de plus, sinon le silence de l'amour satisfait ! Quand un canal est en communication avec la mer, qu'a-t-il à faire pour se remplir et couler toujours, sinon s'ouvrir, recevoir, et ne jamais se fermer ?

Je voudrais appeler votre attention sur un autre effet que, par voie de conséquence, devrait produire la sainte Eucharistie.

Saint Thomas dit que l'Eucharistie éclaire l'intelligence, échauffe le sentiment, élève

les désirs (1). Saint Chrysostome développe la même pensée, par ces remarquables paroles : « L'Ecriture nous dit que là où est le corps, là se trouvent les aigles : cela signifie que tous ceux qui reçoivent le corps du Christ devraient être des aigles, par l'élévation de leurs pensées, qu'ils ne devraient plus vivre terre à terre, mais bien planer dans les hautes régions, et avoir le regard perçant, car la table Eucharistique est la table des aigles (2). »

J'en conclus, Mesdames, que les âmes qui communient souvent ne devraient rien avoir de vulgaire ; tout en elles devrait être élevé : pensées, sentiments, relations et conduite (3). Et remarquez, que mes pa-

(1) Intellectum illuminat, affectum inflammat, desiderium sublimat. (*Sermones inediti*, p. 102, Mutini 1869.)

(2) *In ep. ad. Cor.*, hom. 24, n. 3, p. 253.

(3) Ne pourrait-on pas appliquer ici ces belles pensées de Clément d'Alexandrie : « L'homme en qui le Verbe habite ne change pas : sa forme est celle du Verbe, forme simple et invariable : il ressemble à Dieu : il est beau de cette beauté divine que donnent la simplicité et

roles n'ont rien qui puisse courtiser l'aristocratie de la naissance et de l'esprit : je suis loin de demander que les chrétiens soient tous des hommes de génie ; le génie est rare, dans le christianisme comme ailleurs. Il s'agit ici de tout autre chose, et de quelque chose qui est bien supérieur : car on peut être un homme de beaucoup d'intelligence, et avoir un caractère égoïste et une âme vulgaire. J'ai connu, au contraire, de simples femmes, de bonnes âmes, n'ayant point du tout ce que le monde appellerait un esprit cultivé, mais pleines de bon sens, d'élévation de sentiments, remplies de délicatesse; chez elles, rien de terre à terre, le sens élevé des choses divines, un je ne sais quoi de frais, d'exquis, de parfumé.

la vérité : car la vraie beauté, c'est Dieu ; et le juste devient Dieu aussi, parce que Dieu veut qu'il le devienne. » (*Pedag.*, l. III, c. I, t. I, p. 555, éd. Migne). — « Il est enté sur le Verbe, vraiment beau et miséricordieux... C'est un Dieu dans une chair mortelle... Il porte Dieu, et le souffle de Dieu l'anime. » (*Strom.*, l. VI, c. XV, t. II, p. 342; l. VII, c. XVI, p. 542; c. XIII, p. 544.)

La sainte Eucharistie avait éclairé leur intelligence, comme dit saint Thomas; ces âmes simples avaient l'habitude de recevoir Dieu dans le sacrement de son amour, et, comme elles ne mettaient point d'obstacles à la grâce, comme elles cherchaient Dieu dans la droiture de leur cœur, il en est résulté que, sans s'en douter, elles se sont trouvées transformées en Dieu, avec le sens élevé, la pensée haute, la noblesse de cœur que donne l'infiltration divine : car quiconque vit de la table sainte, devient Dieu, dit saint Jean Damascène (1).

Pourquoi donc, Mesdames, pourquoi souvent, parmi les personnes pieuses, qui ont l'habitude de la sainte communion, pourquoi ces petites idées, cette vulgarité de sentiments, cette vie de commérages, ces recherches de soi, ces circonvolutions

(1) Sacram synaxim, qua vivit et Deus fit, quicumque corde puro edit bibitque. (*Carmin.*, t. III, p. 854, éd. Migne.)

prétendues pieuses, et dont le moi est toujours le but final? pourquoi cet ensemble de paroles et d'actes qui trahissent toute sorte d'indélicatesses et de manéges peu honorables? N'est-ce pas la preuve que ces personnes ne prennent de la communion que le côté extérieur, si je puis m'exprimer ainsi : la communion finit par devenir dans leur vie comme une sorte de rouage, de mécanisme artificiel, qui ne produit aucune transformation de l'être, et qui souvent devient la source des plus étranges illusions : car il se cache en dessous tout un monde de petites choses, qui seraient assez laides à voir.

Mais l'âme qui communie selon la pratique des saints, finit par prendre un esprit élevé, une grande noblesse de sentiments, une exquise délicatesse de cœur; toutes les intrigues du moi, déguisé sous de pieuses apparences, disparaissent successivement : elle reçoit souvent la nourriture de l'aigle,

nécessairement elle doit en prendre les habitudes et les allures (1).

Une autre conséquence de cette doctrine, c'est que Dieu devrait respirer en toute âme qui communie souvent. Cette âme bienheureuse devrait pouvoir répéter cette parole du prophète : le Christ, c'est le souffle de notre bouche (2). Elle devrait pouvoir redire cette parole, non-seulement à ses jours de communion, mais toute sa vie; car après la consommation des saintes espèces,

(1) Taulère raconte qu'une âme du purgatoire apparut à un ami de Dieu : elle était environnée de flammes, et elle lui dit qu'elle souffrait ainsi à cause de la négligence qu'elle avait mise à communier; mais que s'il voulait bien communier une seule fois à son intention, elle serait délivrée. L'ami de Dieu fit ce qu'on lui demandait, et le lendemain la même âme lui apparut plus brillante et plus éclatante que le soleil, *sole fulgentior atque micantior*. (*In fest. Sacram.*, serm. 4. pp. 216-217). — Or si tel est l'effet d'une seule communion, et encore d'une communion faite par un autre, quelle délicatesse de pensées, quelle élévation de caractère, quelle noblesse de sentiments, quelle clarté lumineuse ne devrait pas produire en nous une suite de communions ferventes, *sole fulgentior atque micantior !*

(2) Spiritus oris nostri Christus. (Thren., IV, 20.)

l'esprit, le souffle du Christ devrait se conserver dans l'être tout entier. Permettez-moi de vous raconter une histoire qui, mieux que des paroles, vous fera comprendre cette respiration du Christ à travers les organes du juste, lorsqu'il a participé à la divine Eucharistie. Le savant et pieux théologien du moyen âge, Hugues de Saint-Victor, était sur le point de mourir. Un des religieux du monastère était près de lui : tout à coup le moribond lui dit : sommes-nous seuls tous les deux ? — Sur la réponse affirmative, il ajoute : avez-vous célébré la messe aujourd'hui ? Oui répliqua le religieux. — Eh bien ! approchez-vous de moi, et soufflez-moi sur le visage, en forme de croix, et je recevrai l'Esprit-Saint. Le religieux obéit : aussitôt le moribond entonne le cantique : j'ai ouvert la bouche et attiré l'Esprit ; se rappelant que le Christ donnait ainsi l'Esprit-Saint à ses apôtres, par une céleste insufflation. — Puis, tout à coup, sa

physionomie s'épanouit, il s'écrie dans un transport de joie : je suis maintenant plein de confiance; je marche dans la vérité et dans la pureté, et je suis immobile dans cette voie... C'est maintenant que je reconnais surtout la miséricorde de Dieu à mon endroit. De toutes les faveurs que Dieu m'a accordées en ma vie, rien ne m'a été aussi agréable, aussi doux, aussi délicieux que ce que le Seigneur vient de faire en moi. Que mon Dieu en soit éternellement béni (1). — Voilà, Mesdames, les prodiges que produit l'esprit de foi. Celui qui parlait ainsi n'était point un esprit faible : c'était un des savants les plus illustres du moyen âge. — Cette histoire, que je crois d'ailleurs très-vraie, je puis la considérer comme un symbole de ce qui se passe dans la région purement spirituelle. J'ai connu des âmes qui respiraient le Christ, ou bien, ce qui a le

(1) *Opera Hug. S. Vict.*, *Proleg.* t. I, p. 161, éd. Migne.

même sens, des âmes où le Christ respirait : il respirait dans leurs paroles, dans leurs regards, dans leur silence, dans leur maintien, dans leurs actions, dans toute leur personne. Il suffisait de les voir, pour découvrir un reflet divin, et entendre une respiration qui n'avait point sur la terre le centre de ses mouvements. Heureuses les âmes qui respirent ainsi, et dont le Christ est le souffle ! Elles peuvent dire avec saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ; » car le principe de la vie est le principe de la respiration ; et quand le Christ vit entièrement dans une âme, c'est une preuve qu'il est devenu le souffle de cette âme (1). « Le juste, dit Clément d'Alexandrie, porte Dieu, et Dieu respire en lui (2). »

Enfin la sainte communion devrait resser-

(1) Vivit vero in me Christus.
(2) Strom., l. VII, c. XIII, p. 544, éd. Migne.

rer entre tous les chrétiens les liens de la charité fraternelle.

Avant d'aller à la mort, Jésus-Christ réunit tous ses disciples autour de lui, et je vous engage, Mesdames, à relire attentivement et avec les yeux du cœur les chapitres XIII, XIV, XV, XVI et XVII de l'Évangile de saint Jean : je crois que ce sont les plus belles pages des Livres saints. Il y a une idée fixe, sur laquelle Jésus-Christ revient constamment ; cette idée, c'est l'union de tous les chrétiens dans la plus tendre charité : « On vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres... je vous ordonne de vous aimer comme je vous ai aimés... et plus loin ; c'est mon précepte que vous vous aimiez les uns les autres. » Je ne m'arrête pas à vous expliquer ces belles paroles ; il suffit de les citer pour le but que je me propose. Veuillez seulement remarquer que Jésus-Christ les profère la veille de sa mort, à

cette heure solennelle où les amis font connaître leurs pensées les plus intimes, et adressent leurs dernières recommandations, celles surtout auxquelles ils attachent le plus de prix. Il les profère immédiatement après l'institution de la divine Eucharistie et la communion de ses Apôtres. — Avant de les quitter, il revient à sa pensée première, et, dans la magnifique prière qu'il adresse à son Père, il donne à sa parole je ne sais quel accent lyrique et tendre, qui sort des profondeurs de son âme : « Mon père, s'écrie-t-il, conservez mes enfants afin qu'ils soient un... qu'ils soient un comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et comme je suis en vous. Qu'ils soient un en nous, afin que le monde comprenne et voie que c'est vous qui m'avez envoyé... Je suis en eux et vous êtes en moi... qu'ils soient donc consommés dans l'unité... car je leur ai fait connaître votre nom, afin que l'amour dont vous m'avez

aimé soit en eux, et qu'ainsi j'habite en eux (1). »

Voilà, Mesdames, la loi formulée par le Dieu de l'Eucharistie : cette parole est claire, nette, précise; il n'y a pas moyen de l'obscurcir. Il en résulte que, pour tous les chrétiens, mais surtout pour le chrétien qui communie souvent, la charité, l'amour du prochain, la consommation dans l'unité de la dilection, est un précepte tellement rigoureux que, si l'on y manque habituellement et d'une manière grave, on n'est pas même chrétien.

Mais, Mesdames, je fais appel à votre connaissance d'un certain monde dévot; n'est-ce pas le contraire de la charité que l'on trouve souvent, parmi un trop grand nombre de personnes qui communient même assez fréquemment? N'est-ce pas là que l'on rencontre quelquefois le plus de jalousies, de

(1) Joan., XVII.

ıtiments, de petites noirceurs, de chro-
ı inventées par la méchanceté, et col-
ːs, dit saint Bernard, avec des airs
ques, encore plus perfides que la
elle-même? J'en ai connu de ces ga-
vivantes, qui étaient le vrai Figaro du
— Je vous traduisais tout à l'heure un
ge de saint Chrysostome, mais j'ai
une phrase inachevée; voulez-vous
ːrmettre de la continuer, mais à une
tion, c'est que ma traduction sera
ittéralement sur le texte grec. Pour-
d'ailleurs ne pourrait-on pas dire en
ıis ce que saint Chrysostome disait si
ːn grec? « L'Eucharistie est la table
igles, et non pas des geais et des
l). » Il est inutile, Mesdames, de sui-
ːs détails que pourrait suggérer cette
esque comparaison. Vous connaissez

ıe mot grec κολοιός s'applique à tous les oiseaux
res geai, pie, corneille. (*In ep. 1 ad Cor.*, hom. 24,
X, p. 253.)

toutes les qualités, ou plutôt tous les défauts de ces oiseaux tapageurs, toujours en l'air, curieux, bavards, que les naturalistes ont groupé dans une famille qu'ils appellent les coraces. — Eh bien, dit saint Chrysostome, la table sainte n'est point pour les familles d'esprits qui ressemblent à ce genre d'oiseaux, qui sont pleines d'une malignité loquace, et dont la langue traduit continuellement leurs mauvais sentiments à l'endroi du prochain. Ils sont encore semblables à ces oiseaux qui habitent les vieux réduit de notre cathédrale, et qui au printemp vont faire la picorée dans les jardins de environs et enlèvent toutes les meilleure pousses de la nouvelle végétation. Je n m'éloigne point de la pensée de saint Chrysostome, car l'expression qu'il a employé renferme tout ce groupe de volatiles plu ou moins ravageurs.

Je vous demande pardon, Mesdames; s' y a quelque malignité en cela, il faut l'a

ribuer à saint Chrysostome, et aussi quelue peu à la vérité transparente de ce mot rec, qui est une peinture vivante, et faite 'après nature.

Écoutez maintenant le langage plus séeux de l'austère théologie : « Une disposion absolument indispensable pour la communion, dit le catéchisme du concile de rente, c'est d'être en paix avec les autres, d'avoir pour le prochain un amour sinère et cordial (1). » — « Un des péchés que Eucharistie souffre le moins, dit Bossuet, est celui de la dissension et de la haine ontre son frère : car le propre effet de Eucharistie, c'est de nous unir pour ne ire qu'un même corps... et c'est l'impreson que porte en soi le pain sacré de l'Euaristie... mais qu'arrivera-t-il à ceux qui emeurent ainsi divisés, pendant que le orps de Jésus-Christ vient les unir ? Ce di-

(1) *De l'Eucharistie*, t. I, p. 350, trad.

vin corps ne peut demeurer sans efficace
eux qui ne veulent point se laisser uni
les brise, il les met en pièces, il les d
vise contre eux-mêmes; leur propre con
cience les condamne, il les arrache de so
unité, il les sépare de son corps mystiqu
S'ils y demeurent à l'extérieur, ils en so
séparés selon l'esprit... Ils semblent enco
être sur pied, et se tenir sur leur racin
mais ils ont la mort dans le sein, et le
racine ne tire plus de nourriture (1). »

Saint Isidore n'a pas craint d'employer
comparaison suivante : « Les voleurs
grand chemin, après avoir consommé leu
crimes, partagent leur proie ; puis ils dîne
ensemble, et ils s'adoucissent à table.
nous qui participons à la divine Eucharisti
nous sommes toujours en guerre les u
avec les autres (2). »

J'insiste sur ce point, Mesdames, par

(1) *Médit. la Cène*, 1re partie, 45e jour, p. 405.
(2) Isid. Pelus, l. V, ép. 85, p. 1375, éd. Migne.

qu'il est capital : j'aurais pu le réserver pour les dispositions à la sainte communion ; mais il trouve aussi sa place naturelle parmi les effets de l'Eucharistie ; il est à la fois disposition pour communier, et effet nécessaire d'une communion bien faite. J'insiste sur ce point, parce que certaines personnes pieuses sont exposées à se faire les plus étranges illusions sur ce sujet, et que leur conduite devient souvent un scandale pour les personnes sérieuses du monde. Jésus-Christ voulait l'union et la tendre charité de tous les chrétiens, afin que ce fût pour les hommes une preuve de sa Divinité et de sa mission divine. N'est-ce pas le contraire que feraient conclure ces personnes, si la Religion n'avait pas d'autre preuve que leur conduite ? — Elles se feront quelquefois un scrupule d'avoir omis leur chapelet, elles s'accuseront en confession de distractions dans leurs prières, d'avoir tourné la tête à l'Église ; puis, d'avoir dévoré au moins la

moitié de leur prochain, elles n'y pensent même pas, ou bien elles font une accusation vague et nuageuse, qui signifie tout ce qu'on veut. En un mot, comme dit Notre-Seigneur, elles se feront un scrupule d'avaler un moucheron, et tous les jours elles engloutissent un chameau (1).

(1) « Une disposition absolument indispensable pour la sainte communion, c'est d'être en paix avec les autres, et d'avoir pour le prochain un amour sincère et cordial. Il faut donc sonder notre cœur sur ce point : « Si vous présentez votre offrande à l'autel, dit Jésus-Christ, et que vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande à l'autel : allez auparavant vous réconcilier avec votre frère ; et ensuite vous viendrez présenter votre offrande. (*Catéch. du conc. de Trente*, 2. p., n. 59, al. 57). — Puisque nous sommes en train de raconter des histoires, je vous demande encore la permission d'ajouter la suivante : Je dînais à Paris, il y a quelques années, dans une maison où se trouvaient plusieurs ecclésiastiques. On parla des personnes qui enfreignaient la loi de l'abstinence le vendredi. Tout à coup un vénérable curé de Paris, avec une voix de stentor, s'écria, en provoquant l'hilarité générale : « Et manger son prochain, n'est-ce pas un péché encore plus grave ? » Malheureusement, que de chrétiens font de ces sortes de dîners, et n'en ont jamais d'indigestion ! Ils ont l'estomac complaisant, et la conscience aussi.

Saint Ambroise, résumant les principaux effets de la sainte communion, s'exprime ainsi : « Dans cette coupe divine on boit la sagesse, la régularité, l'intelligence ; on y puise la correction et l'amendement de la vie, la juste mesure de la parole et des actes, la grâce de la piété, l'accroissement de la vertu; c'est la fontaine de la vraie fécondité morale (1). »

Sainte Rose de Lima se sert d'une comparaison que je vous laisse comme le bouquet de cet entretien : il était difficile d'exprimer d'une manière plus fraîche les admirables effets de l'Eucharistie. Les saints aimaient à revêtir la doctrine des gracieux symboles de la nature; ils y voyaient l'avantage de parler clairement, et d'exprimer dans un langage divin les mystères du ciel : car la nature est aussi une parole de Dieu, parole simple, claire, élevée et profonde. « La

(1) *Epist.* 65, n. 9, p. 1224, t. III.

création, dit un poëte allemand, est la parole de Dieu fraîchement exprimée (1). » Aucun langage ne saurait donc mieux redire ici-bas les hymnes divins : « Le soleil, dit sainte Rose, est l'emblème des merveilleux effets de l'Eucharistie ; il les représente, lorsqu'il réjouit l'univers par sa lumière et sa chaleur, lorsqu'il embellit la terre de fleurs et de fruits, qu'il multiplie les perles dans l'Océan, les pierres précieuses et les riches métaux dans l'intérieur de la terre (2) ; lorsqu'il remplit de joie les petits oiseaux du ciel, qu'il donne la fécondité aux plantes et aux animaux, et que répandu dans toutes les parties de ce vaste hémisphère, il verse partout une délicieuse beauté, réchauffe les êtres, et met sur eux, comme une auréole, l'éclat de ses rayons dorés. Tous ces effets, continue sainte Rose, l'Eucharistie

(1) Gœthe.

(2) Les anciens attribuaient ces effets à l'action du soleil.

les produit dans l'ordre spirituel (1). »

Puissiez-vous, Mesdames, par la douce expérience de votre vie, ressentir au moins quelques-uns de ces merveilleux résultats !

(1) Bolland., 26, Aug., *Vit. S. Rosæ*, n. 277, t. XXXIX p. 958.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Probet seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat. (I Cor., xi, 28.)

Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'alors il mange de ce pain et boive de ce calice.

MESDAMES,

« Tout aliment, dit saint Denys, a la vertu de perfectionner ceux qui s'en nourrissent; il supplée ce qui leur manque et satisfait à leurs besoins; il remédie à leur faiblesse et leur conserve la vie, il les fait refleurir et les renouvelle, il leur donne la richesse de la santé, il chasse la tristesse et l'imperfection et leur confère la joie et la perfection. C'est donc avec raison que les Écritures nous montrent la sagesse si bonne et si élevée au-dessus de toute sagesse, présentant une coupe mystérieuse et versant un breuvage

sacré, après avoir toutefois mis sur la table une nourriture solide, et invité à grands cris et avec bonté ceux qui avaient besoin d'elle. La sagesse présente donc un double aliment ; la consistance de viandes solides et le charme d'un doux breuvage, et de sa coupe s'échappe le fleuve de ses providentielles munificences. Le calice, par sa rondeur et son large évasement, est le symbole de la Providence qui embrasse et pénètre tout, et qui n'a ni commencement ni fin..... Voilà ce que la divine sagesse distribue à ses serviteurs : voilà le fleuve sans cesse jaillissant des immenses délices qu'elle leur prépare. C'est véritablement là, s'enivrer à la joie des banquets, et on attribue, avec raison, à la sagesse, le privilége de vivifier, de nourrir, de renouveler et de parfaire (1). »

Ces pensées sont une introduction naturelle à ce que nous allons dire. La divine

(1) Dionys. areop., *ép.* 9, n. 2-4, pp. 1107-1111.

Eucharistie agit sur nous sous la double forme symbolique de la nourriture solide et et du breuvage. Or, quand un être est destiné à agir sur l'autre, il faut que ce dernier soit disposé à recevoir l'action. C'est une loi générale, dont l'application est constante dans l'ordre physique et moral : mettez au feu du bois humide, il brûle difficilement : jetez-y de la paille desséchée, la combustion s'opère avec une rapide facilité. Ayez une voix éclatante, parlez à un sourd, il ne vous entend pas : prêchez les plus belles vérités à des esprits et surtout à des cœurs mal disposés, ils ne vous comprennent pas. Donnez la meilleure, la plus excellente nourriture à un tempérament épuisé par une cruelle maladie, vous le tuerez peut-être, au lieu de lui rendre la vie. Versez le vin le plus exquis à un homme qui a la fièvre, il trouvera amère cette liqueur naturellement suave et parfumée.

Il faut aussi des dispositions pour recevoir

la sainte Eucharistie. C'est la question que nous allons examiner.

Nous parlerons aujourd'hui de la pureté de conscience et de la foi.

La première disposition pour communier dignement est l'état de grâce. L'Eucharistie est un sacrement des vivants, il faut donc avoir déjà en soi la vie divine pour le recevoir. — Comme j'ai le bonheur de parler à des âmes vraiment pieuses, j'ai d'abord hésité à vous entretenir des communions sacriléges : elles n'existent pas parmi vous : car, remarquez-le bien, pour une communion sacrilége, il faut la pensée et la volonté réfléchie de recevoir Notre-Seigneur, sachant, d'une manière positive, qu'on est en état de péché mortel. Il ne saurait donc être question de ces craintes exagérées et des anxiétés déraisonnables de certaines imaginations

qui se figurent toujours être en état de péché mortel. Alors, quand on vit dans l'habitude de l'amour de Dieu, il faut mettre loyalement la main sur son cœur, comme dit saint François de Sales, et il nous répond aussitôt qu'il appartient à Dieu.

Cependant, Mesdames, il ne sera peut-être pas hors de propos de dire quelques mots sur cet important sujet, ne serait-ce que pour ne pas laisser incomplète la doctrine sur les dispositions à apporter dans la réception de ce divin sacrement.

Communier avec un péché mortel sur la conscience, c'est outrager la majesté de Dieu, et assumer sur soi une grave responsabilité ; car rien n'est lourd à porter comme le sang d'un Dieu pour la conscience criminelle. « Celui qui mange et qui boit indignement, dit saint Paul, est coupable du corps et du sang de Jésus-Christ : il boit et mange sa propre condamnation (1). » La

(1) I Cor., XI, 27-29

sévérité des principes que nous émettons s'applique surtout à ceux qui font des communions sacriléges par mépris : car dit saint Thomas, il y a une grande différence entre celui qui communie indignement avec un sentiment de mépris, et celui qui le ferait par un certain sentiment de crainte, tel que celui de découvrir son péché (1).

D'un autre côté, je ne veux pas tomber dans l'exagération de certains prédicateurs qui enseignent que la communion indigne est le plus grand crime que l'on puisse commettre, qu'il est plus grave que le déicide commis par les Juifs ou que la trahison de Judas. Il n'est personne qui n'ait entendu de ces amplifications oratoires : or ces assertions sont tout simplement des erreurs graves, opposées à l'enseignement de tous les théologiens sérieux (2). On trouve des

(1) 3. p., q. 80, art. 5.

(2) V. S. Thomas, 3. p., q. 80, art. 5. — Suarez, in 3um partem, disp. 66, sect. 2, t. XXI, pp. 462-465, éd. Vivès.

orateurs qui, lorsqu'ils prêchent sur un péché, le représentent comme le plus grand de tous; quand ils célèbrent une vertu, c'est incontestablement la plus excellente de toutes, et lorsqu'ils font le panégyrique d'un saint, c'est le plus grand du paradis. Je ne crois pas qu'on serve la doctrine par ces excès de langage : la vérité théologique est une sphère que ne doit jamais quitter l'orateur chrétien, et elle est assez large pour s'y mouvoir.

Cependant, il est certain que celui qui communie indignement, surtout s'il le fait avec un sentiment de mépris, et avec une volonté réfléchie, commet un très-grave péché; il profane ce qu'il y a de plus auguste, il foule aux pieds la grâce la plus insigne de la Rédemption. Il force le Sauveur à descendre dans une conscience criminelle : il est donc, comme dit saint Paul, coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. Il attaque directement la majesté souveraine;

et, ce qu'il y a de plus affreux, il l'attaque sur le trône même de sa miséricorde. L'Eucharistie est le chef-d'œuvre de l'amour de Dieu : là, le divin Sauveur se donne à nous avec l'affection d'un père, d'une mère, d'un ami, d'un époux : il se met à notre disposition, il se fait notre aliment avec une tendresse qui surpasse toute expression. Et c'est dans ce sacrement que le pécheur semble donner rendez-vous à ses passions, pour outrager la bonté et la miséricorde infinie. C'est le cœur même de Dieu qu'il blesse dans le sanctuaire de sa dilection, et de la blessure la plus profonde et la plus amère, la blessure de l'amour méprisé ! Le pécheur qui communie indignement et surtout avec un sentiment de mépris calculé, attaque Notre-Seigneur d'une manière perfide ; c'est un crime analogue à celui de Judas. Il s'avance comme un ami, il profane les signes les plus sacrés de l'affection ; il ne se contente pas d'un baiser, il reçoit Dieu dans

son cœur, c'est-à-dire au foyer même de l'amour, et, au lieu de lui prodiguer les marques de sa tendresse, il semble l'immoler à ses passions. O pécheur endurci, n'entendez-vous pas la voix de votre Dieu, qui vous adresse, comme à Judas, les paroles de l'amour méconnu : Mon ami qu'êtes-vous venu faire ici (1), quoi ! vous voulez m'outrager dans le moment même où mes bras s'ouvrent pour vous accueillir et vous presser sur mon cœur, où je voudrais descendre en vous pour vous inonder de mes bienfaits, et ne faire qu'un avec vous par l'amour ! O mon ami, votre cœur est donc plus dur que le rocher du désert, plus cruel que l'oiseau de proie (2).

Non-seulement la communion indigne est une attaque contre Dieu: elle est encore pour le pécheur la source des plus grands maux.

(1) Amice ad quid venisti. (Math., XXVI, 50.)
(2) Filia populi mei crudelis quasi struthio in deserto. (Thren., IV, 3.)

« Celui qui communie indignement, dit saint Paul, boit et mange sa condamnation (1). » S'il porte son crime devant le tribunal de Dieu, il n'aura pas besoin d'une autre sentence de mort. Le sang de Jésus-Christ se sera attaché à ses entrailles et criera vengeance, comme autrefois le sang d'Abel. Le sang de Jésus-Christ sera devenu comme un fer rouge, appliqué sur une conscience criminelle, et la marque s'en conservera indélébile ; ce sera comme le signe placé sur le front de Caïn. — Cette sentence de mort sera préparée à l'avance par les ruines que la communion indigne amoncellera successivement en cette âme. Voyez ce qui se passe en Judas : à peine a-t-il communié que l'esprit du mal est entré en lui (2). Aussi il n'hésite plus à consommer son crime ; il se précipite, comme une pierre détachée de la montagne, et il termine sa vie par le plus

(1) Judicium sibi manducat et bibit.
(2) Introivit in eum Satanas.

affreux désespoir. Il est certain qu'une communion indigne, je ne dis pas conduit nécessairement, mais peut conduire une âme aux dernières conséquences du crime. On a vu des hommes qui avaient laissé au banquet divin leur foi, leur amour, et, ce qu'il y a de plus triste, les derniers restes de l'espérance. Leur intelligence s'est obscurcie, leur cœur s'est endurci dans la cécité ; ils n'ont plus compris les mystères de Dieu, et leur âme aveuglée a marché, de précipices en précipices, jusqu'aux dernières limites de l'abîme (1).

Loin de nous cependant la pensée de prétendre qu'une communion indigne soit sans remède. Dans le cœur de notre Dieu, il y a une source intarissable de pardon, même pour ceux qui ont profané son corps et son sang; et le plus grand crime de Judas ne fut pas sa communion indigne, mais son désespoir. Le malheureux ! il ne voulut pas com-

(1) Introivit in eum Satanas. (Joan., XIII, 27.)

prendre que, malgré la faute énorme dont il s'était rendu coupable, Jésus-Christ était toujours son ami ! Un seul regard vers le Sauveur, et tout était pardonné ! Il n'avait qu'à tomber sur le cœur du Christ, et sa faute était rachetée. — Cependant, sans rien diminuer de la miséricorde de Dieu, sans limiter la puissance toujours nouvelle de pardon, qui s'étend aux plus grands crimes, il est certain que la communion indigne peut être la source de maux incalculables pour le pécheur, qu'elle tend à l'aveugler, à obscurcir son intelligence, à paralyser ses forces morales, et à le conduire, s'il ne se convertit pas, à l'impénitence finale (1).

Veillez donc à la pureté de votre conscience, avant de vous approcher de cet auguste sacrement ; et, si votre âme vous reproche sérieusement une faute grave, allez la déposer au tribunal de la pénitence ;

(1) Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi. (I Cor. XI, 30.)

revêtez la robe nuptiale, avant de vous présenter à la table du festin. Si vous aviez eu le malheur de communier indignement, souvenez-vous que le cœur de Dieu est toujours disposé à pardonner au cœur contrit et humilié ; allez trouver Notre-Seigneur, comme l'enfant prodigue, et vous entendrez sa voix miséricordieuse vous dire comme autrefois, mais dans un autre sens : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? Vous lui répondrez : Seigneur, c'est votre enfant qui revient à vous, qui revient le cœur chargé de tristes souvenirs : il vient faire appel à votre infinie miséricorde, et vous demander le baiser du pardon. — Cette parole suffira, et le Dieu qui n'éteint pas la mèche lorsqu'elle fume encore, vous relèvera avec amour, il vous pressera sur son cœur, et tout, sans exception, sera pardonné.

Je disais tout à l'heure que la Sainte Eucharistie était un sacrement des vivants : nous devons en conclure qu'ordinairement

il ne remet pas par lui-même le péché mortel. Cependant, disent Saint Thomas et les plus graves théologiens, il pourrait arriver que quelqu'un s'approchât de la table sainte, avec un péché mortel dont il n'aurait pas la conscience, et alors la Sainte Eucharistie lui remet cette faute par l'énergie du sacrement (1), pourvu que d'ailleurs il ait au moins l'attrition générale de ses péchés (2). — Comme cette doctrine est parfaitement orthodoxe, et très-consolante, j'ai cru qu'il n'était pas inutile de la faire connaître. Combien de scrupules, combien d'idées tristes et décourageantes pourraient être ainsi noyées dans cet océan de l'amour eucharistique, qui, non-seulement aug-

(1) Ex vi sacramenti.

(2) S. Thomas, 4, dist. 9, q. 1, art. 3, sol. 2, t. XII, p. 179, dist. 12, q. 2, art. 2, sol. 2, p. 252. — Suarez, in 3. partem, disp. 63, sect. 1 et 2, t. XXI, pp. 396-400. — V. encore pour l'opinion affirmative Gury, *de Sacram.*, n. 192, de Euch., n. 275, t. II, pp. 109, 151, éd. Rom. — V. sur cette même question S. Liguori, *de Sacram.*, l. VI, n. 6, de Euchar., l. VI, n. 269. — Salmant. *De Sacram.*, c. V, n. 12.

mente la vie spirituelle dans les âmes justes, mais qui va encore chercher partout les épaves de nos iniquités, gisantes, peut-être à notre insu, sur les plages d'une longue existence, et qui semble les ensevelir plus profondément à chaque communion nouvelle ; qui les ensevelit dans les abîmes d'une miséricorde infinie.

Il ne faut pas seulement bannir de notre cœur les fautes mortelles avant de communier. Si nous voulons que ce sacrement produise tous ses merveilleux effets, nous devons, autant que possible, nous purifier de nos fautes vénielles, faire disparaître ces taches de l'âme, ces imperfections, ces infidélités, qui ne nous font pas perdre, il est vrai, la grâce de Dieu, mais qui empêchent l'effusion complète de ses bienfaits, comme ces maladies, qui, sans être mortelles, empêchent la libre circulation de la vie dans le corps humain. On rencontre quelquefois des personnes qui vivent long-

temps ; mais leur vie est débile et languissante, leur tempérament est constamment maladif ; cependant, elles prennent tous les jours une nourriture substantielle D'où vient donc la cause de cet appauvrissement vital, de cette existence en quelque sorte artificielle ? Ces personnes ont certainement dans le sang je ne sais quelles humeurs, quels principes morbides, qui arrêtent le mouvement régulier, l'épanouissement total de la vie. — Image de certaines âmes qui ont essentiellement la vie de la grâce ; mais jamais la vie libre, normale, puissante et riche ! La cause est la même que pour la vie corporelle. Combien souvent dans le cœur du juste, combien de misères, de secrètes attaches, d'affections plus ou moins déréglées ! Combien d'immortifications, de mouvements désordonnés ! Combien de fantômes adulés par l'imagination, de tendances vers les choses extérieures, de négligences volontaires

lans les choses divines ! Combien de cu-
iosités, d'indiscrétions de paroles, de pré-
ipitations, de jalousies, d'impatiences
onsenties, de velléités du bien, sans ré-
ultat pratique ! A mesure que vous vous
urifierez de toute cette poussière mon-
laine, la grâce du sacrement agira avec
lus d'efficacité : à mesure que votre cœur
e détachera de tout ce qui contriste l'Es-
rit-Saint, les eaux de la grâce monteront,
nonderont vos puissances intérieures, et
ous transformeront en la nature divine.
hassez de votre cœur tout ce qui fatigue
'œil de Dieu, laissez au Seigneur la place
ntièrement libre : et alors, rien ne s'op-
osera à l'effusion de sa miséricorde ; et
me seule communion, faite avec de sem-
lables dispositions, pourra vous élever à
in degré éminent de sainteté et de perfec-
ion. Quand le Dieu de l'Eucharistie est
ntièrement libre en nous ; quand son ac-
ion n'est point gênée par nos résistances,



et par les mille obstacles d'une nature qui ne veut pas se laisser entièrement dompter; quand le Dieu d'amour peut faire en nous ce qu'il veut, il y opère toujours des merveilles.

La seconde disposition est un grand sentiment de foi. — La foi chrétienne n'est jamais contraire à la raison ; et, par conséquent, nous ne faisons point un acte déraisonnable en croyant au mystère eucharistique. C'est un mystère ; il s'en suit que nous ne le comprenons pas parfaitement. Dans le ciel seulement nous le verrons éclairé de ses plus doux reflets de lumière et d'amour. Et cependant, ce mystère a des clartés qui suffisent à toutes les âmes de bonne volonté : dans notre livre sur l'Eucharistie, nous croyons avoir démontré que la science humaine ne peut faire aucune objection sérieuse contre ce dogme de notre foi. Nous nous permettrons d'y renvoyer les âmes dont la foi, comme

dit saint Anselme, est en quête de l'intelligence (1).

D'ailleurs, Dieu est partout caché sur la terre : il aime le mystère, car le mystère est la patrie des grandes choses. Dieu est caché dans tous les phénomènes du monde extérieur, comme dans la sainte hostie. Partout, Dieu opère en silence, et retiré dans une mystérieuse solitude où l'œil humain ne peut le suivre. Ne sentez-vous pas, quand vous errez à la campagne, en la saison du printemps, ne sentez-vous pas qu'il y a partout une force occulte, qui se joue à travers les manifestations de ces vies multiples, dont elle est la source première ? Si jamais vous vous êtes promenées sur les bords de la mer, n'avez-vous pas entrevu et salué une puissance supérieure, planant sur ces vagues, et accompagnant la majesté de l'océan, dans

(1) Fides quærens intellectum.

ses magnifiques soubresauts ? La nature est comme un voile immense qui cache Dieu, tout aussi bien que le voile eucharistique cache le Christ. Dieu agit partout par la force et l'énergie des lois qui gouvernent le monde, et lui-même, il se dérobe à la vue, sous les phénomènes de la création : « La nature, dit le P. Faber, la nature est, à sa manière, une manifestation divine, analogue à l'Eucharistie : les lois naturelles sont comme les accidents sacramentels, ils voilent Dieu (1). »

La foi est donc nécessaire à l'homme, même dans l'ordre de la nature. Celui qui ne veut croire que ce qu'il voit, que ce qu'il comprend, finirait par devenir sceptique et ne plus croire à rien : car partout, au fond de chaque phénomène, il y a un

(1) Le *Saint-Sacrement*, p. 353. — Le même auteur ajoute : « Il y a certainement un merveilleux parallèle entre la présence de Dieu, cachée sous les lois et les forces de la nature, et la présence de Dieu, caché sous les voiles et les accidents de la sainte Eucharistie. » (*Ib.*, p. 355), l. III, sect. 4, texte anglais.

mystère, et sous chaque fait extérieur, on trouve une force cachée, qui échappe à l'investigation et à l'analyse.

La foi chrétienne, aidée par la lumière d'en haut, et fortifiée par toutes les preuves d'une raison divine, la foi de l'âme juste est encore soutenue par un tel sentiment de la présence de Dieu, que le doute n'est plus possible. Parfois, il est vrai, le sentiment peut tromper, quand il est aveugle et surexcité par un enthousiasme inintelligent, et par une passion quelconque. Mais il est aussi des sentiments qui ne trompent jamais : car le sentiment est, dans l'ordre moral, la dernière et la plus grande preuve du vrai : il n'exclut pas l'intelligence, il s'appuie sur elle ; mais il va plus loin, et il est des régions du vrai où nous ne pouvons parvenir que sur les ailes de l'amour. Le sentiment éclairé prend l'âme tout entière ; les preuves purement intellectuelles ne saisissent que l'esprit, c'est-à-dire la partie de

l'homme la moins intime, et souvent la plus mobile. Les vraies raisons de l'âme sont plus profondes ; elles baignent dans les parties aimantes de notre être. On a dit que les grandes pensées viennent du cœur : pourquoi la vérité eucharistique n'en jaillirait-elle pas, dans ses clartés les plus vives et les plus pénétrantes?

Le Dieu de l'Eucharistie a des révélations étonnantes de clarté pour les âmes qui marchent dans la simplicité de la foi. Après une communion fervente, le divin Sauveur se manifeste à elles dans toute la tendresse de son amour, et aussi dans une lumière si certaine que le doute ne leur serait plus possible. Elles sentent Dieu en elles, elles savourent sa présence, elles sont pénétrées d'un feu divin. Supposons un aveugle que l'on approche du feu : il ne voit pas l'élément qui le réchauffe, mais il le sent : et il sourirait de pitié à celui qui voudrait lui contester le droit d'affirmer l'existence du feu, sous

prétexte qu'il ne le voit pas. Il fait bien mieux que le voir, il le sent : il sent une chaleur vivifiante, qui pénètre ses membres engourdis. Telle est la position de l'âme chrétienne qui a la foi : elle ne voit pas, mais elle sent ; elle ne comprend pas, mais elle brûle.

Aussi les saints, aussi les âmes de foi n'ont jamais de doutes sérieux sur l'Eucharistie : elles éprouvent je ne sais quelle puissante attraction, qui les entraîne vers le centre de la chaleur, et quand elles sont plongées dans la fournaise, elles se baignent dans des flammes qui sont rafraîchissantes. Et Dieu parfois leur donne de telles lumières, que c'est comme un état intermédiaire entre l'intelligence du ciel et l'obscurité de l'exil. L'Eucharistie devient pour elles comme la colonne de nuée qui conduisait les Israélites dans le désert : elle a un côté obscur, parce que cette vie est le chemin du désert et le temps de l'épreuve ; elle a

surtout un côté très-lumineux, parce que l'amour finit par voir, et obtenir des clartés ravissantes. « Goûtez et voyez, » disait le prophète (1). » Oui, quand on a goûté Dieu, quand on a savouré sa présence, on voit, on comprend : on voit dans une lumière nouvelle et qu'on ne soupçonnait pas. On est semblable à l'astronome, qui, muni d'un instrument d'optique, aperçoit très-clairement ce dont le public ne se doute pas.

Oh ! Mesdames, ayez la foi, et vous n'en serez pas moins intelligentes ; ayez la foi, et vous découvrirez des prodiges. « Ferme les yeux, disait un philosophe, et tu verras (2). » — Oui, même dans l'ordre des sciences humaines, il est une manière de fermer transitoirement les yeux, qui nous introduit dans la région de la vraie lumière ;

(1) Gustate et videte. (Ps. XXXIII, 9.)
(2) Joubert, *Pensées*, tit. 1, n. 89, t. II, p. 26, 3e édition.

quiconque exige trop de lumière d'abord, arrive facilement à s'aveugler. — « Heureux, dit Jésus-Christ, ceux qui croient sans avoir vu (1). » Ils sont heureux, parce qu'ils se confient à la parole de leur Dieu : ils sont heureux aussi, parce qu'après avoir cru sans voir, ils finissent par découvrir des clartés merveilleuses, et leurs clartés sont bien plus grandes et plus nombreuses que s'ils avaient commencé par une analyse raisonnée. Leur foi est devenue comme les ailes de leur âme ; et tandis que la raison se perd dans ses étroits calculs, l'aigle ne raisonne pas, il plane et se baigne dans les ondées lumineuses qui lui arrivent des hauteurs.

En parlant de la foi, il ne sera pas inutile d'ajouter quelques conseils, pour éclairer, consoler, et fortifier certaines âmes éprouvées par des tentations contre la foi au

(1) Beati qui non viderunt et crediderunt. (Joan., XX, 29.)

mystère eucharistique. Ces tentations ne sont sérieuses que lorsqu'on y attache de l'importance : le meilleur et le plus sûr est de les mépriser. Faites alors comme l'enfant dont la tête est malade, et qui est saisi de vertige : il va se jeter sur le cœur de sa mère ; de temps en temps, il la regarde, il recueille comme un breuvage rafraîchissant quelques paroles de son amour; et il ne quitte cet asile béni que lorsque la crise est passée. Faites de même : allez reposer sur le cœur de votre Dieu, sur le cœur de votre mère : car dans l'Eucharistie, dit Clément d'Alexandrie, « le Verbe est un père, il est une mère, il est une nourrice pour ses enfants (1). » Collez-vous sur ce sein maternel : et ne vous occupez pas même de la tentation. Quand on a le vertige, on ne le guérit pas par le raisonnement; le raisonnement, au contraire, centuple la puis-

(1) *Pédag.*, l. I, c. VI.

nce du danger; quand on a le vertige, on chappe au péril en se retirant dans un eu sûr. Or, je ne sache pas de lieu à la fois lus sûr et plus doux que le cœur de Dieu.— ites donc à votre père : Oui, je crois ; mais idez ma foi encore infirme (1). Je crois, nais vous, Seigneur, rivez ce sentiment, lans mon cœur, et que rien ne puisse l'é-branler. — Vous vous relèverez ensuite, vous vous relèverez pleines de confiance, les nuages auront disparu, le ciel de votre âme sera redevenu serein ; vous croirez à l'amour, et vous ressentirez, avec plus de force encore, les tressaillements de l'union divine.

Ayez la foi, Mesdames, et vous transporterez des montagnes de difficultés ; ayez la foi, c'est le meilleur moyen d'arriver aux régions lumineuses. C'est ainsi qu'il advient au voyageur qui fait l'ascension sur les

(1) Credo, Domine adjuva incredulitatem meam. (Marc, IX, 23.)

hauteurs ; il traverse d'abord des zones couvertes de nuages ; mais sur les sommets, il jouit d'une lumière que ne soupçonne pas l'homme de la plaine. — Ayez la foi, car cette vertu touche particulièrement le cœur de Jésus-Christ. Avez-vous remarqué dans les saints Évangiles l'importance que Notre-Seigneur attache à la foi ? Si on a la foi, il fait tout ce qu'on veut : « N'ayez aucune crainte, dit-il au chef de la synagogue, seulement ayez la foi (1). » Au père qui sollicite la guérison de son fils : « Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui a la foi (2). » A la Chananéenne, il répond, en poussant un cri d'admiration : « O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon vos désirs (3). » Et presque toujours, après chaque guérison physique ou morale, il

(1) Noli timere, tantummodo crede. (Marc, v, 36.)
(2) Marc, IX, 22.
(3) Math., XV, 28.

ajoute : « C'est votre foi qui vous a sauvé (1). »

Il est impossible de ne pas voir une pensée spécialement chère à Notre-Seigneur dans cette répétition des mêmes paroles. Ne serait-ce pas parce que la foi indique la confiance, et une confiance qui s'abandonne, sans voir entièrement ; mais la confiance est la plus grande preuve d'amour, et plus elle est aveugle, en un sens, plus elle indique un amour qui ne calcule pas, et qui se livre les yeux fermés. Ne l'avez-vous pas éprouvé mille fois dans vos relations ? Quand, dans une affaire délicate, vous livrez à une personne ce que vous avez de plus cher, vos intérêts les plus sacrés, et cela sans lui demander aucune garantie, n'est-ce pas le dernier degré de l'affection tendre et respectueuse ? Si, au contraire, vous calculez, si vous exigez trop de garanties,

(1) Fides tua te salvum fecit. (Marc, V, 34, *et alibi passim.*)

n'est-ce pas une preuve que votre confiance est très-limitée?

La foi d'ailleurs, la confiance qui s'abandonne, sont la plus grande et la plus noble séduction : jugez-en par vous-même ; pour peu que vous ayez le cœur bon, le caractère élevé, si une personne vient vous trouver, vous livrer sa confiance tout entière, et proteste qu'exposée à un vrai danger, elle a son complet espoir en vous : ne sentez-vous pas votre âme tressaillir? les portes de votre cœur sont comme forcées, et si vous le pouvez, vous êtes heureuse de secourir votre frère. — Voilà pourquoi, ce me semble, Notre-Seigneur réclamait toujours la foi comme une condition de ses bienfaits. C'était une preuve d'amour qu'il demandait; et son cœur se tendait, pour ainsi dire, des piéges à lui-même; car une âme qui a une foi, une confiance aveugle en Dieu, oblige en quelque sorte le Seigneur à la secourir.

Ayez donc la foi, Mesdames, et une foi

vive, ardente comme la flamme, et vous sentirez de plus en plus une douce chaîne d'amour qui vous rivera au mystère eucharistique; et quand vous entendrez célébrer la beauté et les magnificences de cet auguste sacrement, vous vous écrierez, comme ces hommes de l'Évangile : « Ce n'est pas seulement à cause de votre parole que nous croyons; mais nous savons tout cela par une douce et quotidienne expérience (1); » et jamais la vérité n'est aussi claire à l'homme, que lorsqu'il l'a sentie vivante et féconde dans les entrailles de l'âme. Le Christ, par sa présence, fit tressaillir les entrailles d'Élisabeth (2); il fait aussi tressaillir, par sa présence eucharistique, les pensées, les désirs, les sentiments, les aspirations, dans les profondeurs de l'âme. Alors, le doute n'est plus possible, et l'âme, après avoir

(1) Jam non propter tuam loquelam credimus, sed ipsi scimus. (Joan., IV, 42.)

(2) Exultavit in gaudio infans in utero meo. (Luc.. I, 44.)

communié, n'a plus qu'une parole, et elle s'écrie, en empruntant une pensée de saint Augustin : O mon Dieu, je douterais plutôt de mon existence que de la présence en moi de votre sagesse infinie.

DIXIEME CONFÉRENCE

Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient... Beati qui esuriunt et sitiunt. (Eccli., XXIV, 29. — Matth., V, 6.)

Ceux qui me mangent auront encore faim ; ceux qui me boivent auront encore soif... Heureux ceux qui ont faim et soif !

MESDAMES,

Nous avons commencé à parler des dispositions à la sainte communion, et déjà nous en avons signalé deux principales, la pureté de conscience et la foi.

La divine Eucharistie est un sacrement des vivants ; il en résulte qu'il faut être en état de grâce pour le recevoir. La communion sacrilége, surtout quand elle est accompagnée d'un sentiment de mépris, est une faute très-grave et qui peut avoir pour l'avenir d'une âme les plus déplorables

conséquences. « Celui, dit saint Paul, qui mange et qui boit indignement, est coupable du corps et du sang de Jésus-Christ : il boit et mange sa propre condamnation (1). » — Pour que la sainte communion produise en nous tous ses merveilleux effets, il ne suffit pas d'être rigoureusement en état de grâce, il faut encore, autant que possible, faire disparaître ces fautes vénielles, ces misères et ces imperfections qui empêchent l'effusion complète des libéralités divines.

Après la pureté de conscience, nous vous avons signalé l'esprit de foi. La foi qui nous fait admettre le mystère eucharistique est parfaitement raisonnable : elle s'appuie sur l'intelligence et le sentiment, elle est une preuve d'amour et de confiance, et c'est pourquoi Notre-Seigneur la recommande si souvent dans l'Évangile ; avec la foi, on transporte les montagnes (2), avec la

(1) I Cor., XI, 27, 29
(2) Matt., XVII, 19.

foi on obtient tout de la bonté de Dieu (1).

Dans cette conférence, continuons à parler des dispositions que l'on doit apporter à la table sainte, et méditons quelques instants sur l'humilité, l'amour et le désir. Ces trois pensées correspondent aux paroles de mon texte; quand l'âme a faim et soif, c'est une preuve qu'il y a un vide dans les puissances intérieures, c'est le symbole de l'humilité; quand l'âme a faim et soif, elle appelle de toutes ses forces un aliment, et elle veut se l'assimiler, c'est l'amour et le désir.

En approchant de la table sainte, nous devons exciter en nous des sentiments d'une humilité pleine de respect. — Quel est celui qui se cache sous les voiles eucharistiques?

(1) Omnia possibilia sunt credenti. (Marc, IX, 22

C'est le grand Dieu de l'éternité, celui qui d'un mot a créé l'univers, et d'un mot pourrait l'anéantir. C'est lui qui, par un excès d'amour pour nous, se renferme sous l'enveloppe la plus vulgaire, et qui cependant demeure dans toute sa majesté et la gloire de sa puissance : tellement qu'on pourrait appliquer au Dieu de l'Eucharistie cette parole de saint Augustin : il est très-grand sous les plus humbles apparences (1). — Quel est celui qui vient à nous avec une si libérale bonté? C'est le Dieu de toute sainteté, qui découvre des taches dans les astres du firmament, et dans les purs esprits qui environnent son trône. Et pour qui le roi du ciel quitte-t-il le sanctuaire de sa gloire? pour un être faible, pécheur, misérable; pour celui qui, peut-être mille fois, par ses infidélités et son ingratitude, s'est rendu indigne de la grâce de Dieu. Aussi, placée

(1) Maximus in minimis.

en face de la majesté et de la sainteté de Dieu, l'âme s'humilie profondément : elle se cache dans le néant de sa bassesse, et, si ce n'était l'invitation amoureuse de Dieu, elle n'oserait approcher. Elle se frappe la poitrine en disant : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie (1). Seigneur, ayez pitié de moi, car je ne suis qu'un pécheur (2). » En réfléchissant sur la bonté de Dieu et sur sa propre indignité, elle s'écrie : « D'où peut me venir cette grâce (3). » Moi, cendre et poussière, moi, faiblesse et corruption ! recevoir le Dieu de la puissance et de la gloire ! le Dieu de toute vertu et de toute perfection ! « Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous vous souveniez ainsi de lui, qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que vous

(1) Matt., VIII, 8.
(2) Propitius esto mihi peccatori. (Luc, XVIII, 13.)
(3) Unde hoc mihi. (Luc, I, 43.).

daigniez ainsi le visiter, et le couronner d'honneur et de gloire (1) ? » « O homme. s'écrie saint Chrysostome, songe à cette victime que tu vas toucher, à cette table à laquelle tu vas t'asseoir ; n'oublie pas que n'étant que cendre et que poussière, tu vas recevoir le corps et le sang du Christ. Approche donc avec un saint tremblement, et verse des larmes avec la confession de tes fautes (2). »

Mais, Mesdames, dans la religion, les sentiments doivent être échelonnés les uns au-dessus des autres, et il en est qui ne sont parfaits que lorsqu'ils ont leur complément supérieur ; les vérités doivent être mélangées à doses mesurées par la sagesse, et ce sont ces doses qui forment pour nous ces vérités relatives de l'ordre pratique, qui nous éclairent ici-bas et nous guident dans le sentier de la vie,

(1) Psalm. VIII.
(2) In nat. Dom. nostri J.-C., n. 7, t. II, pp. 430-431, *passim*.

L'humilité dans l'âme n'est, pour ainsi dire, qu'un travail préparatoire ; elle creuse les profondeurs de l'être, et nous donne la capacité de recevoir les grâces du ciel: nous recevons d'autant plus, que la vallée de notre néant est plus large et plus profonde ; car la grâce est comme l'eau, elle fuit les hauteurs et les sommets sourcilleux, pour descendre dans les lieux abaissés. — Mais l'humilité, qui nous abaisse d'un côté, ne doit pas être contraire à la vérité et à la grandeur d'âme qui nous élèvent de l'autre: l'humilité, qui, si elle était seule, nous ferait tenir sur la réserve, ne doit pas être opposée à la confiance qui nous attire. Nous ne sommes rien, mais avec la grâce de Dieu, nous sommes beaucoup; nous sommes les images de Dieu dans l'ordre de la nature et de la grâce, nous sommes les frères de Jésus-Christ, et nous avons tant de valeur aux yeux de Dieu, que pour nous le Christ a daigné mourir et verser son sang précieux.

Nous sommes un diamant royal; et, alors même que ce diamant aurait été couvert par la fange de l'iniquité, il peut être lavé par le sang du Christ, et sa valeur de diamant n'en est pas moins considérable. Nous sommes pécheurs, mais Dieu est notre père, il met sa gloire à nous pardonner, et, plus nous sommes misérables, plus nous fournissons à Dieu l'occasion d'exercer libéralement sa miséricorde, c'est-à-dire l'attribut qui est le plus cher à son cœur.

Aussi l'humilité dont je parle en ce moment est l'humilité telle que l'entendait un saint Docteur, quand il disait : « Les humbles n'ont pas de défaillance, ils ne perdent pas la vigueur de l'âme, ils jouissent de la lumière d'une parfaite intelligence : l'humilité est pour eux un trône de grandeur (1). » « L'humble, dit saint François de Sales, est

(1) *Epist. ad Demed.*, c. IV, inter op. S. Leonis, t. II, pp. 164-165. — D'autres attribuent cette lettre à S. Prosper.

d'autant plus courageux, qu'il se reconnaît plus impuissant ; et, à mesure qu'il s'estime chétif, il devient plus hardi, parce qu'il a toute sa confiance en Dieu (1). » « L'humilité qui ne produit pas la générosité est indubitablement fausse; car, après qu'elle a dit : je ne puis rien, je ne suis qu'un pur néant, elle cède tout incontinent la place à la générosité de l'esprit, laquelle dit : il n'y a rien, il ne peut rien y avoir que je ne puisse, d'autant que je mets toute ma confiance en Dieu qui peut tout (2). »

Aussi l'humilité que nous recommandons à la personne qui va communier, n'est pas une humilité qui éloigne, qui resserre, qui abatte le courage ; c'est une humilité qui favorise un écoulement plus large à l'abondance des grâces ; c'est l'œuvre du travailleur qui creuse un canal afin de recevoir de l'eau en plus grande quantité ; c'est une

(1) *Vie dévote*, 3. p., c. v.
(2) *Id.*, 5e entr., *De la générosité*, t. I, p. 592.

« L'amour ne croit pas à l'impossibilité, dit l'auteur de l'Imitation, parce qu'il pense que tout lui est possible et permis (1). » Aussi l'âme qui est sous la pression de l'amour ne songe plus à son indignité ; l'amour et la confiance sont comme deux ailes qui la soulèvent de terre, et l'emportent, pour ainsi dire, malgré elle vers les régions où l'attirent les désirs de son cœur. L'amour semble oublier le respect, ou plutôt l'amour, c'est le respect élevé à la plus haute puissance de la tendresse : est-ce qu'un enfant, buvant l'amour sur le sein de sa mère, ne la respecte pas ? il fait plus que la respecter, il l'aime et se nourrit de sa substance. Aussi l'âme enivrée s'écrie avec l'auteur de l'Imitation ; elle s'écrie avant et après la sainte Communion : « Seigneur, dilatez-moi dans l'amour, afin que je sache, par une suave et intime expérience, com-

(1) L. III, c. V, n. 4.

bien il est doux d'aimer ; combien il est doux de se fondre et de nager dans l'amour. Que je sois complétement saisie par cette flamme d'amour, et qu'elle soit si vive et si pénétrante qu'elle m'oblige à sortir de moi par l'excès de la ferveur et du ravissement, que je chante le cantique d'amour, que je suive le bien-aimé sur les hauteurs, et que je tressaille de joie et d'amour (1). »

Comment, en effet, l'âme humaine, venant à réfléchir sur la bonté de Dieu et la tendresse qu'il nous témoigne dans ce sacrement, ne se sentirait-elle pas le cœur transpercé par les flèches de l'amour ? Comment ne s'écrierait-elle pas, en suivant la pensée de l'Apôtre : je n'aurais peut-être pas eu la force, ni la volonté d'aimer Dieu la première, mais aujourd'hui il me serait impossible de ne pas lui rendre amour pour amour, car il m'attire par des liens qui sont

(1) *Ib.*, n. 6.

plus forts que le bronze, et il m'a trans
percée par des flèches qui laissent un
blessure incurable, blessure divine qui fai
le bonheur et la force de la vie. — Et quan
l'âme a été ainsi atteinte par la flèche de l
dilection, il en résulte une confiance, un
familiarité, une tendresse qui ne connaissen
plus de modération, qui se précipitent, e
oubliant presque ce que les hommes appel
lent le respect, et en répétant toujours cett
parole du cantique : « Environnez-moi d
fleurs, car je languis d'amour ! » Chaqu
communion augmente cette plaie divine, e
la vie de l'âme, sortant sans interruptio
par cette blessure toujours fraîche, finit pa
se perdre et s'écouler en Dieu : elle devien
tout eucharistique. Ainsi le fer, quelqu
temps plongé dans le feu, s'amollit, et si l
chaleur augmente, il ruisselle avec des tor
rents de flammes.

Mais comment acquérir ce sentiment d'a
mour, et surtout comment l'augmente

toujours? Je viens de faire la réponse par ma comparaison : comment le fer augmente-t-il le degré de chaleur qui le travaille intérieurement? en restant dans le feu, en subissant de plus en plus les ardeurs du feu, en se livrant entièrement à la flamme. Ainsi vous augmenterez votre amour, et chaque communion deviendra la meilleure préparation à la communion suivante. Dites à Dieu, avant d'approcher de la table sainte : Seigneur, venez en moi par votre esprit, consumez mon cœur à l'avance, touchez mon cœur avec ce métal divin que votre disciple bien-aimé appelle de l'or en feu (1), et aussitôt mon âme se fondra, s'écoulera en vous. Quand vous aurez reçu la sainte Eucharistie, vous ajouterez : Maintenant, Seigneur, augmentez vous-même les ardeurs de la flamme, brûlez, purifiez, consumez; donnez-moi la force de vous ai-

(1) *Aurum ignitum.* (Apoc., III, 18.)

mer tous les jours davantage, de vous aimer autant que je le désire, de vous aimer avec votre cœur divin, car nous ne faisons plus qu'un; ma vie, c'est la vôtre et notre amour doit être indivisible (1).

L'amour appelle immédiatement un autre mouvement d'esprit et de cœur, c'est le désir : le désir est comme l'efflorescence continuelle de l'amour.

J'aime beaucoup étudier les lois de la nature pour y découvrir les emblèmes des lois de la grâce : car « la création, dit saint Bonaventure, est comme un miroir où viennent se réfléchir les vérités théologiques (2). » Les lois de la nature et celles de la grâce ont un parallélisme merveilleux, c'est le même Dieu qui les a faites, et les

(1) « Dieu ne communique ses grâces de choix dans la communion, qu'à ceux qui le traitent en ami. » (Sainte Thérèse, *Chem. de la perf.*, c. XXXIV, n. 9, édition espagnole)

(2) *Lumin. eccles.*, serm. XX, *de Eccl. hierarch.*, au commencement.

premières sont une image des secondes. — L'attraction, le soulèvement et le cours des liquides ont lieu en raison de la force d'aspiration. Ainsi, mettez une pompe dans la mer : si cet instrument a une puissance d'aspiration considérable, le jet d'eau obtenu est très-abondant, et si la pompe ne cesse pas d'agir, les flots du liquide ne cessent pas de se précipiter. Si la pompe, au contraire, tout en demeurant dans l'eau, était inactive, elle aurait beau rester un siècle dans l'océan, elle n'attirerait pas une seule goutte. Image de l'âme dans ses rapports avec la grâce ! L'âme aussi a sa puissance d'aspiration, c'est le désir ; et, quand ce désir est violent, la force d'aspiration augmente d'une manière proportionnée ; et, quand l'âme ne cesse de désirer, elle a une puissance dont l'intensité s'accroît avec la continuité d'action.

Plongeons maintenant cette âme dans l'Océan : ici l'Océan, c'est Dieu, et dans

l'Eucharistie, Dieu est un Océan qui ten toujours à briser ses digues. L'eau divin ne manque pas, elle ne saurait manquer, car elle est plus profonde que la mer, et son étendue est vaste comme l'immensité (1). Si l'âme, cet appareil divin, aspire avec ardeur, si elle désire énergiquement, l'eau se précipite, monte avec violence; et, si les désirs continuent, l'âme est inondée. Saint Thomas formule ainsi cette loi : « Les effets de la grâce se multiplient selon la puissance de nos désirs (2). » — Ne trouvez-vou pas, Mesdames, que c'est là un abîme in sondable d'amour et de bonté ? J'en con viens, et cependant c'est une des vérités le plus certaines de la Religion. Dans l'ordr du salut, dans la voie de l'amour divin, plu on désire, plus on obtient ; plus on es père, plus la miséricorde s'épanche. Ain

(1) Longior terra mensura ejus, et latior mari, (Job XI, 9.)

(2) *In l. de div. nom.*, c. IV, lect. 4, t. VIII, p. 142.

Dieu se met à notre disposition ; c'est vrai, comme il est vrai que l'Océan se met pour ainsi dire à la disposition de celui qui agite la pompe aspirante. Puisqu'il en est ainsi, creusons les abîmes de notre cœur ; allons y réveiller toute la force de nos désirs, et, quand Dieu sera en nous par le sacrement de son amour, nous lui dirons : Seigneur, j'ai un cœur large comme les plages de la mer ; j'ai des vides profonds comme les abîmes, j'ai des aspirations qui montent à des hauteurs que je ne puis calculer. Il faut que vous couvriez toutes ces plages, que vous combliez tous ces vides, que vous apaisiez toutes ces aspirations. Et le Seigneur vous répondra : Ma fille, je viens à vous, j'accours vers vous, parce que vous êtes une fille de désirs (1). Ayez donc confiance, et que la paix soit avec vous (2). Ouvrez-

(1) Veni... quia vir desideriorum es. (Daniel, IX, 23.)
(2) Noli timere, vir desideriorum, pax tibi (Daniel, X. 19.)

vous donc, ouvrez-vous au large, ouvrez vous encore, et, d'un seul bond, mon amou va inonder tous ces rivages dénudés, va combler tous ces abîmes, va satisfaire ces aspirations. Mais il ne remplira ces vides que pour les élargir, et après les avoir élargis, il reviendra les combler encore. I calmera toutes ces aspirations, mais pou les rendre en quelque sorte plus irritantes afin de se donner la satisfaction de les apaiser de nouveau. Et votre vie, votre amou se développeront ainsi, jusqu'au jour bien heureux où vous n'aurez plus besoin d ces désirs, au moins de ces désirs inquiet et accompagnés de quelque peine: vous n'e aurez plus besoin, parce que vous sere entièrement plongée dans la mer de mo amour. — « Les dons divins, dit sair Thomas, ne diminuent jamais, quelle qu soit la surabondance de leur effusion : a contraire, plus on reçoit, plus la sourc s'écoule en nous : car, plus on reçoit le



dons divins, plus on devient apte à les recevoir ; et d'ailleurs, du côté de la source, l'écoulement ne saurait diminuer, puisque la richesse de la source est infinie (1). »

Voilà, Mesdames, la vraie communion, la communion telle que l'entendaient les saints. Comprenez-vous de plus en plus ce que déjà plusieurs fois je vous ai répété, que l'Eucharistie est le commencement du ciel ? c'est la goutte d'eau qui augmente, en attendant le fleuve, en attendant la grande mer.

Les saints Docteurs se servent d'une autre comparaison, en rapport avec la nature et la matière du sacrement. L'Eucharistie est une nourriture et un breuvage ; or jamais la nourriture ne profite mieux que lorsqu'on a faim et soif : et la faim et la soif de l'âme, c'est encore le désir. « Allons tous à la table eucharistique, dit saint

(1) *In lib. de Div. nom.*, c. IX, lect. 1, t. VIII, p. 231, éd. Venise.

Philippe de Néri, avec un désir véhément de nous nourrir de cet aliment sacré. Ayons soif ! ayons soif (1). » Saint Augustin appelle saint Jean l'Évangéliste un convive très-affamé (2), et c'est pourquoi, ajoute-t-il, non content de la table du Seigneur, il voulut reposer sur son cœur, pour y boire les secrets de la divine sagesse. » — « Pour savourer toute la douceur de l'Eucharistie, dit un pieux et savant cardinal, il faut être famélique. Si donc vous sentez en vous la faim de la vérité et de la justice, le pain eucharistique est une nourriture qui convient à votre âme (3). »

Aussi tous les saints se préparaient à l'Eucharistie avec un désir dont les expressions ne pouvaient pas toujours rendre la pieuse et sainte énergie. Permettez-moi de vous traduire quelques-uns de ces élans de

(1) *Maximes à la fin de sa vie*, p. 414.
(2) Avidissimus epulator (*Enarr. in ps.* CXLIV, n. 9, t. IV, p. 2301.)
(3) Cusa, *Excit.*, l. V, p. 489.

cœur travaillé par l'amour : « O Christ, s'écrie saint Paulin, pénétrez les fibres de mon âme, et que les eaux vives de votre amour rejaillissent en moi. Vous êtes la fontaine d'où s'écoulent la vie et la grâce... Ceux qui vous boivent, désaltérés à ce torrent de douceur, n'auront plus soif, et cependant ils auront toujours soif, car votre suavité est telle, ô Verbe, que plus on boit, plus on a soif. O Seigneur, vous qui êtes le pain de vie et la fontaine de salut, l'âme a toujours faim et soif de vous. Cependant la faim et la soif ne tourmentent pas ceux qui vous mangent et qui vous boivent. On vous boit, et vous coulez toujours, et, à mesure qu'on épuise la coupe, vous jaillissez avec plus d'abondance, et vous dépassez en largesse et le nombre et la soif des convives. Car, ô Christ, vous êtes tout suavité, vous êtes tout amour ; aussi vous pouvez remplir, mais vous n'arrêtez pas la faim, l'âme doit soupirer vers vous par des désirs insatia-

bles ; la fontaine divine se précipite, elle entre, elle pénètre, et cependant l'amour n'est pas rassasié. C'est ainsi que se parachève la piété, ainsi l'on vous aime sans fin, ô Christ, qui donnerez à vos amis la vie éternelle (1). » — « Seigneur, dit saint Jean Damascène, je suis blessé au cœur ; votre amour me dessèche, je suis un esclave de votre amour. Je vous en conjure, que je sois complétement pénétré par votre chair ; que je sois abreuvé de votre sang qui donne la vie et la divinité. Que je sois comme dans un repas délicieux, saturé de votre substance divine (2). »

Cette faim et cette soif de Dieu se font sentir chez toutes les âmes vraiment chrétiennes ; c'est le tourment, le bonheur et la gloire des nobles esprits. Tous s'écrient avec le Prophète : « Seigneur, je soupire vers vous comme le cerf altéré... mon âme brûle de

(1) *Poema*, XX, p. 685, éd. Migne, vers. 429-444.
(2) *Precatio*, t. III, p. 818, éd. Migne.

soif pour le Dieu, fontaine de vie (1). O Dieu, mon âme est altérée de vous, ma chair elle-même a de nombreux et énergiques désirs de s'unir à vous (2). Et le Seigneur répond : Vous tous qui avez soif, venez à la source (3). Je donnerai à celui qui a soif, de la fontaine d'eau vive, et elle lui sera distribuée avec une libéralité gratuite (4). Toute âme qui aura faim sera rassasiée (5), et les faméliques en particulier recevront avec surabondance (6). — Mais continue le Seigneur, tous ceux qui mangeront auront encore faim, et tous ceux qui boiront auront encore soif (7). »

Nous retrouvons donc ici la même loi que nous signalions tout à l'heure : Dieu multiplie les effets salutaires de la nourriture

(1) Psal., XLII, 3.
(2) Quam multipliciter tibi caro mea. (Ps. LXII, 2.)
(3) Isaïe, LV, 1.
(4) Apoc., XXI, 6.
(5) Ps. CVI, 9.
(6) Famelici saturati sunt. (I Reg., II, 5.)
(7) Eccli., XXIV, 29.

et du breuvage célestes, selon la faim et la soif des âmes.

Le désir de la sainte Communion est même une des règles les plus sûres que puissent suivre les ministres de Dieu dans la direction des âmes, et pour décider la fréquence des communions : « la marque la plus assurée dans les bonnes âmes pour recevoir souvent la sainte Eucharistie, dit Bossuet, c'est l'appétit spirituel qu'elles en ressentent (1). Quand cette faim spirituelle se fait sentir, il faut l'assouvir et se livrer à l'amour de Jésus-Christ (2). » C'était aussi la remarque de sainte Catherine de Sienne : « Cette nourriture céleste fortifie peu ou beaucoup selon le désir de celui qui la reçoit (3). » L'âme qui sent en elle le désir de communier doit faire connaître ce sentiment à son directeur; le taire

(1) *Méd. la Cène*, 48e jour, p. 409.
(2) *Lettre de piété et de direction.* Lettre 106, t. XI, p. 448.
(3) *Dell'Oraz*, c. II, p. 142.

par prétendue modestie serait au moins une timidité répréhensible ; car, lorsque l'âme est d'ailleurs suffisamment préparée, le désir de la communion est le principal indice pour renseigner le directeur. C'est ainsi, du reste, qu'en agissent les médecins : l'appétit du malade est pour eux une preuve qu'il peut essayer de la nourriture. Mais il faut que cet appétit soit sain, vigoureux, et ait cette énergie calme qui indique le retour de la santé : car, si c'était un appétit déréglé, et ce qu'on appelle une faim de malade, le médecin devrait continuer le régime de la diète. « Or, reprend Bossuet, il peut y avoir pour la sainte Eucharistie des appétits de malades et dans ce cas il faudrait les réprimer (1). »

Ces appétits de malades, ces envies d'enfants qui désirent une chose parce qu'ils la voient, se rencontrent dans la fréquenta-

(1) *Médit.*, lieu cité plus haut.

tion des sacrements. On a des habitudes de communion plus ou moins fréquentes, à tel jour fixe ; on ne veut pas y déroger. Alors, dit saint Chrysostome, on s'approche par habitude, par routine (1) : alors on se crée une faim factice, ou bien encore, la vanité suscite de ces faims artificielles, on est une habituée de la table sainte, « on n'est pas fâchée de se faire voir, dit saint Cyrille, et, pour ménager des intérêts d'amour-propre et de considération qu'on tient à ne pas froisser (2), » on désire communier souvent. Ou bien encore une secrète jalousie nous a fait remarquer que telle personne communiait souvent : pourquoi ne ferions-nous pas comme elle ? — C'est encore un enfant malade, qui désire manger, parce qu'il voit ses compagnons à table.

Je vous cite à dessein, Mesdames, les paroles des Pères de l'Église, pour vous

(1) *In ep. ad Ephes.*. hom. 3, t. XI, p. 25.
(2) *Hom. Pasch.* IX, n. 6, t. X, p. 663, éd. Migne.

ıtrer que ces misères de notre pauvre ıanité ne sont pas nouvelles, et qu'elles ontent à l'origine du christianisme ; il inutile d'ajouter que de pareils désirs ıt aucun caractère divin, et qu'ils de- ent plutôt nous éloigner de la table te.

est des âmes divinement touchées par flamme céleste, et dont la pensée et le r de l'Eucharistie sont tels, qu'elles en ınt des images presque partout, et spé- ement dans les repas. Elles sont d'ail- s, même au point de vue philosophique, ıcoup plus dans le vrai qu'on ne le pense; le manger et le boire sont ici-bas une ge de la divine Eucharistie, et une preuve tous les êtres ont besoin de vivre ; mais cun cherche sa nourriture dans la sphère lui a assignée le créateur (1). « Le Verbe l'aliment qui convient à l'âme, dit saint

L'*Eucharistie*, 3e conf., 1 part., § 3, pp. 263-268, lit.

Cyrille de Jérusalem, de la même manière que le pain est une nourriture proportionnée à la nature de notre corps (1). » — Ces âmes qui sont éclairées d'une lumière supérieure, et dont le mysticisme se reflète en clartés aussi douces que vraies, ne se mettent point à table sans penser au banquet eucharistique ; elles disent au fond de leur cœur, et cette pieuse pratique est indiquée par Louis de Blois, « O bien-aimé Jésus, puisse la vertu de votre divin amour m'incorporer et m'unir intimement à vous ! Quand elles boivent, elles disent encore : Que la suavité de votre divin amour, ô très-aimable Jésus, s'écoule dans les entrailles de mon âme et qu'elle pénètre toute ma substance (2). »

Si vous avez cet instinct du cœur, Mesdames, faites de même : alors l'Eucharistie deviendra dans votre vie comme une sorte

(1) *Catech.* 22, n. 5, p. 1099, éd. Migne.
(2) L. Blos, *Instit. spirit.*, c. IX, t. I, p. 556.

d'idée fixe; mais il est des idées fixes de l'ordre divin, et celles-là donnent la vraie sagesse : car, tout en opérant dans l'âme une sorte d'absorption divine, elles lui laissent d'ailleurs, et pour tous les autres devoirs de la vie, une force, une joie, une dilatation, une facilité d'exécution que la nature seule ne donnera jamais.

l'ordre moral, l'aspiration de l'âme, et c'est une loi du monde surnaturel, que, plus la puissance de l'aspiration est énergique, plus la grâce coule avec surabondance.

Il nous reste à expliquer trois autres dispositions de l'âme : le calme, la ferveur, la simplicité : et nous terminerons cette conférence en disant un mot sur les dispositions du corps. Les paroles du Psalmiste, que nous avons prises pour texte, résument notre pensée : la lumière de Dieu éclaire et échauffe l'âme, elle produit la paix et la joie ; et l'âme, semblable à un petit enfant, repose tranquille sur le sein de sa mère. « Seigneur, la lumière de votre visage a lui sur nous ; vous avez répandu la joie dans mon cœur....., aussi je dormirai et je reposerai en paix. »

« Au moment de la communion, dit

saint Chrysostome, il faut une grande tranquillité, beaucoup de silence et un profond calme de pensées (1). »

Le calme est le symbole de la force et de la profondeur. — Il me souvient d'avoir fait autrefois des promenades délicieuses sur des lacs, au pied de hautes montagnes. Je demandais au nautonnier quel était l'endroit le plus profond du lac; il me répondait : « regardez à l'endroit où l'eau est le plus immobile; là, les abîmes sont presque insondables. » En effet, à ces endroits plus profonds régnait je ne sais quel silence mystérieux : à peine quelques rides à la surface. Au contraire, là où l'eau s'agitait beaucoup, il y avait à peine quelques pieds de profondeur.

L'âme aussi est un lac au milieu des montagnes de la vie ; lac divin qui, lorsqu'il

(1) Oportet magnam esse tranquillitatem, multum que silentium, profundam cogitationum quietem. (*De consubst.*, hom. 6, n. 4, t. I, p. 512, éd. Gaume.)

est pur, reflète la beauté du ciel, et, quand on peut se promener dans l'intérieur et en parcourir toutes les directions, on y trouve des sites enchanteurs, plus beaux que ceux de la terre. Mais prenez garde ; vous arrivez à des régions où tout semble calme et silencieux ; au premier coup d'œil, on dirait l'immobilité de la mort ; c'est là, au contraire, que réside toute la profondeur des pensées et des affections ; là, dans un calme fécond, se trouve le centre d'une vie riche et puissante.

Les âmes superficielles en jugent tout autrement ; pour elles, l'agitation, le mouvement, le bruit, sont des signes de force et d'énergie. Aussi, quand elles s'approchent de la table sainte, ou qu'elles se préparent à la sainte communion, on les voit s'agiter, se préoccuper ; elles se tourmentent, elles remuent tout dans la chambre de leur cœur. Souvent les jours qui précèdent leur communion sont des jours de torture et d'an-

isses ; leur intérieur est presque comme e maison en déménagement, tout est uleversé ; c'est le désordre de la con-sion. Elles croient que tout cela est une cellente préparation , et indique une ande énergie d'amour et une piété fer-nte. C'est une très-grave erreur ; le me et la paix eussent été mille fois pré-ables (1). Notre Dieu est le Dieu de la ix : au sein de sa bienheureuse éternité, jouit d'une sérénité imperturbable, et, nme dit saint Bernard : « Il tranquillise it ce qui l'approche. » Il met partout nme une électricité de paix et de dilata-n joyeuse. Quand une âme s'approche de , et que la paix règne dans ses facultés érieures, l'union se fait immédiatement, rce que le semblable s'unit à son sem-ble. Si l'âme est troublée, le Seigneur

1) « Il est difficile d'imaginer tout ce que Dieu ferait nous, si nous voulions seulement le laisser faire. » P. Faber, *Tout pour Jésus*, c. VII, p. 260, trad. 240, texte.)

est, en quelque sorte, obligé de faire une opération préparatoire, de tranquilliser cette âme, de calmer ce liquide effervescent, et alors seulement l'union devient douce et facile. L'agitation est donc une perte de temps, et, au lieu d'accélérer l'action divine, elle la retarde.

D'ailleurs, c'est une loi générale : lorsqu'un être reçoit l'action et subit l'influence d'un autre, l'action est d'autant plus énergique, que l'être passif est en paix. Voyez cette prairie immobile : les eaux d'un fleuve débordé se répandent à sa surface, et pénètrent l'intérieur de la terre : le sol desséché boit en paix l'onde bienfaisante, et, plus cette opération se fait dans le silence de la tranquillité, plus l'eau descend à de grandes profondeurs. Si, pendant le temps de l'inondation, le sol était violemment agité, tourmenté par des secousses volcaniques, il ne recevrait pas, à beaucoup près, en aussi grande quantité, l'eau fécondante. L'âme

aussi est une prairie divine ; quand elle s'étend avec une tranquille immobilité sous le courant céleste, elle est plus facilement submergée ; et d'autant plus, que Dieu aime le silence dans ses opérations, et ces paroles du livre de la Sagesse sont d'une continuelle application : « Seigneur, lorsqu'un silence tranquille embrasse l'univers dans ses pacifiques étreintes, c'est alors que votre Verbe éternel descend de son trône royal (1). »

« Une communion calme, dit le P. Faber, qui n'est accompagnée que de peu de ferveur sensible, agit beaucoup plus profondément que ces communions qui nous pénètrent avec une agréable agitation de grandes pensées. Le calme nous pénètre aussi, mais d'une manière plus élevée et plus surnaturelle. Une préparation de paix est le plus bel ornement d'un cœur dans

(1) Sap., XVIII, 14, 15.

lequel doit reposer mystérieusement le saint sacrement; car, en elle-même, la présence de Jésus est la paix; elle opère de plus grandes choses, là où elle trouve déjà la paix établie, et où elle n'a pas besoin de perdre de temps à se faire de la place et à chasser des images importunes (1). »

« Souvent ajoute le même auteur, nous aimerions davantage, si nous faisions moins d'efforts pour aimer (2). » Rien n'est plus vrai; l'amour est, de sa nature, libre; il sort de l'âme par bonds spontanés; si on veut l'exciter par des moyens artificiels, il se contracte, il se resserre, il résiste; ou bien nous obtenons un produit qui est à l'amour vrai, ce que les vins fabriqués artificiellement sont à la douce liqueur que donne le fruit de la vigne. Rendez à l'amour ses allures libres; donnez-lui la liberté de

(1) *Le pied de la croix*, c. VII, p. 384.
(2) *Ibid.*

›s ailes, laissez-le planer dans l'immensité, sera plus fort, plus noble, plus généreux, arce qu'il sera rendu à ses véritables insncts et à ses mouvements spontanés.

Ces pensées me conduisent à une autre éflexion.

La ferveur est une des conditions requises our une bonne communion. Mais ici beauoup d'explications seraient nécessaires, fin de prévenir bien des malentendus : onnons-les brièvement. La ferveur senible n'est pas nécessaire : elle peut même hez plusieurs, dégénérer en jeu d'imagiation, en recherche d'amour-propre, en élicatesse pleine de sensualité mystique.

Nous avons traité ailleurs (1) la question le la ferveur sensible et de la ferveur de la olonté : nous n'y reviendrons pas, et nous ous bornerons à renvoyer à cet ouvrage elles d'entre vous qui auraient besoin de

(1) *Prière chrétienne*, t. II, pp. 231-248, 4e édit.

connaître cette essentielle distinction. Qu'il nous suffise de dire ici que souvent, plus on cherche cette dévotion sensible, moins vite elle nous arrive, et que les efforts tentés en ce but ne servent qu'à tendre les nerfs, fatiguer la tête, et créer une sorte d'impuissance intellectuelle et morale. Alors on augmente l'aridité, d'autant plus qu'on cherche davantage à la combattre. Souvent, au contraire, lorsque le cœur est à Dieu dans la tranquillité de l'amour, la ferveur sort spontanément, comme, dans les terrains volcaniques, une source d'eau chaude apparaît tout à coup, au moment où l'on y pense le moins. Ces sources sont dans l'intérieur du sol, il n'est pas étonnant qu'elles se fassent jour. « Souvent, dit saint Bonaventure, la liberté de l'âme est ensevelie sous les efforts impétueux du cœur. Alors on veut extorquer d'une manière violente et précipitée l'expression d'une piété affectueuse; et, si l'on ne peut pas obtenir im-

atement, selon les désirs du cœur, grâce de la dévotion sensible, on s'at-:, et l'on s'endurcit davantage : et, on désire impétueusement se forcer cette voie, moins on avance, et plus lité augmente. Ainsi, quand on met des ns et des olives sous le pressoir, et qu'on précipiter l'opération, on obtient une ur moins limpide et moins bonne, que n avait pressuré tranquillement et avec ération. Plus l'amour est libre, plus il écond. Aussi, souvent plus tard et dans autre circonstance, l'homme sentira ntage ce sentiment de piété, parce ors son âme, livrée à sa propre liberté, ve spontanément sur les hauteurs ; s qu'une précipitation violente fatigue e les mouvements de la vie corpo- (1). »

mez Dieu, Mesdames, aimez Dieu

De prof. relig., l. II, c. LXXVII, t. XIII, p. 180.

fond de votre cœur, et ne vous inquiétez pas de ces états variables de l'atmosphère morale, qu'on appelle la ferveur sensible. Bossuet disait à une de ses filles spirituelles: « Communiez tantôt en épouse, tantôt en bête (1). » L'expression est peut-être un peu familière, mais on peut bien la répéter après Bossuet, et d'ailleurs elle peint si bien la chose! N'y a-t-il pas des jours où l'on a une telle obscurité d'intelligence et de cœur, qu'on est vraiment comparable à cet être qui broute dans la prairie ; et encore celui-là broute tranquillement, il ne s'inquiète pas d'autre chose. Alors on ne voit rien, on ne sent rien; comme disent les Anglais, on est stupide (2). Faut-il communier dans cet état?

(1) *Lettres de piété et de direction*, lettre 106, t. XI, p. 369.

(2) Une personne pieuse me disait un jour : « Je voudrais que ceux qui ne croient pas à la sainte communion pussent en essayer. Voici bien des jours que je m'éveille fatiguée, découragée... je me lève et je vais à Notre-Seigneur au nom d'une obéissance qui m'est bien douce : je vais à lui sans force, sans espérance, sans amour : je

ertainement, c'est une raison de plus. Vous 'avez plus d'esprit, allez trouver le Dieu le l'intelligence ; il vous en rendra, ne fût-ce qu'en pacifiant votre âme. Vous êtes faible, allez trouver le Dieu de la force ; vou êtes aussi froide qu'un glaçon, rapprochez vous du foyer de chaleur. Quand l'eau es froide ou gelée, ce n'est pas, assurément un moyen propre à la réchauffer, que de l'éloigner du feu. « Recevons le corps du Christ, dit saint Jean Damascène, rapprochons-nous de ce charbon ardent, nous brûlerons au contact du feu, et nous deviendrons des dieux (1). » — Quand on s'approche du feu, l'essentiel est d'avoir une grande capacité à recevoir l'influence de la chaleur : car on ne vient pas près du

vais chercher la vie qui m'échappe, la nourriture qui me fortifie : je me jette dans ses bras comme l'enfant épuisé de sa course se jette dans les bras de sa mère, et je me relève, faible par moi-même, mais forte par Notre-Seigneur. »

(1) *De fide*, l. IV, c. XIII, p. 1150, t. I.

foyer pour lui porter du feu; on vient plutôt pour faire sa provision.

Le prophète royal a dit une parole à laquelle sans doute Bossuet faisait allusion : « Seigneur, dit le Psalmiste, je suis devant vous comme une bête de somme, et cependant je suis toujours avec vous (1). » Mais remarquez les paroles qui suivent immédiatement : « Seigneur, vous m'avez tenu par la main droite, vous m'avez conduit avec amour, et tout s'est terminé avec gloire. » — Les jours donc, Mesdames, où vous vous sentirez comme abêties, et cela peut arriver plus ou moins à tout le monde; demeurez sans inquiétude, ne vous troublez nullement, ne vous éloignez pas de la table sainte; au contraire, approchez-vous avec plus d'empressement. Dites avec le prophète : Seigneur, vous le voyez, aujourd'hui je suis comme une bête de somme de-

(1) Ps. LXXII, 23.

vant vous ; je suis sans pensée et comme sans sentiments, et, qui plus est, je suis incapable d'en produire. Mais ce qui me console, c'est que j'ai encore la force et la simplicité de le reconnaître ingénument ; ce qui me console, c'est que, malgré toutes ces misères, je suis toujours avec vous ; vous êtes toujours mon père, vous me tenez par la main, vous me conduisez avec votre miséricorde, et la fin de toutes ces épreuves sera glorieuse pour vous et pour moi, *et cum gloriâ suscepisti me* (1).

Ce sont ces considérations qui ont inspiré ces belles paroles à saint Bonaventure : « Quand même parfois on serait tiède, il faudrait toujours approcher de la table sainte, plein de confiance en la miséricorde de Dieu : on se regarde comme indigne, mais que l'on réfléchisse qu'un malade a d'autant plus besoin du médecin, qu'il se

(1) *Ibid.*, 24.

sent plus infirme : car ce sont les malades qui ont besoin du médecin, et non pas ceux qui se portent bien. Vous ne cherchez pas à vous unir au Christ pour le sanctifier, mais pour être sanctifié par lui. Il ne faut donc pas omettre la sainte communion, parce qu'on ne sent pas la grâce de la dévotion, malgré les soins que l'on met à s'y préparer; ou bien parce que, pendant la sainte communion ou après, on se sent moins fervent qu'on ne le voudrait (1). »

Enfin, Mesdames, je vous recommande une autre disposition, que j'appellerai, si vous le voulez, la simplicité de l'enfant.

J'aime beaucoup les bonnes natures de petits enfants; car leur vue me fait toujours du bien : je ne sais si, après les Livres saints et les Docteurs de l'église, ils ne sont pas les meilleurs sermonnaires. Notre-Seigneur était de cet avis; quand on lui demande

(1) *De prof. rel.*, l. II, c. LXXVII, p. 181.

uel est le plus grand dans le royaume des ieux, il fait venir un petit enfant, le place u milieu de la foule, et il leur dit : « Le plus grand dans le royaume des cieux est celui qui ressemble à ce petit enfant, et, si vous ne devenez semblables à lui, vous n'y entrerez pas (1). »

Je maintiens donc mon dire : l'enfant est un excellent prédicateur, et sa vue me rafraichit l'âme.

J'entends des mères qui me répondent : vous ne les voyez qu'en passant, et vous ne les subissez pas toute la journée : car alors vous trouveriez sans doute le prédicateur un peu long, et parfois insupportable. — D'abord, Mesdames, je parle des petits enfants dont la nature est bonne : et, si tous les enfants ont des défauts, il est toujours permis de prendre les choses par le bon côté, et de choisir des roses au milieu des

(1) Matth., XVIII, 2-4.

épines : c'est ainsi que procèdent ceux qui font des bouquets.

Voyez cette petite enfant près de sa mère : elle est simple, douce, obéissante, pleine de confiance : elle ne se préoccupe de rien. Le matin elle embrasse sa mère; le soir, elle en fait autant, et s'endort en paix. Le long du jour elle reste auprès de sa mère, et, quand ses forces le lui permettent, elle commence à travailler de ses petites mains. Le respect ne l'intimide pas; elle a une hardiesse enfantine ; si elle fait quelque faute, elle en demande pardon, et reprend son attitude et son travail. Sa grande pensée, c'est l'amour de sa tendre mère, elle n'a guère d'autre loi. Cette simplicité, cette candeur, ce laisser-aller de l'amour brillent dans le regard de l'enfant, sur ce front candide et pur, et jusque dans son langage aux saillies charmantes et pleines d'ingénuité.

Dieu est pour nous un père et une mère; nul n'est père, nul n'est mère comme lui :

et ce caractère d'affection maternelle il le montre surtout dans la divine Eucharistie. — Je voudrais donc que nous pussions nous approcher de la table sainte avec cette simplicité de l'enfant, telle que je viens de la décrire. Le respect n'y perdrait rien, et l'amour y gagnerait beaucoup. L'amour est, de sa nature, tout ce qu'il y a de plus simple ; c'est nous qui en faisons un je ne sais quoi d'officiel, qui souvent glace le cœur. Qu'y a-t-il de plus simple, j'oserai dire de plus maternel, que les paroles suivantes du prophète Isaïe : c'est la vraie description de l'Eucharistie, et de l'attitude que doit prendre l'âme qui communie : « Vous serez portés et allaités sur mon sein, vous y boirez le lait de la consolation, vous nagerez dans les délices : je serai comme une mère qui caresse ses enfants (1). »

(1) Isaïe, LXVI, 11-13.

Voyez Notre-Seigneur sur la terre! Comme il aimait les petits enfants! comme il les couvrait de ses caresses divines! Il nous les présente comme le type de la plus haute perfection. Or, j'oserai le dire, prenons Notre-Seigneur par ses paroles, et par le faible de son cœur. Allons le trouver dans l'Eucharistie avec une simplicité enfantine (1); formons autour de lui une couronne de petits enfants. Avec quel amour le cœur du bien-aimé Sauveur ne s'entr'ouvrira-t-il pas pour nous recevoir, nous bénir, nous couvrir de ses caresses, et s'unir intimement à nous (2)!

« La simplicité, dit le P. Faber, approche très-près de Dieu, parce que la hardiesse est une de ses grâces les plus naturelles. Elle approche, parce qu'elle ne s'imagine pas jusqu'à quel point elle avance. Elle ne

(1) « Nous sommes simples, dit Clément d'Alexandrie, et nous bondissons vers notre Père. » (*Pédag.*, l. I, c. V, p. 266.)

(2) Et complexans eos, et imponens manus super illos, benedicebat eos. (Marc, X, 16.)

pense pas du tout à elle-même, pour considérer sa propre indignité; et c'est pourquoi elle se précipite, lorsqu'un respect qui aurait plus la conscience de ses actes ne s'avancerait qu'avec lenteur; et elle se trouve en pleine liberté, là où un autre genre de sainteté attendrait des permissions..... Ces âmes simples viennent à Dieu naïvement, avec une sorte de hardiesse amoureuse (1), qui ne soupçonne rien; et, quand elles sont près de Dieu, elles se réjouissent simplement et ne font rien de plus... Il y a parfois quelque chose, je dirai presque du sans-façon, dans la manière dont ces âmes reçoivent les grandes grâces et les confidences divines comme des choses toutes naturelles; et l'Esprit-Saint paraît se jouer avec leur simplicité et leur sincérité. Ce sont des enfants perpétuels (2). »

Cette simplicité d'enfant fait qu'on ne se

(1) Le texte porte *Effrontery of love*.
(2) *Bethléem*, c. IV, p. 214, texte anglais.

tourmente pas trop de sa préparation immédiate à la sainte communion ; on la fait sans doute avec soin, et, pour cela, on n'a qu'à consulter son cœur. Mais si, par hasard, des choses imprévues empêchent de donner le temps à la préparation ordinaire, l'âme ne s'en préoccupe pas (1). Nous lisons dans la vie de sainte Gertrude qu'elle ne s'abstenait jamais de s'approcher de la table sainte, lorsque, par hasard, elle n'avait pas accompli ses exercices ordinaires : car, en présence du don gratuit qui nous est accordé dans l'Eucharistie, tous les efforts de la dévotion humaine lui paraissaient comme

(1) « Saint Philippe de Néri voulait que nous fussions tellement familiers avec Notre-Seigneur, que, si nous étions obligés de le recevoir au moment où nous ne l'attendons pas ou sans y être préparés, notre conduite rappelât plutôt la quiétude contemplative de Marie, que l'activité moins parfaite de Marthe. C'est animé du même esprit, qu'il exprima le désir que les Pères de sa congrégation n'eussent pas d'heure fixe pour célébrer la messe, mais qu'ils fussent prêts à la dire quand le sacristain venait les en prévenir. » (Le P. Faber, *Tout pour Jésus*, c. VII, traduct., p. 277.)

une goutte d'eau comparée aux immenses réservoirs de l'Océan. Ainsi, sans trop s'attacher à aucune de ses préparations particulières, elle se reposait sur la condescendance infinie de Dieu, et ne s'inquiétait que de recevoir cet auguste sacrement dans un cœur brûlant d'amour (1). Ce même esprit de liberté et de simplicité, sainte Gertrude le portait dans la préparation à la mort. Un jour, elle s'attristait presque de n'être pas morte immédiatement après une chute qui avait mis sa vie en péril ; quelques-unes de ses compagnes se scandalisaient de l'entendre parler ainsi, et lui demandaient si elle n'avait pas peur de mourir sans sacrements : « Je désire de tout mon cœur, répondit-elle, être fortifiée par les sacrements avant de mourir ; mais j'ai la hardiesse de mettre la Providence de mon Seigneur et mon Dieu au-dessus de tous les sacrements,

(1) V. le P. Faber, *Tout pour Jésus*, c. VIII, sect. 8, pp. 329-334, texte anglais.

et je crois que c'est la meilleure préparation à la mort (1). »

Quelle liberté! quelle sainte hardiesse! Mais en même temps, quelle vérité, quel profond amour dans ces paroles! quelle leçon pour ces âmes étroites, qui semblent vouloir encadrer l'Esprit-Saint dans je ne sais quel formulaire, et ne permettre à la grâce de couler que d'après la forme de certains canaux préparés à l'avance! Non, reprend saint Bonaventure, les ardeurs que donne l'Esprit-Saint ne peuvent pas être ainsi resserrées par des prescriptions humaines (2).

(1) Le P. Faber, *ib.*

(2) Statutis mortalium non arctatur (cité plus haut). « Sainte Marie-Madeleine de Pazzi était un matin occupée à pétrir le pain de sa communauté, quand elle entendit sonner la cloche qui appelait les sœurs à la communion. Elle offrait son travail au Seigneur, et son cœur était au pied du tabernacle; elle se contenta de cette préparation, et, toute brûlante d'amour, sans s'apercevoir qu'elle tenait encore la pâte dans ses mains, elle se rendit à la chapelle pour y recevoir son Jésus. « Offrez à Dieu tout ce que vous faites, disait-elle aux religieuses du Carmel dont elle était prieure; faites tout en vue de

Je vous laisse pour conclusion ces paroles de saint Nil : « L'âme juste use du pouvoir de Dieu comme s'il lui appartenait ; car, entre amis, tout est commun, et l'amitié fait disparaître les différences (1). » Dans l'Eucharistie, surtout, nous usons, non-seulement du pouvoir de Dieu, mais de Dieu lui-même, comme s'il nous appartenait ; car c'est surtout après l'institution de l'Eucharistie, que nous pouvons dire « qu'entre amis, tout est commun. » Soyons sûrs que, si l'amour de Dieu est dans notre cœur, cette simplicité de l'enfant, cette familiarité de l'amour sera la meilleure disposition : car Dieu est comme les mères, il aime toutes les tendresses,

lui plaire, et approchez alors sans crainte de la table sainte. »

« Ainsi, ajoute saint Alphonse, quand vous aurez eu peu de temps pour vous préparer, parce qu'une bonne œuvre ou un devoir d'état ne vous aura pas laissé de loisir, ne vous abstenez pas pour cela de communier. Ayez soin seulement d'éviter toute conversation inutile et toute occupation non urgente. » (Cité par Mgr de Ségur, pp. 21-22, *la Sainte communion.*)

(1) *Perist.*, sect. 4, p. 831, t. LXXIX, *Patrol. grecque.*

toutes les familiarités, toutes les saintes ar-deurs qui proviennent du cœur de sa fa-mille. Il nous l'a dit dans l'Évangile, nous l'a répété mille fois dans la vie des saints, et déjà il l'avait annoncé par la bou-che du prophète Isaïe (1) : « C'est comme une mère qui caresse son enfant. »

Quant aux dispositions du corps, je n'en dirai qu'un mot, et je renvoie, pour les dé-tails, aux ouvrages qui ont traité la matière *ex professo* (2).

Elles se réduisent à deux, le jeûne et la décence extérieure. — Le jeûne requis pour la divine Eucharistie est beaucoup plus sé-vère que le jeûne quadragésimal. Il exclut toute substance étrangère qui serait prise par mode de nourriture et de breuvage, quelque petite qu'en soit la quantité, :

(1) Quomodo si cui mater blandiatur. (Isaïe, LXVI.)

(2) V. en particulier Suarez, in 3. part., disput. 68, t. XXI, pp. 506-518, éd. Vivès. — Gury, *Comp. theol. moral. De Eucharist.*, art. 2, pp. 191-192, éd. Rom. 1869. — S. Liguori, *de Euch.*, n. 271-273.

moins que la sainte communion ne soit donnée en viatique. Nous disons *par mode de nourriture et de breuvage;* par conséquent, tout ce qui serait pris par mode de respiration ou de salivation, n'est point un obstacle à la communion : par exemple, ceux qui, en faisant leur toilette du matin, avaleraient une goutte d'eau, ou d'un liquide quelconque, pourraient s'approcher de la table sainte.

Il faut, en outre, aller communier avec un extérieur décent ; cette décence regarde les vêtements, la mise, la démarche, la physionomie, etc. Je n'insiste point : ce sont des choses évidentes par elles-mêmes. — Si je parlais à des populations méridionales, où la gesticulation est très-accentuée et les mouvements plus impétueux, je vous recommanderais d'éviter les allures extraordinaires et les poses parfois un peu excentriques (1).

(1) Voir S. Chrysost., *de Baptis. Christi*, n. 4, t. II,

La meilleure règle, sous ce rapport, est tracée par l'historien de la *Vie de saint Pascal Baylon* : « Le bienheureux, dit-il, s'approchait de la table sainte sans contourner le visage, sans pousser de violents soupirs, ainsi que le pratiquent certaines personnes novices dans la dévotion, et qui, par ces allures regrettables, rappellent les soubresauts du vin, quand, nouvellement pressuré, il rejette sa lie. Il allait à la sainte table avec un visage épanoui, tranquille, modeste : c'était le reflet de la joie intérieure de son âme (1). »

p. 441. — Il se plaint que les fidèles de l'Orient osassent s'approcher de la table sainte, *calcibus impetentes, percutientes, ira turgentes, clamantes, convicianles, proximum trudentes, perturbatione repleti.* Et il ajoute : *Hoc sæpe dixi et dicere non cessabo.*

(1) Communicabat devotissimè, non vultum contorquens, aut vehementia emittens suspiria, quemadmodum novi quidem spirituales, ferventes musto imperfectionis suæ ; sed vultu alacri, quieto, modesto, in quo legeres internam lætitiam animæ (Vit. Pasch. Baylon, n. 91, Bolland., t. XVII, p. 69.)

DOUZIÈME CONFÉRENCE

Gratias agimus tibi, Domine, Deus omnipotens. (Apoc., XI, 17.)
Nous vous rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant.

MESDAMES,

« La vie chrétienne, dit saint Jérôme, c'est cette échelle de Jacob, par laquelle montent et descendent les anges : Dieu est au sommet, tendant la main à ceux qui tombent, et encourageant, par la contemplation de sa bonté divine, ceux qui se fatiguent à monter (1). »

Ces paroles conviennent surtout au Dieu de l'Eucharistie : la vie est une échelle, où l'homme est obligé de monter avec peine, et de gravir à la sueur de son front. Mais l'âme

(1) *Ep.* 54 *ad Furiam*, n. 6, p. 553, éd. Migne.

de foi, par un regard habituel, aperçoit Dieu lui-même, qui est au sommet de l'échelle, qui tend la main, bénit et encourage. — Alors le chemin de la vie devient moins pénible et moins douloureux, parce que la vue de Dieu est un aimant, qui soulève et qui attire avec une puissance aussi douce qu'énergique. — Nous serions bien heureux, Mesdames, si ces conférences pouvaient graver dans vos esprits et surtout dans vos cœurs, cette idée permanente de Dieu, dominant notre existence pour l'embellir et lui communiquer une nouvelle vigueur.

Il nous reste à parler de l'action de grâces; sans l'examen de cette question, nos conférences seraient d'autant plus incomplètes, que, d'après l'étymologie de la langue grecque, le mot *Eucharistie* signifie action de grâces; et selon la belle remarque de Clément d'Alexandrie : « Dans la vie du juste, la forme elle-même de la prière est l'action de grâces pour le passé, le pré-

sent et l'avenir, qui lui est déjà présent par la foi (1). »

Aujourd'hui nous nous entretiendrons sur l'action de grâces en général.

Après la sainte communion, il faut toujours, à moins de raisons sérieuses, donner un certain temps à l'action de grâces. Si, dans des circonstances exceptionnelles, la charité ou tout autre motif nous oblige à quitter l'église immédiatement, imitons saint François de Sales, qui, en de pareilles occurences, semblait par une ferveur plus grande, décupler les minutes, et concentrait son action de grâces en quelques rapides instants. Mais la règle générale n'en demeure pas moins certaine : donnons toujours un certain temps à l'action de grâces après la sainte communion. La décence et

(1) *Stromates*, l. VII, c. XII, p. 510, éd. Migne.

notre propre utilité nous en font un devoir. Si nous avions eu l'honneur de nous asseoir à la table d'un roi de la terre, nous rougirions de le quitter immédiatement après le festin ; et les règles les plus vulgaires de la bienséance exigent au moins quelques instants de conversation. Chrétiens, oserions-nous traiter le Roi du ciel avec moins de respect et de convenance que les princes de la terre ? Saint Chrysostome exige l'action de grâces avec tant de rigueur, qu'il ne craint pas de comparer la négligence de ceux qui méprisent cette pratique, à la précipitation avec laquelle Judas, après la Cène, quitta la salle où était Notre-Seigneur avec les autres disciples. Sans doute, le saint docteur ne les met pas en parallèle avec Judas au point de vue de la communion sacrilége : c'est leur empressement irréfléchi qu'il inculpe, et qu'il compare à celui du disciple perfide (1).

(1) Illum imitantur et isti qui ante ultimam gratiarum

Le moment qui suit la sainte communion est le plus précieux pour la santé de l'âme, comme l'heure qui suit le repas est la plus importante pour la santé du corps. C'est le temps où la grâce eucharistique arrose toutes nos puissances intimes, où s'opère ce travail intérieur qui tend à diviniser notre âme; c'est l'heure des saintes aspirations, des mouvements pleins de ferveur, et de ces désirs ardents qui ravissent des trésors de grâces. Négliger l'action de grâces, c'est donc laisser tomber les parcelles d'un temps inestimable; c'est imiter un cultivateur négligent qui, au moment où l'on organise des irrigations dans les prairies desséchées, ne préparerait pas les voies pour recevoir sur ses terres le bienfait de l'inondation, et ne ferait pas disparaître les obstacles qui pourraient empêcher l'onde salutaire d'arriver jusqu'à lui.

tionem discedunt. (*De Bapt. Christi*, n. 4, t. II, 442.)

Si Dieu demande la reconnaissance pour ses bontés, ce n'est pas qu'il ait besoin de nos dons et de notre gratitude, mais la reconnaissance n'est-elle pas la suite nécessaire de l'amour qui comprend et apprécie un bienfait? Celui dont le cœur ne se porte pas instinctivement vers son bienfaiteur est un être qui ne sent rien, et qui n'a jamais éprouvé le noble sentiment de l'amour élevé. C'est un être égoïste, orgueilleux et fier, qui tarit la source des dons : car toujours il faut, dans l'amour, de la réciprocité; et la reconnaissance est, sous sa forme délicate, le bond du cœur, qui se précipite vers l'être que nous aimons et qui nous a fait du bien. Elle attire aussi de nouvelles grâces; elle est comme la pluie qui, après avoir fécondé le sol, remonte vers les hauteurs, sous l'influence d'un soleil ardent, forme de nouveaux nuages, et prépare ainsi de nouvelles rosées et de nouvelles pluies fécondantes. C'est même, j'ose le dire, la raison princi

pale pour laquelle Dieu demande la reconnaissance : il la veut, parce qu'il nous aime, et qu'il cherche toujours les occasions de nous accorder de nouvelles faveurs ; il la veut, parce que la reconnaissance est comme une flèche d'amour qui fait de nouvelles ouvertures dans son cœur, et produit de nouvelles et plus abondantes effusions.

Ne l'avez-vous pas éprouvé vous-mêmes, et d'après les lois éternelles de cet amour que Dieu a gravé dans le cœur de tous les hommes? Lorsque vous avez obligé quelqu'un, et qu'avec cet accent de vérité simple et profondément sentie, qui ne sait point tromper, cette personne vient vous remercier, ne sentez-vous pas dans votre cœur un nouveau désir de faire encore du bien à cette âme reconnaissante? En dehors de toute réflexion, votre cœur est touché, ému peut-être jusqu'aux larmes; vous vous sentez payées pour le passé, et comme enga-

gées pour l'avenir. Si, au contraire, vous rencontrez, et cela se voit, des natures froides comme un glaçon d'hiver et impassibles comme l'airain, de ces êtres étranges qui reçoivent un bienfait comme une dette qu'on doit être heureux de leur solder, votre cœur n'éprouve-t-il pas un mouvement de recul? Sans doute, si la charité du Christ est abondante en votre cœur, vous aimerez encore cette personne à cause du Christ; vous pourrez encore lui faire du bien par amour pour le Christ; mais jamais vous ne ressentirez à son endroit de ces mouvements primesautiers que vous éprouviez tout à l'heure. L'amour est ainsi fait : il vit de réciprocité, et, comme la reconnaissance vraie est de l'amour qui revient, semblable à une balle élastique lancée contre un mur, il s'en suit que la reconnaissance est la loi des cœurs; et c'est pourquoi Dieu ne veut pas, ne peut pas nous en dispenser.

Après la sainte communion, vous donne-

rez donc toujours, toutes les fois que vous le pourrez, un certain temps à l'action de grâces.

Mais comment employer un temps aussi précieux? C'est bien le cas de dire avec saint Augustin : « Aimez, et faites tout ce que vous voudrez. » Consultez votre cœur, et il vous inspirera. Il est bien difficile de donner des méthodes absolues : je crois même que les méthodes absolues ont de graves inconvénients ; elles parquent l'âme, et empêchent ses mouvements spontanés : elles limitent même l'action de l'Esprit-Saint, comme dit saint Bonaventure ; elles resserrent cet Esprit d'amour, et, si la chose était réfléchie, ce serait presque une inconvenance envers l'amour divin. Chaque âme a sa voie, son attrait, et l'Esprit souffle où il veut, sans qu'on sache son point de départ et le but où il nous dirige. Je dirai même que l'attrait peut varier avec les jours, et cette admirable variété complète l'unité de l'a-

mour (1). Quand on voit souvent un am intime, les conversations se suivent et n se ressemblent guère; elles se ressemblent quant au principe d'affection qui les ins pire, mais comme elles sont doucement va riées! comme elles changent d'aspect, tou en retrouvant leur unité dans le cœur! Au jourd'hui sur un sujet, demain sur un autre tantôt le calme silencieux, tantôt la pensé et la parole qui se précipitent.

Il en est de même dans les entretiens fa miliers avec Notre-Seigneur : avec lui l'amour ne se met pas dans un canal régu lier, pour couler selon une méthode systé matique et invariable. Aussi, nos conseil seront plutôt des insinuations. Pourvu qu nous aimions Notre-Seigneur, et que nou lui exprimions cet amour tendre dans notr action de grâces, c'est l'essentiel : la form peut et doit varier.

(1) Circumdata varietate. (P. XLIV, 15.)



En parlant des dispositions à la sainte communion, je disais avec saint Chrysostome : « qu'il fallait une grande tranquillité, beaucoup de silence et un profond calme de pensées (1). » — Je réclamerais les mêmes dispositions pour l'action de grâces. Plus l'âme est calme et tranquille, plus l'écoulement de la grâce s'opère avec facilité : quand un vase reçoit une liqueur, ne le tient-on pas en repos et comme immobile? L'âme est un vase divin qui, après la communion, est ouvert à la source de toutes les bénédictions ; plus elle sera calme, plus la grâce entrera avec une facile abondance. Plus l'âme est à l'état passif après la communion, c'est-à-dire plus elle est à l'état de cire fondue, et tranquille dans sa liquéfaction, plus elle reçoit profondément l'empreinte de l'être divin : prairie divine, moins elle s'agite, plus elle s'imbibe. Laisser

(1) *De consubst.*, hom. 6, n. 4, t. I, p. 512.

faire Dieu en nous, en nous rappelant que Dieu n'est pas dans le trouble ni dans l'agitation (1); laisser faire Dieu en nous, voilà le grand secret du progrès spirituel, et surtout après la communion. Dieu aime à agir en silence ; laissons-le consommer en nous toutes ses divines opérations, et pour cela, soyons nous-mêmes dans une paix silencieuse. « Priez Dieu qu'il fasse en vous ce qu'il veut, et qu'il se reçoive lui-même (2). » Cette parole de Bossuet est un merveilleux abrégé de toutes les règles. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient, et il nous veut plus de bien que la mère la plus tendre n'en souhaite à son enfant. Le prier de faire en nous ce qu'il veut, c'est donc concentrer en nous tous les effets possibles de l'Eucharistie. Cela vaut mieux que toutes nos agitations souvent stériles, que tous nos

(1) Non in commotione Dominus. (III Reg., XIX, 11.)

(2) Bossuet, *Lettres de piété et de direction*, lettre 212, t. XI, p. 514.

timents surexcités, et auxquels une
tation artificielle n'est pas toujours
ngère. Prier Dieu qu'il devienne telle-
t un avec nous, que, lorsque nous le
vons, ce soit lui-même qui se reçoive !
le excellente action de grâces !
: calme n'empêchera pas le tressaille-
t de l'amour : au contraire, quand les re-
ssements proviennent d'une source pro-
e, ils ont un mélange de douceur et de
:, qui est un signe de la profondeur de
urce. Laissez donc votre âme s'épan-
, et dites avec le Prophète : « Mon âme,
s le Seigneur, et que tout ce qui est en
exalte son saint nom ; mon âme, bénis
eigneur, et n'oublie jamais ses bien-
....., Lui qui m'a couronné dans sa mi-
orde et dans sa bonté, qui a comblé les
's de mon âme, et qui renouvelle ma
esse comme celle de l'aigle (1). — Que

Ps. CII.

ce calice qui m'enivre est délicieux! C'est le signe de la miséricorde de Dieu qui m'accompagnera tous les jours de ma vie (1). — Que rendrai-je au Seigneur pour tous ses bienfaits? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai son saint nom (2). » — L'Eucharistie sera donc elle-même mon hymne d'action de grâces : elle seule peut égaler la reconnaissance au bienfait. L'Eucharistie paiera ma dette, elle rendra à Dieu autant qu'il m'a donné. Non-seulement je me serai acquitté, mais Dieu lui-même restera le débiteur de cet amour eucharistique.

C'est surtout après la communion fervente que l'âme s'écoule en Dieu ; elle jouit de Dieu elle s'unit à lui par un mystère d'amour qu les hommes ne comprendront jamais. « Dévorez-le, dit Bossuet, engloutissez-le, incorporez-vous à lui et lui à vous (3). Ne laisse

(1) Ps. XXII.
(2) Ps. CXV.
(3) *Lettres de piété et de direction*, lettre 103, p. 36 t. XI.

point gêner votre cœur; mais, dans la sainte liberté des enfants de Dieu et d'une épouse que son amour enhardit, livrez-vous aux opérations du Verbe (1). » C'est surtout après la communion que l'âme éprise de Dieu se livre à tous les élans de son cœur et reçoit encore de ces blessures divines qui ne guérissent pas sur la terre. Le métal fusible ne se liquéfie pas aussi facilement que l'âme juste, plongée dans les flammes eucharistiques. Quand cette âme est ainsi fondue, que fait-elle? Souvent elle ne sait rien dire; elle aime, et d'autant plus qu'elle est réduite au silence. Elle sent son cœur, tressaillir sur le cœur de Dieu, elle se repose, elle regarde, puis s'écoule de nouveau : c'est comme un métal où il y aurait toujours quelque chose à fondre, pour que l'artiste puisse compléter son chef-d'œuvre. O enfants des hommes! vous qui n'avez

(1) *Ib.*, lettre 242, p. 513.

connu que l'amour humain, vous ne soupçonnerez jamais ce que c'est que l'amour divin, après une communion fervente: vous ne soupçonnerez jamais sa douceur, son étendue, son immensité. Un seul de ces actes rend plus de gloire à Dieu que ne lui en ôtent les crimes des hommes ; et, quand les âmes, qui sont ici-bas comme les anges de la terre, ont ainsi consommé le plus grand acte de la création, quand elles ont ainsi aimé Dieu, le ciel tressaille de joie: car la créature a accompli sa plus noble, sa plus sublime destinée. — O divine Eucharistie! ô sacrement de l'union divine! ô gage du véritable amour! vous avez été établie pour faire ruisseler sur les autels tout l'amour dont le cœur humain est capable. Vous êtes un pressoir divin, et jamais liqueur aussi douce, aussi parfumée, aussi enivrante que celle que vous savez donner, et que vous savez aussi suavement arracher du cœur de l'homme.

Le propre de l'amour est de se donner. ussi cette âme perdue en Dieu s'offre tout ıtière, ou plutôt elle est offerte, elle est ille fois donnée par le fait même de son nour; mais l'amour veut toujours se don- ɜr de nouveau, parce que l'amour est une ›urce vive qui jaillit toujours, et qui veut ue chaque bond de rejaillissement soit ›mme une donation nouvelle. Seigneur, it-elle, vous êtes venu sur la terre pour ıercher mon cœur et le posséder tout en- er : eh bien ! ce cœur est à vous maintenant; ossédez-le comme un maître absolu ; que ›ut ce qui est en moi vous appartienne, ɜnsées, désirs, liberté, le passé, le pré- ɜnt, l'avenir, l'intelligence, le cœur, la vo- nté, l'imagination, le corps et l'âme. ›uissez de votre conquête, soyez le vrai ›opriétaire de mon être tout entier. Je vou- ›ais que tous les cœurs et que l'univers 'appartinssent aussi, afin de vous les of- ir, afin que la création tout entière fût

avec nous consommée dans l'unité (1).

Les saints nous disent qu'après la sainte communion, Notre-Seigneur s'installe au milieu de notre cœur, comme sur le trône de sa miséricorde, et qu'il dit à chaque âme : « Que me demandez-vous ? Que puis-je faire pour vous ? Demandez et vous recevrez. » Le moment qui suit la communion est un des moments les plus précieux de la vie pour demander tout ce qui peut nou être nécessaire et utile. Alors se vérifie cette parole des saints, que Dieu accorde toujours plus qu'on ne lui demande parce que, dit saint Augustin, « il a plus envi de donner que nous de recevoir (2). » Alor se vérifie cette parole de l'Apôtre : « Celu qui nous a donné son propre fils, commen ne nous accorderait-il pas toute chose ave lui (3) ? » — Ame pieuse, profitez de l'ins

(1) Ut sint consummati in unum.
(2) *Serm.*, 105, t. V, p. 778.
(3) Rom., VIII, 32.

tant qui suit la sainte communion, pour solliciter en toute confiance. Ne craignez rien : entendez Jésus-Christ qui vous adresse cette parole de l'Évangile : « Que voulez-vous que je fasse pour vous (1) ? Parlez, vos désirs seront la mesure de mes grâces (2). » — Parlez donc, âme fidèle, parlez en toute confiance, parlez comme un enfant à son père et à sa mère; parlez avec mille fois plus de confiance encore; car Dieu a une passion pour vous faire du bien, telle que n'en éprouveront jamais ni votre père ni votre mère. Faites une sainte violence à Dieu, extorquez les bienfaits à Dieu, comme dit saint Jean Damascène (3) ; et je vous assure que la chose ne sera pas difficile, car dit saint Bernardin, « les mains de Dieu sont non-seulement ouvertes, mais perforées, de telle manière que la bonté en découle

(1) Quid tibi vis faciam? (Marc, x, 51.)
(2) Fiat tibi sicut vis. (Matth., xv, 28.)
(3) *Sacra Parall.*, t. III, p. 182.

presque malgré lui, » mais non pas malgré son cœur (1). Priez donc avec confiance car Dieu, dit sainte Thérèse, donne toujours plus que nous ne demandons. Priez pour vous, pour votre famille, pour vos amis, pour l'Église, pour le souverain Pontife, pour votre archevêque, pour l'humanité tout entière. Un seul de vos désirs ardents, une seule de ces sollicitations pressantes jusqu'à l'importunité, peut déterminer dans le ciel une effusion extraordinaire de la miséricorde divine. Cette étincelle de votre cœur semblable à l'étincelle électrique, déchirera la nuée et amènera des ruisseaux de pluie céleste et de bénédictions pour toute la terre. — Souvent Dieu a la tentation de se plaindre aux âmes qui communient, et de leur dire : Vous ne demandez rien, voilà pourquoi vous ne recevez pas ; vous ne demandez pas assez, voilà pourquoi vous

(1) Cité par Mansi, *de Orat.*, disc. XIX, n. 4.

recevez si peu. Faites donc ce plaisir à Dieu, faites-lui le plaisir de demander, car sa main est largement ouverte pour vous combler de ses richesses; sa main lui pèse, elle est trop chargée de bienfaits, elle a besoin de les répandre; et, si je puis m'exprimer ainsi, c'est votre prière qui rendra ce service à Dieu. Parcourez toute la sphère de vos besoins temporels et spirituels, des besoins de votre famille, de vos amis, de tous ceux qui vous intéressent, de l'humanité tout entière. Causez de tous ces détails avec Dieu, comme vous causeriez avec un ami; car le Seigneur aime cette familiarité de la confiance, et l'on trouve, dans la vie des saints, de ces causeries, si tendres, si familières, si enfantines, que les sages du siècle en sourient quelquefois : mais ils ne connaissent pas toute la maternelle paternité de notre Dieu, car ce sont des mystères d'amour que Dieu révèle aux petits et aux humbles! Les petits et les humbles!

ce sont de vrais sages, ils sont de la famille de Dieu, et ils possèdent la véritable intelligence ! — Causez donc avec Dieu de tous les détails intimes de votre vie ; puis quand vous ne saurez plus que demander, formulez ainsi une dernière prière : Seigneur, vous êtes mon père, vous êtes le Père de tous les hommes, vous connaissez tous mes besoins : que votre miséricorde inonde toute la terre, qu'elle se rappelle que la misère est nécessaire à sa divine expansion ; qu'elle aille donc partout dans l'univers, chercher toutes les misères pour les guérir, toutes les faiblesses pour les fortifier, toutes les fautes pour les pardonner, comme le flot débordé va chercher les coins de terre les plus reculés, pour y verser la vie et la fécondité.

En vous proposant ces diverses pratiques, je suis loin de vous conseiller de les mettre en usage toutes à la fois et après chaque communion : il faut de la sobriété

en tout ; l'essentiel est de ne point surcharger l'âme, et de lui laisser toute sa liberté. Suivez donc ces exercices variés, selon les temps, les besoins, les circonstances, les inspirations du moment. Aujourd'hui telle pratique, demain telle autre ; mais l'amour doit toujours surnager par dessus ces formes diverses de l'action de grâces. J'ai connu des âmes aimantes, dont la grande et plus habituelle pratique consiste à s'étendre sous le fleuve eucharistique, comme une prairie sous l'action d'une pluie chaude, à se laisser imbiber, et à s'ouvrir simplement pour permettre la libre entrée de ce que les anciens appelaient la liqueur théandrique. Leur action de grâces est un doux mystère d'union, calme, silencieux : on dirait qu'alors tout sommeille dans ces âmes profondes, mais ce sommeil mystique est le plus haut degré de l'amour.

Que faut-il penser de ces prières imprimées, dont quelques âmes se saturent après

la sainte communion? Elles peuvent être utiles, si elles soutiennent la ferveur; mais, si elles sont trop multipliées, elles noient l'âme, sous prétexte de l'arroser (1). Elles

(1) « S'il est un moment où la reconnaissance rend toute expression muette, c'est celui où le Créateur daigne accabler sa créature du don miraculeux de lui-même, et où il est réellement en nous. C'est pourquoi les écrivains spirituels nous exhortent, dans cette circonstance, à ne point ouvrir immédiatement un livre, mais à nous entretenir intimement avec Jésus qui est dans notre cœur. Nous aurons certainement alors quelque chose à lui dire, ou lui, du moins, nous parlera dans le profond silence de notre cœur, si nous voulons seulement l'écouter. Toutefois, que se passe-t-il alors en réalité? Si la ferveur et la régularité avec lesquelles nous faisons notre action de grâces après la communion, indiquent la mesure de notre amour pour Jésus, rien ne saurait être plus affligeant. Pour la plupart d'entre nous, s'il est dans la vie un quart d'heure ennuyeux, fatigant, également stérile en œuvres et en résultats, c'est celui que nous consacrons à ce que nous appelons notre action de grâces. Nous ne trouvons rien à dire; notre cœur est sec. Nous ne saurions recevoir une plus grande faveur en ce monde. Chaque fois que nous communions, ce prodige devient plus étonnant, tant notre tiédeur et notre ingratitude font de l'amour qu'il continue à nous porter, une merveille chaque jour plus étrange. Il est venu, celui qui doit être notre joie dans toute l'éternité, et nous n'avons rien à lui dire. Nous nous ennuyons en sa compagnie. Nous nous sentons soulagés, quand nous le croyons parti. Nous avons été polis envers lui; nous



peuvent aussi, comme dit Bossuet, dégénérer « en amusement d'imagination (1). » Nous répéterons ici ce que nous avons dit ailleurs sur l'abus de ces sortes de prières : « Nous comparerions volontiers, au moins en bien des circonstances, ces prières, ces formules arrêtées à l'avance, aux fleurs artificielles, belles en apparence, mais sans vie ni parfum. Le Seigneur préférerait une toute petite fleur vivante, cueillie dans le jardin de votre cœur, c'est-à-dire un mot bien senti, une simple parole qui sortirait, animée et féconde, du sol de votre cœur. « Ne cherchons pas des paroles étudiées, dit saint Jean Climaque, car souvent les

lui avons demandé sa bénédiction comme à notre supérieur. Mais, du reste, nous ne lui avons guère montré que de la politesse ; tout au plus, du respect. Hélas ! hélas ! à quoi bon exhorter les hommes à adopter différentes manières de rendre des actions de grâces, quand la visite de Notre-Seigneur lui-même peut à peine leur en arracher une seule ? (Le P. Faber, *Tout pour Jésus*, pp. 275-276, trad., pp. 254-256, texte anglais.)

(1) *Sur les états d'oraison*, l. V, t. VIII, p. 53.

paroles, bégayées et toujours les mêmes, des petits enfants, sont les plus agréables au Père céleste (1). »

Je vous engage à ne pas quitter l'Église, sans faire un acte de recueillement intérieur. — Quand la plante a reçu la rosée, elle replie sur elle sa corolle, afin de se nourrir en silence. Ainsi, l'âme doit replier ses ailes pour recueillir toutes les gouttes de la rosée céleste, et ne point en laisser échapper même le parfum. Cela se fait, dit saint François de Sales, « par un très-doux contournement et par un délicieux repli de toutes les facultés, du côté du bien-aimé (2). » Puis vous vous retirerez en savourant cette parole d'Ozanam : « Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion, et dans les larmes qu'elle fait répan-

(1) Grad. 28, p. 113, éd. Migne. — *De la Prière chrétienne*, 6e instruction, § 5, t. II, pp. 287-288, 5e édition.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, l. VI, c. VII, p. 270.

dre, une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre (1). »

Mais notre véritable action de grâces n'est pas encore terminée. — Nous lisons dans la vie de saint Yves (2) qu'il portait habituellement la sainte Eucharistie sur lui, dans une pyxide, afin de communier les malades qu'il rencontrait. Le chrétien, sortant de la table sainte, devrait, en quelque sorte, imiter saint Yves : il devrait toujours avoir Notre-Seigneur avec lui. Quand les saintes espèces sont consumées, le corps de Jésus-Christ n'est plus en nous, mais il a opéré son union avec nous, et il ne devrait plus nous quitter, surtout jusqu'à notre prochaine communion. Le corps sacramentel nous a répété les paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres : « Il faut que je m'en aille, mais

(1) *Lettre* du 16 juin 1852, t. II, p. 386.

(2) Bolland., vit. *S. Yvonis,* c. VII, n. 52, t. XVII p. 558.

mon esprit viendra et restera toujour vous (1). » C'est cet esprit de Jésus-Ch qui devrait nous accompagner partout mer nos pensées, nos désirs, nos par nos actions : car, si l'esprit du Sauveı nous restait pas, la communion sacraı telle aurait manqué le but de son inı tion, puisqu'elle n'a été établie que nous. identifier avec l'esprit du Christ devrait reconnaître une personne ç communié, comme on reconnaît au sc une personne qui s'est parfumé la bo avec une excellente liqueur, ou qui | sur elle des matières odoriférantes. L aussi a ses parfums, et ainsi le compr saint Paul, quand il disait : « Nous de être la bonne odeur de Jésus-Christ (L'esprit de Jésus-Christ devrait res dans le chrétien qui s'est approché ı table sainte, et sa poitrine devrait êtı

(1) Joan., XVI.
(2) *Christi bonus odor.* (II Cor., II, 15.)

tabernacle vivant, où repose le Dieu invisible; et, semblables à saint Yves, nous devrions communiquer ce Christ invisible à tous les pauvres infirmes de ce monde (1).

Je termine par un fait touchant, emprunté aux premiers siècles de l'Église; il nous intéresse spécialement, parce qu'il concerne un saint dont les reliques, obtenues plus tard par l'empereur Charlemagne et transportées d'Orient, furent solennellement déposées dans une église de la ville d'Arles, par un archevêque de Reims (2).

Saint Lucien, prêtre et martyr, était en prison, attendant le dernier supplice : déjà on avait épuisé sur lui toutes les formes de la torture la plus barbare, et il n'avait plus qu'un souffle de vie. Cependant ses disciples voulaient encore célébrer avec lui les saints

(1) Deferebat super pectus suum quamdam pyxidem argenteam valdè honestam, in qua tenebat corpus Christi, quod ministrabat infirmis, quos visitabat.

(2) V. Bolland., de S. *Luciano*, § 2, n. 12, 7 janvier, t. I, p. 359.

mystères pour la fête de l'Épiphanie qui approchait. Il était difficile de se procurer une table qui pût servir d'autel. Tout à coup une pensée se présente au saint martyr : « Ma poitrine, s'écria-t-il, sera l'autel; elle vaudra bien, aux yeux de Dieu, un fragment de matière inanimée; et vous, mes frères qui m'environnez, vous serez le temple du Seigneur. » Aussitôt il fait ranger ses disciples en cercle autour de lui, il offre le saint sacrifice sur sa poitrine. Il était tellement épuisé, qu'il pouvait à peine lever les yeux au ciel pour faire les prières liturgiques. Les saints mystères achevés, il se communie lui-même et tous les assistants. — Le lendemain, les bourreaux entrent dans la prison, pour savoir s'il respirait encore : à leur vue, il se soulève, il les regarde en disant trois fois : « Je suis chrétien. » Et, en proférant ce cri pour la troisième fois, il rend le dernier soupir (1).

(1) Bolland., *ib.*, c. IV, n. 14-15, t. I, p. 364.

Voilà, en effet, le vrai chrétien; voilà surtout le chrétien qui a communié; sa poitrine devrait être un autel toujours prêt, un autel où l'on pourrait offrir le saint sacrifice. Les pierres d'autel, d'après les règles de la liturgie, doivent être consacrées avec des prières spéciales, et couvertes de nombreuses onctions avec l'huile sainte : elles doivent même renfermer quelques ossements des martyrs. Mais le cœur du chrétien est mille fois consacré par la présence du corps adorable de Jésus-Christ; et, selon la pensée de saint Lucien, il vaut bien, aux yeux du Seigneur, un fragment de pierre inanimée. Près de cet autel mystérieux, les autres chrétiens devraient recevoir cette communion eucharistique dont nous vous avons parlé, et qui n'est autre chose que l'esprit de Notre-Seigneur, quand il s'échappe de l'âme fidèle, et qu'il porte partout la vertu et le souffle du Sauveur (1).

(1) Spiritus oris nostri Christus. (Thren., IV, 20.)

— C'était aussi la pensée de saint Léonide, le père du célèbre Origène : cet enfant merveilleux l'étonnait par sa piété et la perspicacité de son sens divin. Aussi, souvent la nuit il se levait en secret ; il entrait dans la chambre de son enfant bien-aimé, il lui découvrait la poitrine et l'embrassait religieusement, comme le sanctuaire de l'Esprit-Saint (1). — O siècles primitifs de l'Église, où se passaient des scènes si belles et si touchantes, puissiez-vous renaître de nos jours ! — Mais, Mesdames, le moyen le plus sûr de les faire revivre, est la fréquentation assidue de la divine Eucharistie; par elle surtout, nous devenons le sanctuaire de l'Esprit-Saint, l'autel où se conserve le feu sacré, et où se célèbrent constamment les plus doux mystères de l'amour divin.

(1) Euseb., l. VI, c. II, t. II, p. 526, éd. Migne.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Benedicite omnia opera Domini Domino; laudate et superexaltate eum in sæcula. (Daniel, III, 57.)

Œuvres du Seigneur, réunissez-vous pour bénir le Seigneur; chantez ses louanges et glorifiez-le dans les siècles des siècles.

Mesdames,

Dans notre dernier entretien, nous parlions de l'action de grâces à un point de vue général; de sa nécessité, de son utilité, de la manière dont nous pouvions employer le temps qui lui est consacré après la sainte communion.

Le moment de l'action de grâces est le plus précieux de la journée : c'est l'heure où la sève divine monte, descend, remplit les vaisseaux intérieurs de l'âme, et verse partout la vie : c'est l'heure où se con-

somme l'unité entre le Dieu de l'Eucharistie et sa créature bienheureuse, et l'âme doit répondre à l'amour de son Dieu, par un élan de toutes les puissances de son être.

Nous avons laissé une très-grande latitude à l'âme, pour les formes que peut revêtir l'expression de sa reconnaissance. Pourvu qu'on aime le Dieu d'amour, et qu'on lui fasse comprendre le sentiment vif et profond du cœur, c'est l'essentiel; et la parole admirable de saint Augustin trouve ici son application toute naturelle : « Aimez et faites ce que vous voudrez. »

Cependant il existe dans les prières de la liturgie deux formules d'action de grâces que je désire vous commenter, parce qu'elles me paraissent remplies de grandes et belles vérités, et qu'elles sont en même temps très-douces pour le cœur.

La première de ces formules est celle que le prêtre doit réciter après la sainte messe : c'est l'hymne de Daniel et de ses compa-

gnons, invitant la création tout entière à louer Dieu : la seconde est une admirable effusion, où l'âme de saint Bonaventure s'est versée tout entière, et que nous a conservée le Missel romain.

Commençons aujourd'hui par l'hymne de Daniel.

Autrefois, dans l'Eglise de France et selon le rit parisien, les prêtres, après la sainte messe, récitaient le *Te Deum*. Cette magnifique prière convenait très-bien à la circonstance : c'est à la fois un hymne triomphal et un cri d'action de grâces. — Dans la liturgie romaine que nous suivons aujourd'hui, les prêtres doivent réciter le cantique de Daniel, qui commence par ces paroles : « œuvres du Seigneur, bénissez toutes le Seigneur (1). » Je me suis souvent

(1) Benedicite omnia opera Domini Domino (Daniel, III.)

demandé quel rapport il y avait entre ce cantique et la sainte messe. Pourquoi cet appel à toutes les créatures ? Pourquoi cette invocation au soleil, aux astres, au feu, au froid, à la chaleur, à la lumière et aux ténèbres, à la végétation, au règne animal? Pourquoi ce concile universel de la création tout entière? Pourquoi est-il convoqué à la fin de chaque messe, pour recevoir l'invitation formelle de louer Dieu? Il doit y avoir là un mystère, une raison secrète, qui n'apparaît pas au premier coup d'œil. Cherchons à la scruter, et d'autant plus qu'avant de commencer le cantique, le prêtre semble inviter les fidèles à le chanter avec lui. « Chantons, dit-il, l'hymne des trois enfants dans la fournaise, et bénissons le Seigneur (1). »

Voici, Mesdames, le résumé des pensées

(1) Trium puerorum cantemus hymnum, quem cantabant sancti in camino ignis, benedicentes Dominum.

qui me sont venues sur ce sujet, à la lumière de la tradition catholique.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie, c'est le Verbe incarné qui se cache sous les apparences du pain et du vin, pour nourrir et diviniser notre âme. Le Verbe est la seconde personne de la sainte Trinité ; c'est par lui que le Père a tout créé, il est le divin exemplaire de toute créature. Il y a les rapports les plus intimes entre le Verbe de Dieu et l'univers : il n'est pas de créature, si petite qu'elle soit, qui ne s'épanouisse comme un rayon du Verbe, et une image fragmentée de sa gloire. Le Verbe est l'idéal infini qui, sous une forme simple et éternelle, contient tous les types des êtres : c'est par lui que le Père les exprime et les appelle au banquet de la vie. « Toutes les choses visibles, dit saint Thomas, ont été produites d'après les raisons invisibles qui se trouvent dans le Verbe, par lequel tout a été fait (1) ; et la

(1) *In ep. ad Hebr.*, c. XI.

création tout entière n'est autre chose qu'une certaine et réelle expression et représentation des idées contenues dans le Verbe de Dieu (1). »

Faisons une comparaison qui rendra ces vérités plus claires : vous écrivez une lettre qui contient les pensées de votre âme ; une fois produites sur le papier, ces pensées sont une véritable expression de ce que vous avez voulu révéler de vous-mêmes ; elles ne sont pas substantiellement votre âme, mais seulement une image, réfléchie à l'extérieur, de votre âme, ou au moins d'une partie de votre âme. Ainsi la création est une image vraie d'une partie des beautés du Verbe ; chaque créature est une lettre, chaque siècle est un vers, et la nature entière est une magnifique épopée dont le Verbe est le poëte.

« La création, dit saint Théophile, c'est

(1) *Contr. Gent.*, l. IV, c. XLII.

Verbe produit au dehors (1). » « C'est le
rbe, dit saint Athanase, qui a disposé
rdre de toutes choses, qui a donné le
uvement aux corps célestes, la lumière
soleil, des nuées à l'atmosphère, des li-
tes à l'Océan et la fécondité à la terre...
ut a été fait par le Verbe et la sagesse
Dieu, et rien ne subsisterait sans son
ion... Ce Verbe tout-puissant pénètre
ite la création, révèle partout son éner-
, illuminant les êtres visibles et invi-
les ; il les renferme et les unit par sa
ssance, versant la vie et la conservant
out ce qui existe, par une action géné-
e et par une action particulière. Au pre-
er signe de la volonté, et par la vertu
dératrice et paternelle du Verbe, le ciel et
astres exécutent leurs mouvements de
ation, le soleil projette sa lumière, la lune
ile dans son orbite, l'air est éclairé, le

) *Ad Autol.*, l. II, n. 22, p. 1087, t. V. *Patrol.*
que.

vent souffle, les montagnes se soutiennent dans leur élévation, la mer est agitée et ses habitants reçoivent leur nourriture, la terre porte ses fruits, l'homme naît, vit et meurt. C'est par lui que tout se meut et s'anime, que le feu brûle, que l'eau rafraîchit, que les sources jaillissent, que les fleuves coulent à pleins bords, que les saisons et les orages se succèdent, que tombe la pluie, que les nuées se chargent, que se forment la neige et les glaçons. C'est par lui que s'exécutent le vol des oiseaux, la marche des reptiles, la natation des animaux aquatiques. C'est par lui que la mer est sillonnée, que la terre ensemencée produit des germes en leur temps, et que les plantes et les arbres se développent, et se remplacent par une mort et une résurrection successives. C'est le Verbe de Dieu qui produit tous ces phénomènes, et beaucoup d'autres que nous ne pouvons énumérer : c'est lui qui meut et qui gouverne tout, en versant

la lumière et la vie, et perpétuant le monde dans son admirable unité... Comme le musicien, après avoir accordé sa lyre, forme un concert des sons les plus divers et les plus habilement combinés, ainsi le Verbe de Dieu, tenant entre ses mains le monde entier comme une lyre, réunit par la force de sa puissance et de sa volonté, toutes les créatures qui remplissent le ciel, l'atmosphère et le globe terrestre; et il produit dans tout l'univers un ordre parfait et une admirable harmonie. Et lui-même demeure immobile dans le sein de son Père (1). »

Vous me croyez peut-être très-loin de l'Eucharistie en ce moment : je crois, au contraire, en être très-près, car je touche au Verbe; je ne me suis pas éloigné un seul instant de cette auguste Personne de la Sainte Trinité, et je pose les préliminaires pour arriver à l'intelligence du cantique de Daniel.

(1) *Orat. cont. gent.*, n. 40-44, *passim.*

Il y a donc les plus grandes relations entre le Verbe de Dieu et chaque créature. Voilà ma première série d'idées : il en est une seconde et une troisième que je dois indiquer brièvement.

Le Verbe s'est incarné, c'est-à-dire que, par les liens les plus intimes, que la théologie appelle les liens personnels, il s'est uni une nature humaine semblable à la nôtre, de telle façon que cette nature bienheureuse, n'ayant point de personnalité propre, et vivant dans une personnalité supérieure, est comme un ajouté du Verbe, son organe vivant ; et tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, est attribué vraiment à la personne du Verbe. Du reste, ce Verbe divin a une faculté incarnative infinie, c'est-à-dire qu'il aurait pu et qu'il pourrait encore s'unir tous les êtres, comme la sainte humanité du Christ (1).

(1) V. *le Christ. de la trad.*, 5e conf., t. I, pp. 348-350, 2e édit.

Le Verbe s'est donc incarné : pourquoi a-t-il choisi la nature humaine? Entre plusieurs raisons, je m'arrête à celle-ci, qui revient à mon sujet. L'homme est un résumé des mondes : par sa double nature, il tient à la région corporelle et à la région spirituelle; il y a en lui du minéral, du végétal, de l'animal et de l'ange : c'est le point de jonction des deux mondes. Montagne mystérieuse, par la base, il touche à la terre; par son sommet, il confine aux cieux. Voilà pourquoi le Verbe s'est incarné la nature humaine. Écoutez saint Jean Damascène : « C'est le Père qui, par son Fils bien-aimé, a réuni dans les liens les plus étroits l'univers tout entier. Comme l'homme est un petit monde, qu'il renferme en lui le lien de toutes les créatures visibles et invisibles, et qu'il est composé de ces deux éléments divers, la volonté pleine de miséricorde du Dieu créateur et administrateur de ce monde, a établi que, dans son Fils unique

et consubstantiel, il se ferait une union de la nature divine et de la nature humaine, et que, par l'humanité du Christ, la même union s'étendrait à toutes les choses créées, afin que Dieu soit tout en toutes choses (1). » Et ailleurs, il dit encore : « Comme la nature humaine est intermédiaire entre l'esprit et les corps, qu'elle est comme le nœud et le lien de toutes les choses créées, visibles ou invisibles, le Verbe, en s'unissant à la nature humaine, s'est uni par elle à toute la création (2). »

« L'Incarnation, dit le cardinal Cajétan, est le degré le plus élevé de l'union du Seigneur avec sa créature. Or, Dieu s'est ainsi communiqué à la création tout entière, et non pas seulement à une créature en particulier. La preuve, c'est que l'Incarnation est l'élévation de l'univers tout entier à la

(1) *In transfig.*, n. 18, t. II, p. 574.
(2) *In. Nat. B. M. V.*, homil. 6, t. III, pp, 662-663, éd. Migne.

personnalité du Verbe.... L'homme, par sa double nature, est la réunion des deux mondes, et la conséquence de l'Incarnation est une sorte d'élévation de tous les êtres à la personnalité divine..... et ainsi Dieu, en s'incarnant, s'est donné au dernier degré de l'union à l'univers tout entier (1). »

Par suite de l'Incarnation (2), le Verbe s'est donc uni toute la nature, mais spécialement l'humanité tout entière, puisque l'humanité est le moyen terme entre le Verbe et l'univers. C'est ce qui fait dire à saint Augustin : « Les chrétiens avec leur chef ne forment qu'un Christ : on ne doit pas dire, il y en a un et plusieurs, mais plusieurs sont un dans le Christ. Il n'y a donc qu'un Christ fait homme, le chef et le corps... Admirez, réjouissez-vous, nous sommes devenus le

(1) *In* 3. *part.*, q. 1, art. 1, opera St Thomæ, p. 2, éd. Roman.

(2) Pour le développement de ces vérités, voir *le Christ de la tradition*, 5e conférence, 3. part., t. I, pp. 348-378, 2e édit.

Christ; s'il est la tête, nous sommes les membres : l'homme tout entier, c'est lui et nous (1). »

Telle est la seconde série de nos idées préliminaires. Le Verbe a tout créé, l'homme et l'univers; par l'Incarnation, il a repris son œuvre, il s'est uni intimement à la nature humaine du Christ; et, par elle, à l'humanité tout entière; et, par l'humanité, à tout l'univers. — Allons plus loin.

C'est surtout par l'Eucharistie, que ces mystères s'accomplissent dans toute leur perfection; par l'Eucharistie, nous sommes greffés à l'Incarnation; le germe de l'Incarnation se dépose en nous, pour arriver plus tard à son entier développement. « De même, dit saint Jean Chrysostome, que le corps de Jésus-Christ est uni au Verbe, de même nous sommes par l'Eucharistie unis à l'humanité sainte du Christ... Le Christ s'u-

(1) *In ps.* XXX, enarr. 2, p. 214. — *In psal.* CXXVII, n° 3, p. 2050.

nit intimement à nous, et il nous fait réellement son corps.... et ainsi s'opère en chacun de nous le mystère de l'Incarnation (1). »

Aussi, nous souscrivons entièrement à ces paroles du Père Faber : « L'Eucharistie est la clef de voûte de la création ; elle forme aussi le sommet de cette pyramide admirable, qui monte et va se perdre dans la personne du Verbe éternel, et qui rattache ainsi toutes choses à Dieu (2). »

Nous n'avons fait, Mesdames, que vous indiquer ces trois sphères d'idées qui se lient ensemble, et dont la conclusion tout à l'heure sera le cantique de Daniel.

C'est par le Verbe que tout a été créé, et toute créature est une image de sa pensée, un reflet de sa gloire. La création tombe

(1) *In epist. 1 ad Cor.*, hom. 24, t. X, pp. 249-250. *in Matth.*, hom. 82, n. 5, pp. 889-890. — Pour le développement de ces pensées, voir *l'Eucharistie*, 5e confér., 3. p., n. 1, pp. 422-437, 2e édit.

(2) *Le Saint-Sacrement*, l. III, p. 412, texte anglais.

dans la personne de son chef : le Verbe n'abandonne point son œuvre; il ne pouvait oublier que la créature et l'homme surtout sont de sa famille, et, comme en Dieu la miséricorde surpasse la justice, il a repris son œuvre; il se l'est unie; il s'est incarné, il a pris une nature humaine, et, par cette nature humaine qui est le résumé des mondes, il a eu l'intention de s'unir l'univers tout entier. Et c'est par l'Eucharistie, mystère divin qui le rend, en quelque sorte, une même chose avec l'homme; c'est par l'Eucharistie qu'il prépare cette consommation de tous les êtres dans l'unité (1). — C'est, sans doute, sur ces sommets divins que s'était placé Origène, quand il poussait ce cri de l'aigle inondé de lumières : « Le Christ, dont le corps est le genre humain tout entier, et peut-être l'universalité des êtres (2). »

(1) Ut sint consummati in unum.
(2) Christus cujus omne hominum genus, imo fortassis totius creaturæ universitas, corpus est. (*In psal*, XXXVI, hom. 2, n. 1, t. II, p. 1330, éd. Migne.)

) mon Dieu, comme ces vérités m'élè-
ıt, me soutiennent, m'abreuvent de lu-
ère rafraîchissante! Comme elles agran-
sent les horizons de mon intelligence,
surtout de mon cœur! Mon esprit aime
ıité, mais ici-bas il ne rencontre que
gments anguleux, que divisions, que con-
riétés d'idées et de langage. Il n'entend
e des sons discordants, et il appelle
ırmonie dans l'humanité tout entière. —
non Dieu, votre grand serviteur Athanase
enseigne que votre Verbe tient la création
nme une lyre, et que, sublime musicien,
ccorde les tonalités les plus contraires,
qu'il chante un hymne mélodieux à la
ire de son Père. C'est cette musique, c'est
te harmonie de toutes choses, vers la-
elle je soupire : c'est ce je ne sais quel ave-
ineffable, dont parle saint Augustin (1);
st cet avenir où l'unité dans l'amour sera

) Nescio quid futurum ineffabile. (*In psal.* XXVI,
r. 2, p. 170.)

la règle et la loi suprême; c'est lui qu'appellent tous mes désirs, alors même que ma pensée n'en saisit pas nettement les détails. Or, tout cela, je le trouve en germe dans l'Eucharistie, entendue, expliquée à la grande lumière de la tradition catholique.

Je commence à comprendre le tendre amour que les saints avaient pour la nature (1), la fraternité que saint François d'Assise établissait entre tous les êtres, et pourquoi il disait, mon frère et ma sœur, même aux créatures de la sphère inférieure. La nature était pour lui comme une seconde vision béatifique; il voyait le Verbe resplendir à travers ses énergies diverses. Tous les êtres de la création lui apparaissaient

(1) On lit dans la vie d'un saint religieux, le P. Lefèvre : « A la vue d'une belle ville, d'un champ fertile d'oliviers chargés de fruits ou de vignes abondantes, son œil s'enflammait, et, comme ces objets ne pouvaient parler pour eux-mêmes, il parlait pour eux, remerciait Dieu de leur avoir donné tant de beauté. » (Cité par le P. Faber, *Tout pour Jésus*, p. 258 trad., p. 234, texte anglais.)

comme de la même famille, et Dieu était le Père, à des degrés différents. A son regard transfiguré brillait un lien invisible et mystérieux, qui contenait l'univers dans un magnifique ensemble et une merveilleuse unité. — Et c'est l'Eucharistie, c'est l'Incarnation qui lui donnaient la clef de ces mystères.

Je comprends pourquoi sainte Madeleine de Pazzi conviait, en quelque sorte, toute la création à participer à l'Eucharistie (1). Car l'Eucharistie, c'est l'Incarnation continuée : l'Incarnation, c'est le Verbe reprenant possession de son œuvre, et se l'unissant par des liens plus forts et plus intimes. Et le Verbe, c'est l'éternel exemplaire des mondes, c'est la forme idéale de toute créature, c'est le point de départ et de retour de tout être fini, c'est l'Alpha et l'Oméga. « C'est,

(1) Optate universum mundum juvare, accendendo in omnibus creaturis famem sanctissimi Sacramenti. (Bolland., 25 mai, *Vie de Ste Madel. de Pazzi*, n. 155, t. XIX, p. 281.)

dit saint Thomas, la mer où tous les fleuves doivent rentrer (1). »

Je commence à comprendre pourquoi l'Eglise dit au prêtre de chanter l'hymne de Daniel, après la sainte messe, et de le chanter au nom de toute la chrétienté; et pourquoi le prêtre engage tous les fidèles à le chanter avec lui (2). L'Eglise semble dire au prêtre : vous ne devez pas être seul à chanter le cantique d'action de grâces; vous devez convoquer tous les fidèles. Cela ne suffit pas, vous devez inviter solennellement toute la création, et lui dire : « Œuvres du Seigneur, quels que soient votre nom et votre forme, vous devez vous réunir pour remercier le Seigneur, *Benedicite omnia opera Domini Domino*. Car l'Eucharistie est un mystère auquel vous ne sauriez demeurer étrangères.

Dites aux puissances célestes que celui

1) *Opusc.*, 19, al. 16, c. I.
2) Trium puerorum cantemus hymnum.

qu'elles aiment et qu'elles adorent sans voiles, et qu'elles reçoivent comme un aliment d'immortalité, sous la forme pure et lumineuse de la Divinité, s'est renfermé pour nous sous les espèces eucharistiques, et, qu'en attendant la grande communion du ciel, nous partageons leur bonheur. Qu'elles s'unissent donc à vous pour louer, remercier et bénir celui qui est la vraie nourriture de tout être intelligent, *Benedicite Angeli Domini Domino.* — Dites à tous les hommes de s'unir en chœur, et de chanter les miséricordes du Seigneur ; et, comme un grand nombre ne connaissent pas le Dieu de l'Eucharistie, soyez leur interprète, soyez leur porte-voix, *Benedicite filii hominum Domino.* — Dites surtout aux serviteurs de Dieu, à ceux qui connaissent son amour et sa tendresse, et qui sont dispersés sur toute la terre, dites à tous ceux qui sont absents, de se réunir en esprit, et de chanter avec vous, *Benedicite servi Do-*

mini Domino, benedicite sancti et humiles corde Domino. — Que les prêtres surtout, que la tribu sacerdotale, qui, tous les jours, offrent le saint sacrifice, dilatent ces lèvres empourprées du sang de l'agneau ; qu'ils concentrent en faisceau divin toutes leurs hymnes d'adoration ; et que, de toutes ces voix, de toutes ces prières, de toutes ces hymnes, il se forme un seul chœur, une seule voix, un chant, un hymne qui répète toujours : A l'Agneau immolé sous les voiles de l'amour, bénédiction, honneur et gloire dans les siècles des siècles (1).

Mais cela ne suffit pas : il faut que l'univers matériel lui-même, que tous les êtres privés de raison prennent part à ce cantique ; qu'ils louent Dieu à leur manière ; qu'ils sachent qu'eux-mêmes n'ont pas été oubliés dans le mystère eucharistique ; que tout l'univers a été glorifié, exalté par le

(1) Sedenti in throno et agno, benedictio, et honor et gloria in sœcula sœculorum. (Apoc., V, 13.)

erbe incarné, et qu'un jour dans le ciel, il ırmera comme le vêtement extérieur de ɜtte grande et universelle Incarnation des ɪres.

Dites au soleil qu'il est spécialement l'i-ıage du Verbe, qu'il a été placé en ce ıonde comme le plus beau symbole exté-eur de la gloire de Dieu ; et que, s'il est ans le monde visible le centre de la lumière t de la chaleur, il n'est sous ce rapport u'un emblème imparfait de la grande ac-on du Verbe dans la région des âmes. ites à la lune que sa lumière plus douce st une image de la clarté mystérieuse de la agesse cachée sous les voiles du Sacre-ıent. *Benedicite sol et luna Domino* (1).

Dites aux astres du firmament, qu'ils se ressent comme des sentinelles en leurs ostes lumineux, qu'ils brillent d'un plus oux éclat en présence de celui qui les a

(1) Thronus ejus sicut luna perfecta. (Ps. LXXXVIII, 8).

faits ; et que la nuit, ils forment comme un cercle de lumière tranquille autour du tabernacle, *Benedicite stellæ cœli Domino.*

Dites à la pluie et à la rosée, qu'elles sont une figure de l'Eucharistie; car le Seigneur a dit : « Je serai moi-même la rosée des âmes (1). Je suis la pluie qui descend et enivre la terre (2). » Elles doivent donc s'unir à vous pour louer et remercier le Dieu qui, dans l'Eucharistie surtout, s'est fait la pluie et la rosée de ces fleurs altérées qu'on appelle les âmes humaines, *Benedicite imber et ros Domino.*

Dites aux vents de devenir silencieux, et d'écouter, pour les redire ensuite, les concerts du ciel; dites-leur aussi de rendre grâces au Seigneur dans leur souffle impétueux, parce que c'est le Seigneur qui leur a donné des ailes et qui les tire de ses ré-

(1) Ero quasi ros. (Osée, XIV, 6)
(2) Isaïe, LV, 10.

servoirs (1). Qu'ils sachent que le Dieu de l'Eucharistie les a singulièrement glorifiés, en commandant à son Esprit de marcher sur leurs ailes bruyantes le jour de la Pentecôte (2); qu'ils les a glorifiés encore par ces paroles : Le vent souffle où il veut (3); il en est de même de ma grâce, qui se répand sur les âmes, tantôt avec calme et douceur, tantôt avec impétuosité; et l'âme est la nacelle dont les voiles tendues marchent selon la direction du souffle céleste, *Benedicite omnes spiritus Dei Domino.*

La glace aussi, et la neige, et le froid, doivent entrer dans le concert : *Benedicite gelu et frigus Domino.... Benedicite glacies et nives Domino.* Car le Prophète royal leur adresse la même invitation, et il ajoute que

(1) Qui producit ventos de thesauris suis. Ps. CXXXIV, 7.

(2) Sonus tanquam advenientis spiritus vehementis. (Act., II, 2.)

(3) Cette parole a deux sens : celui que nous choisissons en ce moment est adopté par un grand nombre d'excellents interprètes.

le feu, la grêle, la neige et la glace, et l'esprit des tempêtes, ont aussi leur mission, et exécutent à leur manière la volonté de Dieu (1), et un autre Prophète dit encore que Dieu est le père des glaciers, qu'il donne naissance à tous les phénomènes de la congélation (2); que c'est sous le souffle de Dieu que les glaciers se fondent et se répandent en larges nappes à travers les campagnes (3).

Que la lumière et les ténèbres, que la foudre et les nuées bénissent le Seigneur, *Benedicite lux et tenebræ Domino, benedicite fulgura et nubes Domino*. Car Dieu est aussi lumière et ténèbres; il habite des clartés inaccessibles, et ces clartés sont si vives, qu'elles peuvent produire les ténèbres dans les esprits qui voudraient les approcher de trop près, et en désirer de trop abon-

(1) Quæ faciunt verbum ejus. (Ps. CXLVIII, 8.)

(2) Job, XXXVIII, 29.)

(3) Flante Deo, concrescit gelu, et rursum latissimæ funduntur aquæ. (Job, XXXVII, 10.)

dantes effusions. Et le Prophète nous dit que la magnificence et la vertu de Dieu éclatent dans les nuages (1), et que le regard de l'Éternel a l'aspect de la foudre (2).

Que la terre, que les montagnes et les collines, que les fontaines, les fleuves et les mers bénissent le Seigneur. — La terre; car elle a été choisie par le Verbe pour le lieu de son habitation spéciale, et nous pouvons lui dire avec le Prophète : « Vous êtes un des plus petits parmi ces corps lumineux qui flottent dans l'espace, mais rien ne peut égaler votre grandeur et votre dignité morale, puisque c'est de vous qu'est sorti le souverain Dominateur (3)... » — Les montagnes et les collines; car le Verbe existait avant les collines, dit le Prophète (4), et c'est lui qui, par sa puissance, a préparé

(1) Ps. LXVII, 35.
(2) Daniel, X, 6.
(3) Parvulus es in millibus Juda : ex te mihi egredietur qui sit Dominator. (Mich., V, 2.)
(4) Prov., VIII, 25.

les montagnes ; il a lui-même dessiné la terre avec toutes ces gracieuses ondulations qui se couvrent de forêts et de verdure, et qui font le charme de la vue : et toutes ces élévations, tous ces accidents du sol, forment en présence de Dieu comme une ceinture qui tressaille de joie (1). — Les fontaines, les fleuves et les mers : car la divine Eucharistie est pour nous la fontaine de tout bien, et l'amour du Verbe en ce sacrement se précipite comme un fleuve (2), les mouvements de sa puissance et de son amour sont larges et profonds comme ceux de la mer (3).

Dites encore, dites à la végétation tout

(1) Exultatione colles accingentur. (Ps. LXIV 13), simul montes exultabunt a conspectu Domini. (Ps. XCVII, [illegible].)

(2) Ego quasi trames aquæ immensæ de fluvio... et [illegible] quasi fluvius inundabit. (Eccli, c. XXIV et XXXIX.)

(3) Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus (Ps. XCII, 4), in mari via tua, et semitæ tuæ in aquis multis. (Ps. LXXVI, 20.)

entière de se lever et de bondir de joie (1), car l'âme aussi est une plante céleste qui a trouvé le sol divin, convenable aux racines de sa vie. — Que les animaux de la mer, et que tout ce qui remue dans les eaux bénisse le Seigneur : car l'Eucharistie est aussi notre élément vital, nous y trouvons ces eaux vivifiantes et préservatrices qui entretiennent la vigueur de notre âme : et le même Dieu qui a préparé les eaux de la mer pour ses innombrables habitants, nous a aussi ménagé dans son amour infini une mer immense dont les eaux nous préservent de la corruption, et entretiennent en nous la fraîcheur d'une immortalité divine. — Que tous les animaux de la terre se joignent au reste de la création : car ils ignorent sans doute que leur nourriture matérielle est un emblème de l'Eucharistie ; que leur existence dans la prairie est un enseignement ;

(1) Exultabunt omnia ligna silvarum a facie Domini. (Ps. XCV, 12.)

qu'il prouve à l'homme que tout être ici-bas a besoin de manger pour réparer ses forces et entretenir la vie qui s'en va ; et que, comme l'homme est un être divin, il lui faut un aliment en rapport avec sa nature, tandis que l'être privé de raison regarde naturellement la terre, où il trouve sa nourriture préparée par la Providence. Et cependant, toutes ces effusions de la vie, quelles que soient leurs formes, proviennent du souverain bien, sont comme le banquet eucharistique du Créateur dans l'ordre naturel ; elles sont une imitation de cette vie infinie de Dieu qui flotte, comme un éther immense, dans les espaces incommensurables (1).

Mais surtout convoquez les justes, les saints, les humbles, ceux qui apprécient les

(1) Sic itaque summum bonum in omnia se diffundens, omnem vitam constituit, et ad summam vitam omnem vitam formando reducit. (Hugues de S. Victor. *In hier. cœlestem.*, l. IX, t. I, pp. 1113-1119, éd. Migne.)

dons de Dieu, ceux dont le cœur réside presque habituellement dans le tabernacle : ce sont eux surtout qui chanteront dignement l'hymne d'actions de grâces à l'Eucharistie, car ils chanteront avec leur cœur, et avec un amour qui jaillit et déborde toujours, *Benedicite spiritus et animæ justorum Domino, benedicite sancti et humiles corde Domino.*

Et que toutes ces voix de la créature, depuis l'herbe des champs jusqu'à l'homme, et depuis l'homme jusqu'aux séraphins ; que toutes ces voix s'élèvent ensemble, et forment un hymne qui monte au plus haut des cieux, qui devienne à la fois le plus beau témoignage de notre reconnaissance et de notre amour, et, en même temps, le plus sûr garant de grâces nouvelles et plus abondantes.

Je ne sais, Mesdames, si j'ai bien fait de vous exposer cette nouvelle et grande série d'idées : du moins, j'ai satisfait a un désir

de mon cœur. J'aime à rendre à ce Dieu de l'Eucharistie, à ce Dieu de ma jeunesse, et qui tant de fois a fait tressaillir mon âme et ma vie, j'aime à lui rendre ces grands et larges aspects de la tradition catholique. Je voudrais que le Dieu du tabernacle restât aussi le Dieu de l'univers, et que les chrétiens aimassent à paraître devant lui, escortés de toutes les créatures du monde visible et invisible, interprètes divins de la création silencieuse. Car, si la parole et l'intelligence ont été données à l'homme, ce n'est pas seulement pour son usage. L'homme doit servir d'interprète à toutes les créatures muettes et privées de raison, il doit se constituer le héraut chargé de proclamer leurs secrets instincts et leurs mystérieuses aspirations : il est le roi, le dominateur et le prêtre de ce monde ; à lui de résumer dans son âme et sur ses lèvres toutes les voix de l'univers.

Je lisais dernièrement à la campagne une

charmante pièce de vers du poëte bourguignon sur le *Rossignol.* Il le représente comme le chantre de la nature, comme le barde ailé, auquel les autres êtres ont donné la mission de chanter continuellement à Dieu un hymne de reconnaissance, et de moduler en des cadences harmonieuses la grande voix du monde sensible. Veuillez me permettre de vous citer quelques-unes de ses strophes : tout ce qui est vraiment beau chez les poëtes est divin. Ainsi l'entendaient les Pères de l'Eglise.

Tes gazouillements, ton murmure,
Sont un mélange harmonieux
Des plus doux bruits de la nature,
Des plus vagues soupirs des cieux.

Ta voix, qui peut-être s'ignore,
Est la voix du bleu firmament,
De l'arbre, de l'antre sonore,
Du vallon sous l'ombre dormant.

Tu prends tes sons que tu recueilles
Dans les gazouillements des flots,
Dans les frémissements des feuilles,
Dans les bruits mourants des échos.

. . . .

Et de ces doux sons, où se mêle
L'instinct céleste qui t'instruit
Dieu fit ta voix, ô Philomèle!
Et tu fais ton hymne à la nuit.

. . . .

Et cette voix mystérieuse
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi!

(LAMARTINE, *Harmonies poétiques*.)

Pour moi, Mesdames, le vrai rossignol devrait être surtout l'âme qui vient de communier. En des strophes mélodieuses, qui ne frappent pas les oreilles de chair, mais qui montent comme un encens invisible, elle devrait redire l'hymne de la nature entière. Et, si quelqu'un pouvait l'entendre, il s'écrierait:

Et cette voix mystérieuse
Qu'écoutent les anges et moi

. . . .

Oiseau mélodieux, c'est toi!

Et ne croyez pas, Mesdames, que cet

ppel à la poésie et au langage de la création soit étranger au style de l'Eglise. Je rouverais au besoin mon excuse dans cette belle invocation de saint Paulin de Nole :

« O Verbe, source de la parole, faites que je sois comme cet oiseau à la voix sonore et mélodieuse qui, caché sous le vert feuillage, fait retentir les campagnes des chants es plus variés, et tire du même organe les ons les plus diversement mélangés. Tantôt il semble arrondir ses modulations, antôt il leur communique une forme déliée, u bien il commence un chant plaintif, et ermine brusquement ses lamentations, aissant nos oreilles toutes surprises, de ne plus entendre sa voix ainsi brisée. O Christ ! endez-moi semblable à cet oiseau, faites que votre grâce coule sur mes lèvres, et qu'elle prenne successivement les modulaions les plus variées (1). »

(1) Paulin., *Poema*, XXIII, pp. 608-609, éd. Migne.

Puisse cet entretien avoir agrandi vos idées : la piété n'aura rien à y perdre, au contraire : plus la piété est intelligente, plus, si le cœur est droit, elle grandit en amour, parce que la lumière de Dieu n'éclaire pas seulement ; elle échauffe, et, plus elle est abondante et vive, plus elle prépare le mouvement accéléré de l'âme dans la voie du bien et de la perfection. « Une nouvelle idée de Dieu, dit le P. Faber, est comme une nouvelle naissance(1). » Puissé-je vous avoir donné de nouvelles idées sur l'Eucharistie ! ce sera comme une nouvelle naissance du Verbe incarné dans vos âmes.

(1) *Le Précieux sang.* p. 23, trad., p. 18, texte anglais.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

Benedic anima mea Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus. (Psal., CII, 1.)

Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qu'il y a de plus intime en moi exalte son saint amour.

MESDAMES,

Je vous parlais dernièrement des prières imprimées, comme pratiques de piété après la sainte communion, et je disais qu'en général j'aime mieux une bonne parole, une simple pensée épanouie dans le parterre de votre cœur. Cependant, j'ai fait des exceptions, et si déjà je n'avais pas établi cette dérogation au principe général, aujourd'hui je ferais une réserve toute spéciale en faveur

d'une belle prière, qui se trouve dans le Missel romain, et qui a été composée par saint Bonaventure : je voudrais la commenter brièvement.

Saint Bonaventure y a mis son âme tout entière ; on y retrouve la flamme de son cœur aimant, et la tendresse de son génie. On a donné à cet illustre théologien le nom de docteur séraphique, et jamais appellation ne fut mieux méritée. Le séraphin a des ailes d'amour qui le font pénétrer dans l'essence divine, beaucoup plus loin que n'irait la seule intelligence : et c'est là le caractère du génie de saint Bonaventure : son cœur le précède dans la recherche du vrai, et lui ouvre des voies qui seraient restées inconnues à l'intelligence isolée ; il a des jets de flamme amoureuse, qu'il a puisée dans la fournaise de l'amour éternel ; la vérité, sous sa plume, a un charme, une grâce et une délicieuse fraîcheur, qui indique que le cœur en a savouré la divine suavité, avant de lui

donner sa dernière forme et sa complète expression.

Dans la dernière conférence, je vous ai montré la création tout entière convoquée par le prêtre, réunie autour de lui, et chantant en chœur l'hymne d'action de grâces au pied du Dieu de l'Eucharistie. Aujourd'hui, c'est le cœur seul qui, retiré dans ses profondeurs les plus intimes, va chanter son cantique de reconnaissance et d'amour; c'est le cœur qui, se conformant à la parole du Maître, va se retirer dans le secret de la solitude, et faire sa prière au Dieu d'amour, dans cette retraite intérieure, où l'âme est seule à seul avec Dieu.

« *O Jésus, très-doux Seigneur, transpercez la moelle et les entrailles de mon âme ; faites-lui une très-suave et très-salutaire blessure d'amour, de cet amour vrai et serein qui*

consumait le cœur de vos apôtres ; que mon âme, sans cesse blessée, languisse et se liquéfie, en vous aimant et en vous désirant ; qu'elle aspire à vous et à vos saints parvis ; qu'elle désire sa délivrance, pour vivre avec vous (1). »

Ces paroles nous révèlent de suite les plus doux et les plus tendres effets de l'Eucharistie. L'âme qui aime, et qui a le bonheur de posséder son Dieu, pousse un cri d'amour, et, comme l'amour vit de blessures, elle s'écrie : « Transpercez-moi, ô très-doux Seigneur ! » — L'amour humain

(1) Transfige, dulcissime Domine Jesu, medullas et viscera animæ meæ, suavissimo ac saluberrimo amoris tui vulnere, vera, serenaque et apostolica sanctissima charitate, ut langueat et liquefiat anima mea solo semper amore et desiderio tui, te concupiscat, et deficiat in atria tua, cupiat dissolvi et esse tecum. Da, ut anima mea te esuriat, panem angelorum, refectionem animarum sanctarum, panem nostrum quotidianum, supersubstantialem, habentem omnem dulcedinem et saporem, et omne delectamentum suavitatis ; te, in quem desiderant Angeli prospicere, semper esuriat et comedat cor meum, et dulcedine saporis tui repleantur viscera animæ meæ : te semper sitiat, fontem vitæ, fontem sapientiæ et scientiæ, fontem æterni luminis, torrentem

transperce aussi, mais les blessures qu'il fait sont douces d'abord, puis amères, et parfois elles soulèvent le cœur de dégoût. L'amour divin fait aussi des blessures, parce qu'il est amour, et parce qu'il a besoin de s'écouler, et le sang de l'amour est comme celui du corps, il lui faut des blessures pour s'écouler ; mais les plaies qu'il fait sont très-douces et très-salutaires ; elles donnent la vie, elles augmentent les forces, elles guérissent de toutes les autres affections morbides. Et, quand une fois l'âme a été atteinte et complétement transpercée de cette bles-

voluptatis, ubertatem domus Dei : te semper ambiat, te quærat, te inveniat, ad te tendat, ad te perveniat, te meditetur, te loquatur, et omnia operetur in laudem et gloriam nominis tui, cum humilitate et discretione, cum dilectione et delectatione, cum facilitate et affectu, cum perseverantia usque in finem : et tu sis solus semper spes mea, tota fiducia mea, divitiæ meæ, delectatio mea, jucunditas mea, gaudium meum, quies et tranquillitas mea, pax mea, suavitas mea, odor meus, dulcedo mea, cibus meus, refectio mea, refugium meum, auxilium meum, sapientia mea, portio mea, possessio mea, thesaurus meus, in quo fixa, et firma et immobiliter semper sit radicata mens mea et cor meum. Amen.

sure principale, sa vie est toute renouvelée, elle est inaccessible à ces mille traits qui volent dans l'atmosphère de ce monde. — L'âme ne demande pas seulement à être transpercée, elle ajoute : « transpercée jusqu'à la moelle et jusqu'aux entrailles. » Je crois vous l'avoir déjà dit : l'âme a des organes spirituels, elle a des puissances intimes qui correspondent aux organes et aux parties du corps. Ainsi l'âme a sa moelle comme les os ; elle a ses entrailles comme notre corps ; elle a sa moelle, c'est-à-dire ses parties les plus intimes, les plus tendres, les plus accessibles à l'amour comme à la douleur ; elle a ses entrailles, c'est-à-dire ses cavités souterraines, reculées dans les plus intimes profondeurs de l'être, où repose ce qu'il y a de plus secret, et comme le fond de notre substance spirituelle. Quand une chose n'est arrivée qu'à la superficie de l'âme, elle ne nous a pas pénétrés ; mais, quand elle est descendue jusqu'à la moelle

des sentiments les plus intimes, quand elle est rivée dans nos entrailles, elle fait partie de nous-mêmes, et il serait comme impossible de nous en séparer. Aussi, l'âme ne demande pas seulement à être transpercée : elle veut que le trait divin descende dans toutes les régions de l'intelligence et du cœur, et jusqu'à ces profondeurs inconnues qui peut-être n'ont jamais été sondées, et dont l'âme ne sait pas toujours la géographie interne.

Quand un métal a été pendant un certain temps déposé dans le feu, il se fond, il coule, et il prend la forme qu'une main intelligente a déterminée à l'avance. L'amour est un feu : aussi, son premier, comme son dernier effet, est de liquéfier l'âme, de la mettre en ébullition, de la faire sortir d'elle-même, pour qu'elle reçoive une forme divine. Dans cette liquéfaction, l'âme, comme un métal fondu, s'isole de toutes ses scories, c'est-à-dire de toutes ses attaches sensuelles, de

tous nos mélanges terrestres : tout se sépare par l'effet naturel du feu divin. Un seul jet de cette flamme céleste, reçu dans les entrailles de l'âme, fait plus pour la purifier et la diviniser, que les efforts de plusieurs années. — Puis l'âme retombe dans une sainte langueur, elle éprouve des besoins inconnus, la terre ne lui suffit plus ; ce qu'elle y voit, ce qu'elle y entend lui paraît si petit, si étroit, si indigne d'une créature immortelle ! Alors, elle se prend à désirer le ciel, elle est comme saint Paul, elle soupire après la dissolution de son corps ; elle voudrait vivre face à face avec le Dieu de l'Eucharistie, et jouir de lui sans voiles, dans toute l'intimité de l'amour. Mais cette langueur et ces désirs ne doivent rien enlever à l'âme de sa force, de son activité pour le bien : cette blessure doit être un élément de perfection dans son existence, et ce désir d'une autre vie, cette espèce de nostalgie céleste, en empêchant

l'âme de s'ensevelir dans les objets inférieurs et dans ses occupations quotidiennes, la soulèvent, d'autre part, et, tout en la laissant sur la terre, ils lui donnent plus de force pour accomplir ses devoirs.

L'âme, rassasiée de la manne divine, abreuvée à la coupe d'immortalité, a encore faim et soif, elle désire toujours avoir faim et soif, elle continue sa prière : « *Faites que mon âme ait faim de vous, vous qui êtes le pain des anges, l'aliment des âmes saintes, notre pain quotidien, et pain d'une nature surexcellente qui renferme toute suavité et toute saveur, qui engendre toutes les saintes et suaves voluptés de l'amour divin ; vous que les anges désirent de plus en plus contempler, que mon cœur ait faim de vous et vous mange toujours, et que les entrailles de mon âme soient remplies de votre douceur et de votre goût divin.* »

Ces paroles indiquent que l'âme désire recevoir souvent le pain eucharistique, le

pain des anges, le pain quotidien; elle le désire, parce que c'est sa vie et son élément de force ; elle le désire, parce qu'elle y trouve la source des plus saintes et des plus délicieuses voluptés, et que rien ne fortifie l'âme, rien ne l'engraisse et ne la fait croître, comme le plaisir divin. Le plaisir n'est pas l'amour, car l'amour est supérieur, il domine tout ; mais le plaisir noble, élevé et saint est une suite nécessaire de l'amour. Or, non-seulement l'Eucharistie engendre ce plaisir, mais elle contient le germe de tout ce que l'âme peut rêver en fait de plaisirs divins (1). Elle satisfait, au moins d'une manière provisoire, cette faim intérieure, ce besoin insatiable de vérité et d'amour, qui est le fond de l'âme humaine.

L'âme désire manger toujours, manger constamment ce pain de vie (2). Ne m'objectez pas qu'on ne peut recevoir continuel-

(1) Omne delectamentum suavitatis.

(2) Te semper esuriat et comedat cor meum.

lement l'Eucharistie : c'est vrai, mais toujours on peut communier à Dieu, toujours on peut ouvrir son cœur, se mettre en communication avec la vérité et la sagesse infinies ; toujours on peut s'asseoir à ce banquet immatériel, toujours manger, toujours s'assimiler, toujours recevoir cet aliment divin dans les entrailles de l'âme. Dieu est une substance infinie, infiniment communicative, et qui ne diminue jamais en se donnant ; et l'âme possède une capacité qui se dilate avec la jouissance. Rien ne manque donc à ce festin de l'âme pour sa perpétuité et sa douceur.

L'âme sent en elle un besoin de vie, un besoin de sagesse et de science, et d'éternelle lumière ; elle sent qu'elle a besoin de nager dans les torrents de bonheur, et de trouver l'abondance de tout bien. Aussi elle ajoute: « *Seigneur, que j'aie toujours soif de vous, vous qui êtes la fontaine de vie, la fontaine de sagesse et de science, la fontaine de*

l'éternelle lumière, qu'elle aspire au torrent de voluptés, à l'abondance de la maison de Dieu. »

L'âme a des idées si grandes et si belles sur l'Eucharistie, qu'elle a la certitude de trouver tous ces biens en elle, non pas d'une manière infinie et complète comme dans le ciel, mais cependant assez pour calmer la soif du désert. L'âme a soif de vie : Et qui n'a pas soif de vie? qui n'a pas senti parfois que son intelligence et son cœur étouffaient? et, quand on étouffe, on a besoin de respirer; et la respiration, c'est la vie. Ici-bas, combien il est rare de rencontrer une fontaine de vie, même de vie fragmentée! Combien il est rare de trouver une source de sagesse et de vraie science, un foyer de cette lumière qui porte avec elle le rayon de éternité! Dieu est la vraie vie, vie infinie, ui déborde, qui satisfait tous les désirs des bienheureux, et qui, sur la terre, se donne encore avec profusion, quoique d'une manière limitée.

Je ne sais, Mesdames, s'il vous est arrivé de faire l'ascension d'une haute montagne; on gravit les aspérités de la route, on suit avec une sorte de frayeur le bord des précipices, et il arrive un moment où l'on marche avec peine, couvert de sueurs et accablé de fatigues. Si, à mi-côte, on trouve une fontaine d'eau fraîche, ombragée par des arbres touffus, avec quel bonheur et quel sentiment de joie on s'assied sur les bords! on commence par jouir de la fraîcheur, puis on se désaltère avec ce breuvage limpide et pur : on se repose, et on se désaltère! — La vie est aussi une ascension. Quels chemins difficiles et raboteux! quels précipices! quelle chaleur souvent, et comme on étouffe! Heureusement pour nous, de distance en distance, la Providence a placé une fontaine de fraîcheur, dans des bosquets plantés par la main des anges. L'âme épuisée vient s'y reposer, elle y laisse ses sueurs et ses fatigues, elle s'y désaltère

et renouvelle ses forces. Puis elle reprend son chemin ; nouvelles fatigues, mais un peu plus loin la même fontaine reparaît, et opère les mêmes merveilles de transformation divine (1). — L'Eucharistie est aussi une fontaine de sagesse et de science, une fontaine d'éternelle lumière (2). Certainement, l'Eucharistie ne donne pas toujours le génie, mais comme elle l'augmente ! comme elle le fortifie ! comme elle lui met des ailes ! Sans aucun doute, les plus belles pensées, les plus belles paroles de saint Thomas et de saint Bonaventure sont dues à l'influence eucharistique ; sans doute, Bossuet a écrit certaines pages après la sainte communion, pages remplies de suavité et de vigueur, de tendresse et de sublime éloquence. Combien de fois, même chez les âmes les plus simples, l'Eucharistie n'a-t-elle pas créé ou déve-

(1) Fontem vitæ.
(2) Fontem sapientiæ et scientiæ, fontem æterni luminis.

loppé un sens divin extraordinaire, une faculté supérieure qui ne raisonne pas, mais qui voit et qui découvre au loin les horizons de l'infini. Ces merveilles se sont souvent opérées en des âmes que l'étude de la science n'avait jamais cultivées. Ah! c'est que l'Eucharistie est une fontaine de vie et de sagesse, et d'éternelle lumière, et de ces saintes voluptés qui décuplent la puissance intellectuelle.

Aussi l'âme ambitionne toujours cette union divine, elle la cherche, elle veut la trouver, elle y tend, elle veut y parvenir, elle veut faire de l'Eucharistie le sujet de ses méditations, de ses entretiens (1) ; il semble que pour elle le Dieu de l'Eucharistie va devenir une sorte d'idée fixe qui l'absorbera, et qui va concentrer sur un seul point ses pensées, ses désirs, ses entretiens, ses démarches. Mais soyez sans inquiétude, saint

(1) Te semper ambiat, te quærat, te inveniat, ad te tendat, ad te perveniat, te meditetur, te loquatur.

Bonaventure, avec son coup d'œil de philosophe chrétien et son esprit éminemment pratique, a tout prévu. Écoutez la suite: « *Seigneur, je vous demande tout cela, afin que toutes mes actions soient faites à la gloire de votre saint nom, avec humilité et discrétion, avec amour et plaisir, avec facilité et affection, avec cette persévérance qui ne défaille point.* » Ces paroles semblent un résumé des règles de la vraie piété. L'âme eucharistique communie pour remplir ses devoirs et accomplir les obligations de son état avec plus de perfection, et elle en trouve la force dans le divin sacrement. Sans doute elle fait tout pour la gloire de Dieu, mais la vraie gloire de Dieu est le bonheur de ses enfants, et jamais nos intérêts ne sont mieux sauvegardés que lorsque nous cherchons à glorifier le nom de notre Père céleste. L'âme opère tout avec humilité et discrétion : l'enfant du siècle est trop souvent dirigé par l'orgueil, et cette passion arrive,

plus fréquemment qu'on ne pense, à faire perdre le sens; l'humilité est une école de sagesse et une garantie de succès, car la véritable humilité a pour compagne la discrétion (1) : elle ignore ces intempérances de zèle, de paroles et d'actions trop fréquentes chez certaines âmes pieuses, qui se recherchent elles-mêmes au moins autant que la gloire de Dieu. Tout est pondéré en l'âme discrète, et d'autant mieux qu'elle se défie davantage d'elle-même, qu'elle se laisse diriger par la lumière divine, et par les conseils des personnes expérimentées. Elle fait tout avec amour et plaisir (2) ; elle ne connaît pas ces piétés tristes et chagrines, qui prennent pour des inspirations d'en haut les humeurs de leur tempérament, et qui voudraient bannir de la pratique de la vertu ces saintes joies, ces plaisirs élevés, qui sont, comme dit l'Esprit saint, un trésor

(1) Cum humilitate et discretione.
(2) Cum dilectione et delectat

inépuisable de sainteté (1). — Elle aime, et l'amour est libre, joyeux, dilaté : il ne connaît ni la crainte, ni la peine, comme dit le disciple bien-aimé (2). Il résulte de cette manière d'entendre la piété, une grande facilité d'action, une douce aisance de paroles, de conduite, qui exclut la gêne et tout ce qui sentirait le guindé ; le cœur qui aime ne connaît pas d'autres allures que celles de la sainte liberté des enfants de Dieu (3). Dans ce bienheureux état, l'âme trouve une garantie de persévérance (4). Tout ce qui est triste, forcé, violent, ne dure pas ; et si les voies de la sagesse sont sûres, « c'est, dit l'Esprit-Saint, qu'elles sont belles et que tous ses sentiers sont pacifiques (5). »

L'âme se retourne vers Dieu, en termi-

(1) Jucunditas cordis est vita hominis, et thesaurus sine defectione sanctitatis. (Eccli., XXX, 23.)
(2) I Joan., IV.
(3) Cum facilitate et affectu.
(4) Cum perseverantia usque in finem.
(5) Prov., III, 17.

nant son action de grâces, et elle s'écrie: « O mon Dieu, vous seul et toujours, vous êtes mon espérance, la base de toute ma confiance (1). » En dehors de Dieu et de ce qui est divin, où trouver ici-bas un terrain solide pour y reposer nos espérances? Les hommes sont des bancs de sable qui s'enfoncent sous nos pieds, quand nous voulons nous appuyer sur eux; les choses humaines sont des feuilles, et, quand nous comptons sur leur couleur verdoyante, le dernier jour d'automne est arrivé pour elles. Mais l'âme qui a confiance en Dieu est inébranlable; elle repose sur un terrain solide; et, quand même tout viendrait à lui manquer du côté de la terre et sur la haute mer des agitations humaines, elle trouve une sécurité absolue sur le roc de l'éternité. L'âme dit encore: « *Seigneur*, *vous êtes ma richesse*, *mon plaisir*, *mon allégresse*, *ma joie* (2). » Les ri-

(1) Tu solus semper spes mea, tota fiducia mea.

(2) Divitiæ meæ, delectatio mea, jucunditas mea, gaudium meum.

chesses de la terre sont flottantes et incertaines; elles peuvent disparaître comme l'eau dans la prairie, et elles laissent l'âme souvent triste et écrasée sur la plage de l'existence. Mais Dieu est une vraie richesse pour l'esprit et le cœur, richesse inaliénable, vrai patrimoine de l'âme juste; richesse qui remplit l'âme, bien différente des trésors de la terre, qui ne donnent qu'un bonheur superficiel et de convention. Celui qui possède Dieu est assez riche en ce monde, et, pourvu qu'il ait le nécessaire, que Dieu ne refuse jamais au juste pour traverser le désert, il ne saurait avoir d'inquiétude : car avec Dieu on se passe si facilement de tant de choses ! La vraie richesse, c'est la possession et la jouissance de Dieu. — Le Seigneur est aussi le plaisir, l'allégresse, la joie de l'âme. Peu de chose nous donne de la joie en ce monde, de cette joie pure, intime, qui arrose les veines du cœur; de cette joie persévérante qui ne craint pas le réveil du

lendemain. Or, Dieu est tout cela pour l'âme fidèle : c'est ce qui fait dire à saint Thomas que les saints n'ont pas besoin de fêtes extérieures, parce que Dieu leur donne, en quelque sorte, des fêtes perpétuelles dans le sanctuaire intérieur, et parce qu'ils possèdent une fontaine de joie, qui jaillit continuellement dans leur cœur, et qui est entretenue par la présence de Dieu (1).

Ici, l'âme de saint Bonaventure est comme égarée dans les bosquets de l'amour. Alors, ne sachant comment exprimer ses sentiments, il laisse les paroles se précipiter sans ordre, comme de l'eau qui déborde. C'est ainsi qu'il arrive dans les fortes émotions : l'âme les traduit à la hâte, sans calcul, dans un sublime désordre, et ce désordre apparent est la meilleure preuve que l'âme est remuée dans toutes ses profondeurs. « *O Dieu!* s'écrie-t-il, *vous êtes mon*

(1) *In Joan.*, c. VII, t. III, p. 532. - *In ep. ad Philip.*, c. IV, t. VII, p. 174.

repos et ma tranquillité ; vous êtes ma paix, ma suavité, mon parfum, ma douceur, ma nourriture, la réparation de mes forces, mon refuge, mon secours, ma sagesse, mon héritage, ma propriété, mon trésor. »

L'âme cherche le repos, la paix et la tranquillité : elle fait même tout pour arriver à cet heureux état : car la paix et le repos, c'est l'imitation de l'éternelle béatitude dans un repos sans fin. Ici-bas, l'âme n'a guère de repos ; tout l'agite, la bouleverse : elle est ballottée par les choses, les hommes, les événements. Le cœur de Dieu seul peut nous donner un vrai repos, repos qui n'est qu'une étape avant l'arrivée dans la patrie. Le cœur de Dieu seul peut nous protéger efficacement contre les angoisses du dehors et du dedans. L'âme a besoin d'huile de suavité et de parfums : car il y a tant de froissements sur la terre, tant d'engrenages qui vous heurteraient violemment ! L'âme se briserait sans cette douceur intime, qui

calme et assouplit. L'odeur qui nous arrive des choses de ce monde soulèverait parfois le cœur de dégoût ; l'âme a besoin des parfums du ciel ; elle a besoin de nourriture contre les défaillances, de refuge contre les assauts du dehors, de secours contre les périls et les tentations, et de sagesse pour se diriger au milieu des écueils. Fille du ciel, il lui faut un héritage céleste, même en ce monde ; il lui faut un trésor, et, comme elle est saintement ambitieuse, il lui faut Dieu pour sa possession, et une possession, pour ainsi dire, exclusive. Il faut qu'elle puisse dire : ô Dieu, vous êtes ma propriété, vous êtes mon Dieu, mon Dieu à moi (1). Car Dieu est si bon, si puissant et si riche, qu'il peut se donner, et se donne, en effet, à chaque âme, comme s'il n'existait que pour elle, comme s'il était seul en ce monde avec cette âme bien-aimée. Et, dans les moments

(1) Deus meus, misericordia mea (Ps. LVIII, 18.)

les plus doux de la plus intime union, il se fait autour de Dieu et de cette âme comme une solitude d'amour, et la jouissance divine a tous les charmes de l'amour exclusif. Et cependant l'océan de la Divinité rebondit de la même façon sur toutes les âmes de bonne volonté.

Enfin l'âme s'écrie : « *O Dieu, vous êtes celui dans lequel mon âme est fixée avec fermeté, celui dans lequel mon esprit et mon cœur sont toujours enracinés d'une manière immobile* (1). — Voilà bien le dernier effet de l'Eucharistie ! Il me semble voir un arbre majestueux, dont les racines sont enfoncées dans un terrain solide et fécond : les racines vont chercher la vie à des profondeurs que l'œil ne soupçonne pas d'abord. Cet arbre se couvre de fleurs, de feuilles et de fruits. Ceux qui ne connaissent pas les secrets de sa végétation, peuvent croire que le tronc

(1) In quo fixa et firma et immobiliter semper sit radicata mens mea, et cor meum.

vigoureux et les branches trouvent leur vie en eux-mêmes : ils ne savent point que la vie leur arrive des racines, et que ces racines plongent dans un sol arrosé par des eaux souterraines.

Ainsi l'Eucharistie est le sol divin des âmes sérieusement chrétiennes, et ces âmes se développent comme un grand arbre (1) : elles ont des feuilles et des fleurs, c'est-à-dire toutes les graces et les charmes de la vertu ; mais surtout elles amènent en abondance des fruits savoureux qui paraissent en leur temps (2). Le secret de cette végétation divine est dans ces paroles de saint Bonaventure : ces âmes ont l'esprit et le cœur enracinés dans le sol eucharistique. Aussi, elles ont toutes les propriétés des grands arbres ; elles résistent aux orages, elles donnent de la fraîcheur aux passants,

(1) Tanquam lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum.

(2) Fructum suum dabit in tempore suo. (Psal. I.)

elles sont l'ornement du jardin de l'église ; elles s'épanouissent comme les belles fleurs des pays orientaux, et produisent comme elles de ces fruits succulents, dont l'intérieur renferme une délicieuse liqueur.

Mesdames, les prières des saints ont une douceur et un charme particuliers ; elles expriment les désirs avec une onction céleste, elles formulent les demandes avec une pénétration qui n'oublie rien. Aussi, quand vous voudrez réciter une prière imprimée après la sainte communion, servez-vous de la prière de saint Bonaventure : je n'en connais pas de meilleure, et qui embrasse mieux tout ce que l'âme peut désirer pour le temps et pour l'éternité.

Je termine ces entretiens sur la sainte communion. Je les ai composés dans un moment de tristesse et de grande douleur, alors que mon pauvre diocèse était écrasé,

et que les ruines de la patrie étaient encore fumantes. Je les ai écrites en ces longs jours d'hiver (1), qui semblaient marcher encore plus lentement qu'à l'ordinaire. Cependant ce travail m'a procuré de douces émotions : il a charmé ma tristesse et relevé mon courage abattu. Il m'a fait du bien aussi, parce que ce travail m'a constamment rapproché de Dieu, et, comme dit saint Thomas, « quand l'âme s'attache à Dieu, elle sent un très-grand plaisir, et ce plaisir chasse la tristesse ou la diminue (2). » Je désirais d'ailleurs vivement vous entretenir sur ce beau sujet, et vous faire connaître le Dieu de l'Eucharistie. Puissé-je avoir réussi, et vous avoir inspiré le désir de vous approcher plus souvent de la table sainte! Alors, vous voudrez bien me réserver une petite place dans vos communions plus fréquentes : quand votre mois-

(1) L'hiver de 1870-1871. — Ces conférences ont été prêchées, la première au mois de mars 1871 ; et la dernière, au mois de mars 1872.
(2) *In psal.* XLI, t. I, p. 394, éd. Venise.

son sera faite pour vous et pour les vôtres dans le champ eucharistique, veuillez encore glaner quelques épis à l'intention de celui qui aura éclairé votre foi, et indiqué à vos âmes le vrai centre et le foyer perpétuel de la chaleur divine.

Nous ajoutons quelques notes supplémentaires, qui se rapportent aux pages ci-dessous indiquées.

Page 28.

« L'intelligence de la vérité est la nourriture spirituelle de l'âme..... Cependant tant que vous ne goûterez pas la vérité, vous ne pénétrerez que difficilement ce qu'elle a d'intime. Mais dès que vous commencez à vous plaire en elle, ce n'est plus un aliment, c'est un breuvage : alors elle entre aisément dans l'âme, où la nourriture fournie par l'intelligence est digérée par le breuvage de la Sagesse. » (Saint Bernard, *serm.* 2, *de Annunt.*, n° 4, t. III, p. 392.)

Page 164.

« En la primitive Eglise, où tous com-

ce qu'il paraissait être, étant au dedans tout un autre lui-même, étant vraiment l'intérieur de Jésus-Christ, et sa vie cachée; en sorte que c'était plutôt Jésus-Christ vivant dans le P. de Condren, que le P. de Condren vivant en lui-même. Il était comme une hostie de nos autels : au dehors, on voit les accidents et les apparences du pain, mais au dedans, c'est Jésus-Christ. De même en était-il de ce grand serviteur de Notre-Seigneur singulièrement aimé de Dieu.

(*Vie de M. Olier*, t. I, p. 136.)

Page 336.

Saint Bernard dit en parlant de Dieu : « Une nature simple demande un cœur simple. »

(*De divers. serm.* 37, n° 9, t. III, p. 643, t. III.)

Page 352.

Saint Bernard appelle l'ingratitude : « Un

vent brûlant qui dessèche la source de la piété, la rosée de la miséricorde, et les courants de la grâce. » (*In Cant. serm.* 51, n° 6, t. IV, p. 1027).

Page 365.

Nous trouvons dans la vie de M. Olier (t. I, *préface*, p. XXVI-XXVII) les paroles suivantes du P. Saint-Jure : elles nous paraissent si belles et si vraies, que nous pensons faire plaisir à nos lecteurs, en les citant : « Il ne faut point, dit-il, mesurer les bontés de Dieu à notre raison, ou à notre cœur petit et rétréci. Les pères, quoique sages, sérieux et âgés, jouent quelquefois et bégayent avec leurs enfants. L'un d'eux, très-grand personnage, capitaine renommé, et qui fut Agésilas, roi de Sparte, ayant été surpris par un de ses amis, comme il courait sur un bâton avec un petit enfant qu'il avait, et remarquant que cet ami était étonné de lui voir faire une telle action, il lui de-

manda s'il avait des enfants : l'autre répondant que non; *Ne vous étonnez donc pas de ce que je fais*, lui dit Agésilas; *il faut être père pour avoir de pareilles tendresses, et venir à ces oublis de soi-même*. On ne doit donc pas trouver étrange, conclut cet auteur, si Dieu, le vrai père des hommes, a des bontés si aimables et des douceurs si charmantes pour les saints, qui sont ses plus chers enfants : et pour juger de la vérité des témoignages qu'il leur en donne; il faudrait avoir l'amour même dont il les prévient. Après les mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie, après ce que Dieu a fait pour l'homme dans le premier, et ce qu'il fait encore tous les jours dans le second, et dont nous ne pouvons douter, il n'y a rien d'incroyable en fait de grâce. Dans une seule communion, Notre-Seigneur témoigne plus d'amour à un homme imparfait, et se communique à lui avec plus de merveilles, qu'il n'en a fait

paraître à tous les saints, dans toutes les communications extraordinaires. »

Page 388.

Saint Grégoire de Nysse décrit, dans les termes suivants, la future union de l'humanité dans le Christ. Le texte latin qui n'est cependant qu'un pâle reflet du texte original, est d'une énergie presque intraduisible : Unum fore omnium genus, *unumque Christi corpus futuros omnes, atque unam omnibus formam imprimendam, divina in cunctis imagine æqualiter elucente, non ambigimus.* » (*De mortuis*, t. III, p. 531, édit. Migne.)

Page 433.

« L'amour brûlant est véhément; celui de Dieu surtout, incapable de se contenir, ne s'inquiète guère de l'ordre, de la suite ou de la brièveté des paroles par lesquelles il s'épanche, pourvu qu'il ne perde rien de

sa force : souvent même il ne cherche ni paroles, ni sons des levres ; les soupirs lui suffisent. C'est pour cela que l'Epouse, enflammée d'une sainte affection, et en un degré incroyable, pour trouver quelque soulagement à l'ardeur qui la consume, ne considère ni ce qu'elle dit, ni comment elle le dit : elle laisse s'échapper tout ce qui lui vient à la bouche. Peut-il en être autrement quand elle est ainsi nourrie et remplie?

« Il n'y a plus de liaison dans ces discours. Pourquoi s'en étonner? C'est une effusion. Pourquoi y cherchez-vous la suite, l'agrément, les lois du discours? »

(Saint Bernard, *serm.* 67, *in Cant.*, nos 3-4, t. IV, pp. 1103-1104.)

TABLE DES MATIÈRES



P.S.:

HM



